14e Année

N° 146

Fiction

Chaque mois

Janvier 1966

Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture d'Ariel Alexandre.

Un événement :

"Fiction" présente "Astounding"

Dans l'histoire de la science-fiction américaine, 1937 est une date déterminante : c'est celle à laquelle John W. Campbell devint rédacteur en chef de la revue **Astounding Science Fiction.**

Avant Campbell, il n'existait pas de magazine de science-fiction sérieux digne de ce nom. Avec lui, le nom même de **Astounding** devint le symbole d'une science-fiction adulte, cohérente, scientifiquement vraisemblable, empreinte d'un souci de réalisme.

Parmi les auteurs découverts par Campbell à cette époque et publiés en vedette par **Astounding,** figurent la plupart des grands maîtres de la science-fiction : Robert Heinlein, Isaac Asimov, A.E. van Vogt, Clifford D. Simak, Theodore Sturgeon, Henry Kuttner, etc.

On peut donc bien, en se référant à la carrière de ce magazine prestigieux, parler d'un Age d'Or de la science-fiction.

De cet Age d'Or, une image est offerte pour la première fois par le nouveau numéro spécial de **Fiction,** où sont groupés huit grands récits publiés dans **Astounding** entre 1940 et 1947. (Notre prochain numéro spécial, à paraître dans six mois, regroupera des récits publiés de 1947 à 1951.)

A notre prochain sommaire :

Escale sur la Glorieuse

par JACK SHARKEY

Fido

par GORDON R. DICKSON

Le chasseur

par THOMAS OWEN

Petite musique de nuit

par FREDRIC BROWN

La voglebête

par EDGAR PANGBORN

Parution le 28 janvier

Au prochain sommaire de “Galaxie” :

Aux premiers âges
par ROBERT F. YOUNG

Si Cemoli n'existait pas...
par PHILIP K. DICK

Le gouverneur de Glave
par KEITH LAUMER

Le papillon de lune
par JACK VANCE

Interdiction de séjour
par POUL ANDERSON

Le talon d'Achille
par JACK SHARKEY

Parution le 7 janvier

Vous lirez bientôt dans "Fiction" :

ROMANS

Robert Heinlein	La route de la gloire
Damon Knight	L'arbre du temps
Theodore Sturgeon	Le scoubidule, le chosistor et Boff

NOUVELLES

Brian W. Aldiss	L'arbre à salive
Poul Anderson	Amirauté
Isaac Asimov	La chambre d'airain
James Blish	Les chats des dunes
Avram Davidson	Les nécrophages
Miriam Allen DeFord	La corde au cou
Michel Demuth	Haine-Lune
Philip K. Dick	Cantate 140
Gordon R. Dickson	L'immortel
Zenna Henderson	Et un petit enfant...
Nathalie Henneberg	Portés disparus
Thomas Owen	Le grand amour de Mme Grimmer
Christine Renard	La sainte alliance
Jack Sharkey	Pièce de collection
Evelyn E. Smith	On fait chanter l'ambassadeur
William Tenn	La révolte des mâles
Roland Topor	Le coup du téléphone

UNE ŒUVRE PRESTIGIEUSE

Après le succès de **Fondation,** le Club du Livre d'Anticipation se propose d'éditer régulièrement les meilleurs titres de la science-fiction, et ses auteurs les plus marquants, en volumes reliés de présentation luxueuse.

Le second ouvrage de la collection est un chef-d'œuvre de van Vogt, deux romans se faisant suite et réunis en un seul volume : **Les Armureries d'Isher** et **Les Fabricants d'Armes.**

Il s'agit du premier des trois grands cycles écrits par van Vogt et, aux dires des critiques américains, du meilleur ; il est par contre beaucoup moins connu en France que le cycle du non-A, et ce sont ces deux raisons qui nous l'ont fait choisir comme second titre. Son sujet — apparemment simple — est celui d'un immortel qui, durant trente siècles, essaie de guider les premiers pas de l'humanité vers les étoiles, mais se heurte aux intrigues humaines et doit lutter contre des intelligences venues d'un autre univers. Van Vogt, alors au sommet de son talent, y fait preuve d'une maîtrise incomparable. Le premier de ces deux romans est une sorte d'exposition du thème qui prend toute son ampleur dans le second.

Seul le premier de ces romans avait jadis paru en France. Le suivant était jusqu'ici resté inédit. L'un et l'autre constituent un ensemble qui passionne de bout en bout.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

POUL ANDERSON	3	L'émissaire
	10	Ces Terriens si terre à terre...
	17	Les parias
	28	La Patrouille du Temps
	32	L'autre univers
	33	Les jeux sont faits
	39	Le voyage prématuré
	40	Superstition
	49	Loup y es-tu ?
	50	Gangsters légaux
	51	Le bout de la route
	52	Un travail de Romain !
	56	Souvenir lointain
	58	Les arriérés
	59	Cycle génétique
	65	Sus à la Salamandre !
	66	Les fauteurs de paix
	67	Les prospecteurs
	71	Triste victoire
	74	Le Grand Roi
	77	L'état d'urgence
	78	Et s'il n'en reste qu'un...
	81	Les prisonniers
	82	Echec aux Mongols
	92	Le Peuple du Ciel
	93	Bienvenue
	97	Autant en apporte le temps
	99	Les joyaux de la couronne martienne
	100	Tranche de nuit
	108	Le Peuple de la Mer
	114	Pour la gloire
	119	Que succombe l'incube !
	127	Pas de trêve avec les Rois !
	144	Corsaire de l'espace
MICHEL DEMUTH	77	La ville entrevue
	S.2	La pluie de l'après-midi
	92	Projet Information
	97	La route de Driegho
	100	...qui revient d'une longue chasse
	105	L'automne incendié
	112	Les huit fontaines
	113	Lune de feu
	S.4	L'homme de l'été
	122	La bataille d'Ophiuchus
	123	Les jardins de Ménastrée
	125	Nocturne pour démons
	S.5	A l'est du Cygne
	131	L'Empereur, le Servile et l'Enfer
	140	L'été étranger
	141	Le fief du félon
	145	Les grands équipages de lumière
JACQUELINE OSTERRATH	67	L'amulette
	77	Le masque
	S.2	Des goûts et des couleurs
	90	Rencontre avec l'Ankou
	105	Le tapis rouge
	116	Le rendez-vous de Samarkande
	S.5	Un homme sans importance
	143	Pour le meilleur et pour le pire

(*suite de cette liste en page* 132)

POUL ANDERSON

Arsenal

Voici, après **Corsaire de l'espace** (n° 144), la seconde partie de la flamboyante trilogie consacrée par Poul Anderson à l'astronef **Fox II** et à son capitaine Gunnar Heim, en route pour une mission incroyable. Il est à noter que le ton a sensiblement varié du premier récit au deuxième. **Corsaire de l'espace** était avant tout une histoire psychologique, à résonances politiques. **Arsenal** reste dans cette lignée ; mais c'est aussi et surtout une histoire d'action, pleine de couleur et de mouvement, où l'auteur semble s'amuser à retrouver la tradition de l'Aventure avec un grand A. Suivez-le tandis qu'il nous entraîne vers les étranges périls que doivent affronter ses héros : la Forêt qui Marche, les Machines à Tuer, la Fumée du Tonnerre...

1

LORSQU'ARRIVA le vaisseau spatial en provenance de la Terre, Gunnar Heim était en pleine discussion avec un représentant d'une fabrique nucléaire, une sorte de démon ailé. L'Aerie de Trebogir, au nom duquel parlait Ro, avait des armes à vendre ; mais sous certaines conditions.

Une succession de sons sifflants et chuintants parvenaient aux écouteurs de casque du cosmonaute, que Gregorios Koumanoudes traduisait en anglais : « ...les missiles atteignent une vitesse initiale aussi importante, en puisant dans les graviteurs de bord une poussée de lancement complémentaire. »

Heim aurait bien voulu faire montre d'une prudence de maquignon par un jeu de scène, tel que de se gratter pensivement la tête. Mais pareille comédie semblerait d'une puérilité déplacée dans les circonstances présentes. Il maudissait la nécessité où il se trouvait de porter en permanence sa combinaison spatiale. Même sur cette plate-forme anti-gravité, sur laquelle il avait pris place et qui réduisait la pesanteur à une valeur normale, en dépit de sa gigantesque stature (sa taille atteignait deux mètres) et de son corps athlétique

qui avait retrouvé le mieux de sa forme au cours du voyage accompli dans des conditions idéales, la masse d'équipements qu'il devait supporter était écrasante. A l'origine, il avait pensé monter un conditionneur d'environnement à l'extérieur du *Connie Girl*, pour recevoir les Staurniens ; mais Koumanoudes lui avait déconseillé cette mesure. « Ils ne vous en estimeront que davantage, capitaine, » avait dit le Grec, « si vous ne craignez pas d'affronter les conditions qui règnent sur leur planète. C'est peu logique, bien sûr, mais ils font grand cas de la robustesse physique et se montreront plus conciliants à l'égard d'un interlocuteur qui leur impose le respect. »

Il s'était rendu à ces raisons... Heim clignait des yeux sous les rayons implacables du soleil bleu. « Néanmoins, ce que je gagnerai en puissance, je le perdrai en maniabilité et je deviendrai une cible facile. »

Koumanoudes traduisit l'objection dans le langage le plus généralement répandu, entre les hauteurs de Kimreth et la mer de Fer. Ro étendit ses mains griffues, en un geste qui rappelait étonnamment celui des humains. « La perte de maniabilité est négligeable, » dit-il, puisque le lancement n'exige qu'une fraction de seconde. Aussitôt après, on retrouve la pleine capacité d'accélération. Certes, le système doit être synchronisé avec le complexe des moteurs, mais il me semble qu'il ne faudrait pas bien longtemps pour exécuter les modifications nécessaires, sur votre vaisseau. »

Machinalement, Heim leva les yeux vers le ciel. Quelque part, au-delà de cette voûte d'un pourpre profond émaillée de nuages d'un bleu glacial, le *Fox II* décrivait son orbite autour de Staurn ; des convoyeurs faisaient incessamment la navette avec leurs chargements d'enfer ; hommes et extra-terrestres en cohortes innombrables, s'affairaient sur le croiseur et le préparaient à la guerre. Les opérations tiraient à leur fin et chacun de ses nerfs vibrait du désir de partir. Chaque jour passé en ce lieu permettait à Alérion de renforcer sa puissance et rendait plus désespérée la cause des hommes de la Nouvelle-Europe.

Pourtant, il se trouverait terriblement seul, une fois parvenu là-bas ; corsaire isolé, dont les lettres de marque ne s'appuyaient que sur des artifices de procédure juridique et qui avait entrepris de harceler un ennemi que la plupart des politiciens terrestres eussent préféré amadouer. Aucun espoir de voir d'autres volontaires suivre son exemple. En dernier recours, la libération de cette

planète-colonie sur laquelle Alérion avait fait main basse, ne devrait dépendre que de la décision de la Terre de mettre en branle la Marine régulière. Et cet événement n'était pas pour demain, à supposer qu'il se produisît jamais.

Le *Fox* avait besoin de tous les avantages qu'il pourrait lui assurer, fussent-ils microscopiques. Telle cette baliste pour missiles qui, Ro en avait donné l'assurance, pouvait être construite dans l'Aerie de Trebogir. L'arme semblait en effet prometteuse...

— « Combien de temps faudra-t-il pour l'installer ? » demanda Heim.

De nouveau, les doigts griffus, disposés sur le pourtour entier de la paume, firent un geste. « Quelques jours. Il est impossible de le dire tant que les techniciens de mon beau-père ne posséderont pas davantage d'informations sur les caractères particuliers de vos vaisseaux. Puis-je suggérer que le capitaine envoie son honoré chef mécanicien en discuter avec nos représentants ? »

— « Hum-m-m... » Heim réfléchit. Son regard se porta, au-delà de Ro, sur Galveth, qui attendait impassiblement que des propos fussent prononcés qui pourraient concerner le Lodge. Mais le canon fusant reposait toujours dans le berceau formé par les bras de l'observateur. Si le visage de Galveth exprimait quelque chose, c'était tout au plus de la somnolence, avec ses paupières qui voilaient à demi ses prunelles jaunes. Un homme ne pouvait jamais être sûr de ce qui se passait dans le crâne étroit d'un Staurnien.

Il était même difficile de distinguer les différents individus entre eux. Les caractéristiques extra-terrestres qu'ils partageaient en commun prenaient largement le pas sur les distinctions de détail. Ro et Galveth avaient tous deux environ trois mètres de long ; mais l'épaisse queue terminée par un aileron, sur les spires de laquelle reposait le torse sans jambes, en occupait bien la moitié. Leur bréchet saillait comme une proue. Le visage s'allongeait en museau effilé, leur bouche était garnie de dents de loup et leurs oreilles étaient petites et rondes. Son apparence de masque provenait moins de la bande noire qui le barrait à la hauteur des yeux, que de la disposition des narines sous le menton. Une sorte de fourrure grise, ni poil ni plume, mais quelque chose d'intermédiaire, couvrait complètement leur peau. Ils ne portaient aucun vêtement, à part deux ceintures ventrues qu'ils portaient en bandoulière et qui venaient se croiser sur la poitrine. L'ensemble était dominé par deux immenses ailes de chiroptères, atteignant sept mètres d'envergure.

En y regardant de plus près, on relevait certaines différences : Galveth était plus maigre et sa fourrure commençait à se givrer tandis que Ro était encore dans la pleine force de l'âge. D'autre part, Galveth portait le harnais orné d'or réservé aux membres du Lodge et Ro les dessins géométriques noirs et rouges, caractéristiques du Trebogir.

Heim se tourna vers Koumanoudes.

— « Quel est votre avis ? » demanda-t-il.

L'homme râblé haussa les épaules. « Je ne suis pas ingénieur. »

— « Par l'enfer, vous avez passé deux mois ici en compagnie de Wong. Vous devriez savoir distinguer entre ceux qui sont honnêtes et compétents et ceux qui ne le sont pas. »

— « Oh ! quant à cela, bien sûr. Trebogir n'entre pas dans la catégorie des barons voleurs. Vous pouvez traiter avec lui. »

— « Parfait. » Heim était parvenu à une décision. « Répondez donc à son messager que je suis intéressé. Je vais demander au chef mécanicien de descendre du *Fox* aussitôt que possible — en ce moment il doit aider le contracteur du Hurst de Wenilwain à monter nos ordinateurs de commande de feu — et nous nous rendrons à l'Aerie pour discuter plus avant de la proposition. »

— « Vous ne pouvez agir avec une telle absence d'étiquette, » dit Koumanoudes. « Les membres du Lodge sont d'un abord direct, mais ils sont différents. Un Nester rendrait des points à un Japonais ou à un Arabe, pour ce qui est du langage fleuri. » Il accorda son émetteur et commença à former des syllabes.

Dominant le vent qui faisait murmurer les feuilles rouges de la forêt basse, entourant le port spatial, et le bruit du ressac venant de la grève, distante d'un kilomètre, un soudain miaulement se fit entendre. Il se transforma bientôt en un grondement de tonnerre qui déchira l'air dense, et une ombre apparut sur la piste de ciment et les bâtiments en blocs de lave. Toutes les têtes se dressèrent vers le ciel.

Un cylindre à la poupe arrondie s'approchait. La lumière d'un blanc bleuâtre se reflétait sur sa coque métallique avec un éclat aveuglant. Des paillettes lumineuses dansaient devant les yeux de Heim lorsqu'il se détourna. Mais il avait reconnu la forme du vaisseau. « Un astronef ! De construction terrestre... Que se passe-t-il ? »

— « Je... ne... sais pas. »

Derrière la sombre paroi du casque, le masque au grand nez

de Koumanoudes s'était durci. « Galveth, personne ne nous a rien dit ! » Il posa une question.

L'agent du Lodge fit une vague réponse. « Il ignorait que le fait eût une quelconque importance, » traduisit Koumanoudes.

— « Enfer et damnation ! » s'écria Heim avec colère, « il est au courant de la crise d'Alérion ! Il doit au moins soupçonner que nous avons des différends avec notre propre gouvernement. Le Lodge aurait dû mettre l'embargo sur ce vaisseau et l'inspecter dès hier. Pourquoi ne nous a-t-on pas prévenus ? »

— « Il m'est impossible de dire dans quelle mesure les Staurniens ont compris notre situation, » dit Koumanoudes. « A leur point de vue, il est ridicule que nous n'ayons pas pu nous armer sur notre propre planète et prendre le départ au moment choisi par nous. D'autre part, ces gens ne peuvent avoir à leur bord aucune arme valable, sinon, on ne leur aurait pas donné l'autorisation d'atterrir. »

— « Ils peuvent disposer de petites armes, » dit Heim d'une voix coupante. « C'est notre cas. Débarrassez-vous de ces particuliers aussi vite que vous le pourrez, et rentrez à bord, Greg. Il faut que j'alerte les gars. »

Il traversa rapidement la plate-forme, gagna la coupée et monta jusqu'au sas. Dans ce réduit il devrait bouillir d'impatience, pendant que les pompes remplaceraient l'atmosphère de Staurn par un fluide respirable, tandis que lui-même subirait la décompression. La rage impuissante qu'il croyait avoir laissée sur Terre avait de nouveau repris possession de lui. Tant d'événements auraient pu se dérouler durant les deux semaines que le *Fox II* avait mises pour franchir la centaine d'années-lumière qui le séparaient de cette planète, ou les trois semaines suivantes, consacrées à la remise en état du vaisseau. Si le parti de l'apaisement avait remporté la victoire, si son initiative avait été déclarée illégale...

Bien entendu, ne cessait-il de se répéter, *il ne s'agit pas d'un navire de la Marine Fédérale. C'est une petite unité civile. D'autre part, les Staurniens ne permettent l'accès de leur planète à aucun vaisseau de guerre, en dehors de leurs propres navires. S'il m'apporte l'ordre officiel de rentrer... Eh bien, envisageons la question : quelle solution adopter ? Poursuivrai-je l'aventure... en pirate ?*

A quoi cela servirait-il ? pensa-t-il, la mort dans l'âme. *J'espérais créer une situation dont la Terre pourrait prendre avantage. Si la Terre refuse la chance qui lui est offerte et nous désavoue, nous*

pourrions nous contenter de harceler Alérion jusqu'au moment où elle nous acculera et nous détruira. Je ne reverrai jamais plus Lisa. Il crut sentir un petit corps se presser une fois de plus contre lui, en un dernier adieu. *On lui dira, pendant tout le reste de sa vie, que son père était un criminel.*

Mais peut-être, peut-être... que même un pirate pouvait accomplir une tâche valable. Il y a l'exemple de Drake du Golden Hind. *Mais il naviguait en d'autres temps, où les hommes n'étaient pas abêtis par la crainte.*

La porte intérieure s'ouvrit. Il pénétra dans son yacht, qui servait maintenant d'auxiliaire à l'astronef, et dépouilla son casque.

Endre Vadasz se trouvait sur la passerelle. En principe il avait rang de steward ; la vie de troubadour, cheminant d'étoile en étoile, ne l'avait guère préparé à autre chose. Mais, en pratique, il était le bras droit du capitaine et ce, depuis le jour où il était rentré, rapportant le récit d'un témoin oculaire des véritables événements qui s'étaient déroulés en Nouvelle-Europe, plantant ainsi la semence de la présente expédition. Son mince et sombre visage était tourné vers le hublot, à travers lequel apparaissait l'image de l'autre vaisseau, déformée par le champ du gravitron. Lorsque les pas de Heim résonnèrent sur le pont, il ne se retourna pas mais dit d'une voix monocorde : « J'ai donné l'ordre à l'équipage de prendre les postes de combat, et j'ai pris votre propre fusil dans votre cabine. »

— « Bravo, mon vieux ! » Heim plaça l'arme dans le creux de son bras. Le poids et la solidité du fusil, la sinistre beauté de sa forme lui procuraient un sentiment de réconfort. C'était un Browning de calibre 30, capable de tirer quarante coups à la minute à travers toute atmosphère, ou dans le vide, l'orgueil de sa collection. Vadasz, lui aussi, dans une combinaison dégonflée, le casque bas, avait choisi un pistolet laser.

— « Je ne sais trop, » remarqua le Hongrois, « ce que pourront faire six hommes, s'ils tentent de nous attaquer. Ce vaisseau en contient cinq fois autant. »

— « Nous pourrons les tenir en respect, le temps que les gars arrivent en renfort du *Fox*, et ils ne sont pas loin d'une centaine. En supposant que le Lodge ne mette pas fin au combat. »

— « Oh ! j'en doute, » murmura Vadasz avec un léger sourire. « Nous ne sommes pas de taille à endommager leur joli port spatial, et si mes renseignements sont exacts, ils n'ont aucune prévention contre l'effusion du sang. » Il désigna quelques formes ailées

qui se découpaient en noir sur les nuages, à l'extrémité occidentale de l'île d'Orling. « Ils viendront assister au spectacle en dilettantes. »

Heim donna l'ordre à l'opérateur radio d'entrer en contact avec le *Fox*. L'opération prendrait un certain temps. Le faisceau devait emprunter une station au sol et deux ou trois satellites relais. Wong était en orbite pour servir d'interprète entre les ouvriers humains et autochtones. Quant à Spark, il n'avait qu'une connaissance réduite de la langue. Les nouveaux venus seraient là d'une minute à l'autre.

Je m'alarme peut-être sans raison, se dit Heim. *Pourtant je ne vois pas quel motif amènerait ici un Terrien, si ce n'est pour s'occuper de moi.*

Relations commerciales ? Bien sûr, il arrive parfois qu'un marchand, venant de la Terre, de Naqsa ou des autres planètes, fasse escale sur Staurn. C'est pourquoi les fabricants d'armes locaux acceptent mes lettres de crédit fédérales. Mais sûrement pas au moment où l'affaire Alérion-Terre traverse une période critique.

A ses côtés, Vadasz sifflotait doucement. Et pourquoi précisément *Le beau Danube bleu* ? Peut-être pour rappeler de vieux souvenirs, pendant qu'il en avait encore le loisir...

Un imperceptible frémissement se propagea du sol à la coque et aux os de Heim, au moment où les patins du vaisseau étranger entrèrent en contact avec le ciment. Son ombre enveloppa le *Connie Girl* comme un sombre manteau. A travers le réseau intérieur, il surprit quelques jurons de ses hommes, le murmure de Spark à l'émetteur, le ronflement d'un moteur nucléaire au point fixe. Un ventilateur balaya d'un souffle d'air frais ses joues en sueur.

Lorsque Koumanoudes fit résonner le parquet de ses lourdes bottes, Heim pivota avec une brusquerie qui lui révéla combien sa propre tension était grande. « Eh bien ? » aboya le capitaine. « Avez-vous appris quelque chose ? »

Le Grec paraissait soulagé. « Je pense que nous pouvons respirer, capitaine. Si j'en crois Galveth, ils désirent séjourner quelque temps, faire une petite enquête, poser des questions. En d'autres termes, il s'agirait d'une expédition xénologique. »

— « Sur cette planète ? » s'étonna Heim.

— « Après tout, nous sommes dans la Constellation de l'Hydre, » fit remarquer Vadasz. « La crise a lieu dans celle du Phénix. C'est à bonne distance d'ici. »

— « Ce n'est pas plus loin de l'Eith que d'Alpha d'Eridan, où s'est produite notre plus grande rencontre avec Alérion, » dit Heim. « Et la chose s'est passée voilà bien des années. Ils ont couvert tout ce secteur. En outre, il faut du temps pour organiser une expédition. Pourquoi n'en avons-nous pas été informés sur Terre ? »

— « Nous étions plutôt occupés, » répondit sèchement Vadasz. Il s'approcha du radiophone. « Dois-je essayer de les appeler ? »

— « Comment ?... Oh ! oui, bien entendu. »

Heim se morigéna d'avoir omis une démarche aussi élémentaire. La communication fut établie immédiatement. « *MDS Quest* des U.S.A., » dit un doux jeune homme. « Le capitaine Gutierrez est encore occupé, commandant, mais je puis vous passer le Dr Bragdon. C'est le chef de notre équipe scientifique. »

L'impression de soulagement lui fit l'effet d'un coup de massue. Heim fléchit dans sa combinaison. « Vous ne seriez donc ici qu'en mission d'étude ? »

— « Oui, commandant, pour le compte de l'Université d'Hawau sous le patronage de l'Autorité de Recherches Fédérales. Un instant, je vous prie. »

Sur l'écran apparut l'image d'une cabine, tapissée de références grandeur nature et micrométriques. L'homme au premier plan était également jeune, rude d'aspect, cheveux noirs et profil rocailleux.

— « Victor Bragdon à l'appareil, » dit-il, puis il ouvrit la bouche d'un air stupéfait. « Juste ciel ! Ne seriez-vous pas Gunnar Heim ? »

Le capitaine corsaire ne répondit pas. Son propre ébahissement était trop grand. La femme qui se trouvait derrière Bragdon se pencha sur son épaule et rencontra le regard de Heim avec des prunelles couleur noisette. Elle était grande. Une combinaison grise à fermeture coulissante, sans aucune recherche, moulait une silhouette solide, en pleine maturité. Ses traits également donnaient une impression de force plutôt que de banale régularité : nez droit, large bouche, ossature proéminente encadrée de cheveux châtains. Mais quelques années plus tôt, ce visage avait troublé son sommeil. En apercevant le nom de Jocelyn Lawrie sur l'en-tête d'un tract des Combattants Mondiaux de la Paix, une vieille cicatrice s'était rouverte, et il avait repris, plus activement que jamais, ses préparatifs de guerre.

— « Gunnar ! » s'exclama-t-elle. « Si je m'attendais... Comment va votre fille ? J'ai été pétrifiée d'horreur en apprenant... »

— « Elle va bien maintenant, » répondit-il machinalement. Le soupçon tendit ses muscles. « Que faites-vous ici ? » demanda-t-il sèchement.

2

PLUS tard il se souvint, avec ironie et tristesse, avec quelle prudence il avait manœuvré. Prétextant que sa présence était requise d'urgence à bord du *Fox II*, il décolla son yacht moins d'une heure plus tard. Mais Koumanoudes se porta volontaire pour effectuer à bord du *Quest*, une visite de « courtoisie ». Heim savait que le Grec s'était fort bien tiré d'une ambassade préliminaire à leur atterrissage sur Staurn ; serait-il aussi brillant au cours d'une entrevue avec des gens de sa race ? C'est ce qu'il restait encore à démontrer, mais il n'avait guère le choix qu'entre Wong et lui. Seuls, les deux hommes parlaient couramment le langage local et pouvaient donc se servir de la ligne maser du sport spatial, à l'abri des oreilles indiscrètes.

Son rapport lui parvint au bout du deuxième quart. « Je n'ai rien vu de suspect, capitaine. On m'a fait visiter le navire de fond en comble et j'ai parlé à tout le monde. L'équipage se compose de cinq hommes, plus le capitaine, le second et le chef mécanicien. Ce sont des matelots ordinaires qui ont signé un engagement pour le voyage comme ils l'auraient fait pour tout autre expédition scientifique. Ce ne sont certainement pas des comédiens, sans quoi leur place ne serait pas sur un astronef mais à la télévision à trois dimensions. »

— « Ils n'ont pas à jouer la comédie, » dit Heim. « Il leur suffirait de porter un visage de bois. »

— « Mais ils n'ont rien fait de tel. Ils se sont précipités sur moi en me posant toutes sortes de questions sur nous. Dans l'ensemble ils nous ont chaleureusement approuvés. Deux d'entre eux regrettaient de ne s'être pas enrôlés dans nos rangs. »

— « Hmm-hmm... Je n'en suis pas surpris. L'homme de la rue fait souvent preuve de plus de bon sens que l'élite intellectuelle. Mais attendez, les officiers manifestaient-ils les mêmes dispositions ? »

— « Le chef mécanicien, oui. Quant au capitaine Gutierrez et

à son second, ils étaient raides comme un blindage anti-météorite. Je ne sais pas ce qu'ils pensent. En principe ils ne doivent pas nous aimer, ils pensent probablement que la guerre est l'affaire de la Marine régulière. J'ai trouvé un prétexte pour jeter un regard sur le matériel de l'expédition. Tout paraît vraisemblable, papiers officiels et le reste. »

— « Et les membres de la mission scientifique ? »

— « Il y a de tout. Je crois que Bragdon et Mrs. Lawrie sont les seuls à être jamais sortis du système solaire. L'équipe comprend un autre xénologue, un séminariste, un glossateur-analyste, un biologiste et une demi-douzaine d'étudiants diplômés qui servent d'assistants. J'ai su qu'aucun d'eux n'était jamais venu sur Staurn. »

— « Bizarre. »

— « Charlie Wong et moi étions dans le même cas, patron, lorsque vous nous avez dépêchés en avant. Ils ont fait comme nous, c'est-à-dire qu'ils ont rassemblé tous les renseignements qui leur sont tombés sous la main et appris chemin faisant les rudiments du langage, par la méthode RNA — électro-accélérée. Je puis vous assurer en tout cas que nous n'avons rien à craindre de la part de ces puits de science. Bragdon mis à part, je doute qu'aucun d'eux soit capable de manier un pistolet. Ils ne se soucient ni de nos personnes ni de nos objectifs, si bien que nos relations ont été quelque peu froides, bien qu'aucune remarque désobligeante n'ait été proférée de part et d'autre. Mais nous n'avons rien à craindre de leur part. »

— « Ils ont tous manifesté la même froideur ? » demanda Heim avec un curieux petit sentiment de déception.

— « Non. Chose bizarre, Bragdon et Mrs. Lawrie se sont montrés chaleureux. Bragdon m'a fait remarquer, à certain moment, qu'il désapprouvait vos idées, mais qu'il admirait votre cran. Quant à Mrs. Lawrie elle espère vous voir revenir bientôt. »

— « Je reviendrai, » dit Heim à mi-voix, « je reviendrai. »

Une heure plus tard, le *Connie* entra en accélération en direction de la Terre.

Assis sur la passerelle, Heim écoutait le vrombissement du yacht et les battements de son pouls qui formaient un fond sonore au flamenco émanant de la guitare de Vadasz, à ses côtés. Pendant un moment, les deux hommes n'échangèrent aucune parole et leurs yeux ne quittèrent pas le spectacle qui s'ouvrait sous le hublot.

D'un diamètre égal à deux fois un cinquième le diamètre de la Terre, avec une masse neuf fois et demie plus grande, Staurn tournait, immense, sur un fond d'obscurité. Les mers apparaissaient d'un bleu-roi, les continents, masqués en partie par des bancs de nuages couleur de neige, étaient ocre et cinabre. Le long de l'horizon, l'atmosphère formait un anneau violet ; par-dessus l'ensemble, sous l'irradiation d'un chaud soleil F5, courait une fluorescence qui, au voisinage des pôles, prenait l'aspect de vastes draperies d'aurore, qui s'agitaient très haut dans l'espace. Deux lunes étaient visibles au-delà, d'une luminosité glacée, et plus loin encore, scintillaient d'étranges constellations.

— « Lorsque je vois un pareil spectacle, » murmura enfin Heim, « je me demande... »

Vadasz s'arrêta de jouer et lui lança un regard d'oiseau.

— « Vous vous demandez quoi ? »

— « Pourquoi passons-nous à haïr et à tuer un temps qui serait bien mieux employé à... bah, peu importe. » Heim tira sa pipe. « Il suffit d'un seul, pour déclencher une querelle. »

Vadasz l'observa un instant. « Je commence à vous connaître assez bien, Gunnar Heim. Le rôle de Hamlet n'est pas dans vos cordes. Qu'est-ce qui vous chiffonne ? »

— « Rien ! »

— « Ah ! excusez mon indiscrétion, mais toute l'entreprise repose sur vos épaules. Serait-ce l'arrivée inattendue de la dame qui vous trouble à ce point ? »

— « Ce fut pour moi une surprise. Rien de plus. Nous étions amis autrefois. » Heim se concentra sur le bourrage de sa pipe. Le regard insistant du Hongrois le contraignit à s'expliquer plus longuement. « Ma femme et moi avons eu quelques rapports avec les Lawrie, il y a quelques années. Ils sont partis pour Ourania, dans le système Indi Epsilon, peu avant la mort de Connie, afin d'y établir une usine de machines-outils. Ce voyage n'a pas été très profitable pour le ménage, car elle est rentrée l'année dernière, divorcée. Le conflit avec Alérion avait déjà pris des proportions sérieuses, bien que l'attaque sur la Nouvelle-Europe n'eût pas encore été perpétrée, et elle déploya une grande activité dans le mouvement de la paix. Les obligations de sa tâche l'entraînaient à d'incessantes pérégrinations à travers le monde, si bien que nous nous sommes rencontrés brièvement, à quelques reprises, dans de

grandes et bruyantes réceptions. Je m'étais demandé si elle consentirait encore à m'adresser la parole après ce que j'ai fait. »

— « Et vous avez éprouvé une surprise agréable, n'est-il pas vrai ? Elle est vraiment séduisante... surtout à vos yeux, j'imagine. »

— « Que voulez-vous dire ? » demanda Heim légèrement piqué.

— « Oh !... » Le sourire de Vadasz était désarmant. « Je ne voudrais pas avoir l'air de m'immiscer dans votre vie privée Néanmoins, quelles que fussent vos occupations, Gunnar, il me semble que vous aviez tort de ne pas vous préparer à une longue croisière en compagnie strictement masculine. »

Heim sourit à son tour. « J'aurais suffisamment de mal à inventer des histoires pour justifier vos absences. Comment pourrais-je expliquer à Lisa que son héros courait le guilledou ? »

— « Touché ! » Vadasz devint rouge comme une tomate et attaqua sa guitare avec une grande vigueur.

Il n'a pas tellement tort... réfléchit Heim. *J'aurais pu... Connie aurait compris. Elle avait compris pour Jocelyn. Dieu sait qu'il y a eu d'autres femmes depuis... Je pensais peut-être trop à Madeleine, de la Nouvelle-Europe. Ce qu'on peut être stupide ! Ou bien... après tout, je n'en sais rien, mon esprit est un abîme de confusion.*

C'est de cela qu'il se souvint plus tard.

...Le doigt du capitaine n'était pas très ferme lorsqu'il pressa le bouton de sa porte. Elle l'ouvrit alors que le timbre résonnait encore. « Gunnar, » dit-elle en lui prenant les deux mains, « je suis si heureuse que vous ayez pu venir. »

— « Vous avez été très bonne de m'inviter. »

— « Sottises ! Lorsque deux vieux amis se rencontrent de nouveau, à mi-chemin entre la planète natale et la Croix du Sud, n'est-il pas naturel qu'ils se livrent en privé à un festival de papotages ? Entrez, mon ami. »

La porte se referma derrière eux. Il jeta un regard autour de lui. Sa cabine était large et confortable, et elle y avait imprégné sa personnalité. Il reconnut quelques objets rescapés de sa maison perdue de San Francisco. Une reproduction de Matisse et de Hiroshige, quelques volumes fatigués de Catulle, de Yeats, de Tagore, de Pasternak, de Mosunic-Lopez, la flûte dont il se délectait autrefois à l'entendre jouer. Il y avait d'autre part quelques souvenirs de son passage dans le système Indi Epsilon ; moins d'Ourania que de la Nouvelle-Mars. Son attention se reporta sur elle et y demeura. Elle portait une robe bleu électrique et un collier géen en argent

massif. L'ensemble était à la fois calme et surprenant. Ou s'agissait-il simplement du contenu ?

Hé là, mon vieux ! Il se domina et dit tout haut : « Vous n'avez pas changé. »

— « Menteur. Merci quand même. » Ses yeux se posèrent longuement sur lui. « Je n'en dirais pas autant de vous. Vous paraissez fatigué et amer. »

— « Pas du tout. Je me sens plus heureux à présent que... » Sa protestation fut interrompue. Elle abandonna ses mains et s'approcha d'une table où des bouteilles et de la glace étaient disposées.

— « Eh bien, passons aux actes. Si je me souviens bien, vous buvez du Scotch, » dit-elle, « et voici du Glenlivet. »

— « Comment ? Vous avez toujours préféré le vin léger. »

— « Ma foi, Vic — je veux dire le Dr Bragdon — partage votre goût et il a bien voulu nous faire cadeau de ceci, prélevé sur sa cave privée. » Elle servit. Pendant un instant le clair glou-glou était le seul bruit dans tout l'univers.

Qu'est-ce qui te donne le droit d'être jaloux ?

— « Je ne sais pas trop ce que... euh... vous faites ici en sa compagnie. »

— « Officiellement, je tiens le rôle de secrétaire de l'expédition. C'était ma profession avant mon mariage et le travail que j'ai accompli pour le mouvement de la paix a fait disparaître la rouille qui s'était accumulée au cours d'années d'inactivité. J'ai également accumulé de l'expérience sur d'autres planètes, y compris certaines où l'on ne peut vivre sans un équipement spécial. Je me rendais fréquemment sur la Nouvelle-Mars, en apparence pour accompagner les prospecteurs de minéraux d'Edgar, en réalité pour m'échapper... Mais tout cela, c'est le passé. Lorsque j'ai entendu parler de la présente expédition, j'ai demandé un poste et je l'ai obtenu à ma grande surprise. Sans doute est-ce en partie parce que la plupart des gens qualifiés craignaient de s'approcher à ce point du grand méchant loup d'Alérion et, en partie parce que, me connaissant, Vic pensait que j'étais capable de tenir l'emploi. »

Elle lui tendit un verre et leva le sien. « Soyez le bienvenu à bord, Gunnar. Je bois à notre amitié des anciens jours. »

Il choqua son verre contre le sien sans pouvoir émettre une parole.

« Lorsque la vie était simple et splendide, » ajouta-t-elle. Avalant une gorgée de Chablis, elle leva de nouveau son verre d'un air

de défi. « Je bois encore à l'avenir. Il sera ce que nous le ferons. »

— « Ma foi, espérons-le. » Elle avait toujours eu une certaine tendance à un lyrisme quelque peu outré. Mais ce trait, contrastant avec sa propre réserve, la lui rendait encore plus chère.

— « Asseyez-vous. » Elle lui indiqua d'un geste son divan, mais il se contenta d'une chaise. Jocelyn émit un petit rire et s'allongea sur le siège aux formes enveloppantes. « Maintenant, » dit-elle, « parlez-moi de vous. »

— « N'en avez-vous pas suffisamment appris par les journaux ? »

— « En effet... » Elle fit entendre un claquement de langue. « Le système solaire tout entier est en ébullition. La moitié de la population terrestre voulait vous pendre et arroser la France de bombes H, parce qu'elle avait eu le front de vous commanditer. Pour le reste... » Sa gaieté s'évanouit. « Je ne savais pas que votre cause possédait une telle popularité. Votre départ l'a en quelque sorte cristallisée. »

Il rassembla son courage. « A vous parler franchement, c'est justement là ce que j'espérais. Un geste décisif pour couper court à cette misérable confusion... Maintenant vous pouvez me jeter à la porte. »

— « Non, Gunnar. Jamais. » Elle se pencha et lui donna quelques petites tapes sur les doigts. « Je pense que vous vous trompez, que vous vous trompez affreusement, mais je n'ai jamais douté de l'excellence de vos intentions. »

— « J'en pense autant de vous. Je souhaiterais pouvoir éprouver le même sentiment à l'égard de quelques-uns de vos associés et des miens, je dois l'avouer. L'approbation de certains fanatiques dangereux me pèse. »

— « Je suis comme vous. Les Militants... je les ai quittés dès qu'ils ont commencé d'approuver ouvertement les excès de la populace. »

— « Ils ont voulu exercer sur moi un chantage à travers ma fille, » dit-il.

— « Oh ! Gunnar ! » Elle resserra son étreinte sur ses phalanges. « Et moi qui ne suis jamais venue vous voir durant sa disparition. Mais... parlez-vous sérieusement ? Les gens de Yore ont-ils vraiment... ? »

— « J'y ai pourvu, » dit-il. « Inutile d'en dire davantage. Il nous fallait éviter que la chose ne s'ébruitât. Je suis heureux, Jocelyn, que vous ayez rompu avec eux. »

— « Je partage toujours les convictions qui étaient les leurs au départ, » dit-elle. Des larmes brillèrent soudain dans les longs yeux couleur de noisette ; il se demanda pour qui étaient ces pleurs. « Je voulais quitter la Terre pour une autre raison. Cette abominable confusion qui régnait partout. Vous aviez beau chercher, impossible de voir clairement qui avait tort et qui avait raison. » Elle poussa un soupir avant de continuer avec une certaine véhémence : « Vous ne voyez donc pas le mal que les Français ont causé ? Il semblait que le différend avec Alérion pouvait se régler par des voies pacifiques. Maintenant les partisans de la paix se trouvent enchaînés par des liens juridiques, et c'est tout ce qu'ils peuvent faire pour empêcher les extrémistes de s'emparer des rênes du Parlement. La délégation d'Alérion a déclaré qu'elle ne patienterait plus davantage et elle est rentrée dans son pays. Il nous faudra la rappeler lorsque nous serons sortis de l'impasse. »

— « Ou courir à leurs trousses si les événements prennent la tournure que j'envisage, » dit-il. « Ce que vous ne pouvez pas voir, ce que vous ne voulez pas voir, c'est qu'ils n'ont pas la moindre intention de parvenir à une paix véritable. Ils veulent rayer complètement la Terre de l'espace. »

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle. « Cela n'a pas de sens commun ! »

Il pencha sur son verre un front soucieux. « C'est justement là le mystère, je dois l'avouer. Ils doivent agir en vertu de leur logique propre ; mais cette logique n'est pas la nôtre. Il suffit d'examiner les faits, non leurs paroles doucereuses, mais leurs actes implacables, depuis le premier moment où nous sommes entrés en contact avec eux. N'avons-nous pas la preuve qu'ils ont attaqué la Nouvelle-Europe de propos délibéré et qu'ils se disposent à exterminer froidement les colons français qui s'y trouvent ? Votre faction n'a cessé de nier l'évidence ; mais soyez honnête avec vous-même, Jocelyn. »

— « Permettez-moi de vous renvoyer la balle, Gunnar... Non, regardez-moi. Que peut faire un seul et unique corsaire, sinon exaspérer l'hostilité ? Désormais, c'en est fini des corsaires, vous vous en rendez parfaitement compte. Jusqu'à présent la France et ses alliés sont parvenus à empêcher le Parlement de frapper votre expédition d'illégalité. Mais l'Amirauté a bloqué tous les transferts de navires, et il faudrait un séisme législatif plus grand que la

France n'est capable d'en susciter, pour la déposséder de cette prérogative. Vous allez mourir là-bas, seul et pour rien. »

— « J'ai bon espoir que la Marine se mettra en branle, » dit-il, « si, comme vous le dites, j'exaspère l'hostilité... Mégalomanie ? Non, un simple espoir. Mais un homme se doit d'accomplir la tâche dont il est capable, si infime soit-elle. »

— « Une femme aussi, » soupira-t-elle.

Abruptement, elle bondit sur ses pieds, saisit son verre pour le remplir à nouveau, avec un sourire contraint mais sans la moindre hypocrisie : « Trêve de discussions. Soyons uniquement nous-mêmes, le temps d'une soirée. Il y a si longtemps que nous ne nous étions revus. »

— « C'est vrai. J'aurais voulu vous voir, j'entends, vous voir réellement, lorsque vous reveniez sur Terre, mais nous étions tous deux trop occupés, je suppose. Je ne sais pourquoi, l'occasion ne semblait jamais se présenter. »

— « Trop occupés, parce que trop stupides, » acquiesça-t-elle. « De vrais amis sont si rares... Et nous l'avons été autrefois, n'est-il pas vrai ? »

— « Plutôt, » dit-il, aussi anxieux qu'elle d'éviter les chemins pavés d'embûches. « Vous souvenez-vous de notre petite fête privée en Europe ? »

— « Comment pourrais-je l'oublier ? » Elle lui rendit son verre et s'assit de nouveau, mais droite cette fois, de telle sorte que son genou frôla celui du capitaine. « Cette drôle de petite taverne d'Amsterdam, où vous ne cessiez de vous cogner la tête à chaque fois que vous vouliez vous lever, jusqu'au moment où vous avez emprunté un casque de policeman. A un certain moment, vous avez entonné je ne sais quelle chanson, ramenée de l'Edda... Edgar faisait chorus... Ensuite, vous vous êtes tous deux montrés très gentils devant le Sacré-Cœur... Nous nous tenions par le cou en regardant le soleil se lever sur Paris. »

— « Vous autres, filles, étiez encore bien plus gentilles, croyez-moi, » dit-il non sans un certain malaise. Un silence tomba. « Dommage que votre ménage n'ait pas tenu, » s'aventura-t-il à dire.

— « Nous avons commis une erreur en quittant le système solaire, » avoua-t-elle. « Lorsque nous nous sommes aperçus que les conditions de vie avaient mis nos nerfs à bout, il était trop tard. A présent, il a trouvé une excellente femme. »

— « Eh bien, c'est déjà quelque chose. »

— « Et vous-même, Gunnar ? Pauvre Connie, quel affreux malheur ! Mais après cinq ans, n'avez-vous pas... ? »

— « Après cinq ans... rien, » répondit-il. « Je ne saurais dire pourquoi d'ailleurs. »

Elle se recula un peu et demanda avec infiniment de douceur :

— « Je ne voudrais pas me flatter, mais y serais-je pour quelque chose ? »

Il secoua la tête, le visage brûlant. « Non. C'est fini depuis longtemps. Parlons d'autre chose si vous le voulez bien. »

— « Sans doute. Il s'agit en principe d'une joyeuse réunion. *A nuestra salud.* » Les verres tintèrent de nouveau.

Elle se mit à parler des choses du passé, et bientôt il fit chorus, évoquant les petits riens qui tiennent tant de place dans une amitié... Vous souvenez-vous... ? Qu'est-il advenu de... ? Ah ! vraiment ? Je ne savais pas... Et la fois où... Et le temps et les mots passaient, et les verres se vidaient, et pour terminer elle lui joua de la flûte : *Au clair de la lune, Gaudeamus igitur, September* et *Shenandoah...* Notes cristallines et fraîches qui traversaient le tourbillon de son âme... Il s'était étendu sur le divan et regardait la lumière dorer ses cheveux et se perdre dans les ombres profondes. Mais lorsqu'elle commença *La fille de Skrydstrup...*

Est-ce elle que j'aurais dû aimer
Dans un printemps fleuri de l'âge de pierre...

la flûte retomba sur ses genoux et il vit ses paupières se fermer et sa bouche trembler.

— « Non, » dit-elle. « Je regrette... Je ne pensais pas.... C'est vous qui m'avez appris cette chanson, Gunnar. »

Il se redressa et posa la main sur son épaule avec une tendresse gauche. « Oubliez cela, » dit-il. « Je n'aurais pas dû ouvrir ma grande bouche. Mais cela n'a pas vraiment tiré à conséquence. Il ne s'agissait que d'une... passade. Connie ne vous en a pas voulu. Elle m'a aidé à traverser la crise. »

— « Je n'ai pas eu cette chance, » murmura-t-elle.

Stupéfait, il ne put que balbutier : « Jocelyn, vous ne m'avez jamais laissé deviner ! »

— « Je n'osais pas. Mais c'est la vraie raison pour laquelle j'ai convaincu Edgar de quitter la Terre. J'espérais... Lorsque je suis

revenue, Gunnar... pourquoi avons-nous été à ce point stupides ? »

Puis elle se mit soudain à rire, d'un profond rire de gorge, et vint à lui. « Il n'est pas encore trop tard, n'est-ce pas ? Même à présent ? »

3

STAURN faisait un tour sur elle-même en dix-huit heures environ. Sept de ces jours avaient passé lorsque Uthg-a-K'thaq, ayant terminé son travail sur l'ordinateur naval, prit une navette pour le port spatial d'Orling.

Au moment où son immense silhouette se profila dans la chambre des cartes, Endre Vadasz, qui l'attendait, eut un mouvement de recul. *Fuuuou !* pensa le ménestrel. *Quel parfum de marécage ! Si seulement nous avions pu nous procurer un chef mécanicien de notre race et non cette créature de Naqsa en perdition, qui cherchait désespérément un emploi.*

...Assez ! Les hommes sont prévenus contre les Naqsiens, moins parce qu'ils sentent mauvais, moins parce qu'ils paraissent le produit d'un improbable croisement entre un éléphant de mer et un cauchemar, que parce qu'ils sont de redoutables concurrents sur le plan commercial. Si l'équipage admet petit à petit, à son corps défendant, qu'il est bien élevé et capable, je ne puis faire moins, de mon côté. Je voudrais savoir ce qu'il pense de mon aspect et de mon odeur.

— « Bonjour, chef, » dit-il. « J'espère que vous n'êtes pas trop fatigué pour prendre le départ immédiatement. Nous avons déjà perdu beaucoup trop de temps ici. »

— « D'accord, » répondit la voix roulante et gargouillante. « Moi aussi impatient que vous. Eux vouloir se passer de moi pour tout le reste, et terminer le travail en même temps que le montage de la tourelle spéciale pour missiles. C'est-à-dire si le système staurnien est aussi bon qu'on le dit. »

— « C'est à vous que revient le soin d'en décider, » répondit Vadasz. Une autre habitude irritante des Naqsiens était leur manie de répéter solennellement des évidences. Sous ce rapport, ils étaient presque aussi insupportables que les hommes. « Je me suis occupé des approvisionnements. Rassemblez vos effets personnels et venez

nous rejoindre à la plate-forme anti-gravité extérieure, dans une demi-heure. »

— « Nous ? Qui d'autre y avoir ? »

— « Le capitaine et vous, bien entendu, afin de prendre les décisions, et Koumanoudes pour servir d'interprète. Moi-même... officiellement, cela entre également dans les attributions du steward, puisque les armements supplémentaires affecteront le chargement des soutes. Mais en pratique, le steward est oisif. Il s'ennuie et a grand besoin d'être secoué. Puis il y a les deux passagers du *Quest,* Victor Bragdon et Jocelyn Lawrie. »

— « Pourquoi eux venir ? »

— « Ils procèdent à des recherches xénologiques. En nous accompagnant dans un voyage d'affaires, ils profiteront d'une occasion unique d'observer sur le vif les lois et les coutumes. C'est pourquoi Bragdon a offert de nous prêter l'une de ses vedettes, à condition qu'il puisse nous accompagner avec la dame. Il aurait voulu emmener plusieurs autres membres de son équipe, mais les féodaux limitent le nombre des visiteurs admis en une seule fois. Fichtrement soupçonneuses, les brutes ! Quoi qu'il en soit, en utilisant la vedette, nous réservons ce yacht pour le travail de navette et nous hâtons nos propres affaires. »

— « Je vois. » Uthg-a-K'thaq avait prononcé ces mots avec indifférence. Il fit volte-face et s'en fut vers sa cabine au *flic-flac* de ses pieds palmés.

Vadasz le regarda disparaître, l'air pensif.

Je me demande dans quelle mesure nos querelles et nos tensions humaines lui sont perceptibles, se demanda le Hongrois. *Peut-être en est-il totalement inconscient ? Sûrement l'idylle entre Gunnar et Joselyn lui semblera-t-elle d'une totale insignifiance, à supposer qu'il remarque quelque chose.*

Il se peut qu'il ait raison d'ailleurs. Jusqu'à présent cela s'est traduit par de fréquentes absences de notre vaisseau, qui n'ont eu aucune répercussion fâcheuse sur le présent état des choses. Les hommes jasent. Mais leurs propos ne témoignent que d'une envie fort naturelle, exempte de toute acrimonie. Personnellement je serais le dernier à reprocher à un ami les miettes de bonheur qu'il peut glâner sur son chemin. Pourquoi donc cette impression de malaise dont je ne puis me défaire ?

Il écarta ces pensées importunes et manipula des boutons sur le tableau du radiophone. Un personnage d'âge mûr, d'aspect uni-

versitaire, apparut sur l'écran. L'homme se trouvait dans le salon du *Quest*.

— « Bonjour, Dr Towne, » dit joyeusement Vadasz. « Auriez-vous la bonté de rappeler au capitaine Heim que nous décollons dans une demi-heure ? »

— « Qu'il se le rappelle lui-même, » dit sèchement le glossateur-analyste.

— « Vous opposez-vous à ce point à notre petite entreprise que vous refusiez de transmettre un appel d'intercommunication ? » railla Vadasz. « Dans ce cas, ayez la bonté de le rappeler à Mrs. Lawrie. »

Towne rougit et coupa la communication. Ses mœurs devaient être fort archaïques en vérité. Vadasz poussa un gloussement et s'en fut terminer ses préparatifs en sifflotant *Malbrouck s'en va-t-en guerre.*

...Cependant, à bord du *Quest,* Heim jeta un coup d'œil à la pendule murale, s'étira et dit : « Il est temps de partir. »

Jocelyn mit une main sur ses cheveux auburn, une autre sous son menton, et approcha de la sienne la face lourdement charpentée et sans grâce. « Est-ce indispensable ? » demanda-t-elle.

Le trouble qu'il lut dans ces yeux lui fit mal. Il tenta de rire.

— « Comment, annuler ce voyage et priver Vic de ses observations ? Il ne nous le pardonnerait jamais. »

— « Il en serait presque aussi heureux que moi. Parce qu'il est infiniment plus important que vous abandonniez cette folie, Gunnar. »

— « Ma chère, » dit-il, « la seule chose qui m'ait gâté des instants, par ailleurs charmants, c'est votre acharnement à me convaincre d'abandonner mon projet. Vous perdez votre temps. Pourquoi ne pas suivre le vieux dicton chinois : détendez-vous et profitez du moment qui passe ? » Ses lèvres effleurèrent celles de la femme.

Elle ne répondit pas mais quitta le lit et traversa la pièce. « Si j'avais retrouvé ma jeunesse, » dit-elle amèrement, « j'aurais pu réussir. »

— « Comment ? Voyons, voyons... »

— « Je vois. » Elle s'était arrêtée devant une glace en pied, près de sa coiffeuse. Lentement ses mains descendirent le long de ses joues, de ses seins et de ses flancs. « Oh ! pour quarante-trois ans, je suis très bien conservée. Mais j'ai des pattes d'oie et un

commencement de double menton. Lorsque je n'ai pas de vêtements, ma chair s'affaisse. Vous avez été... bon, gentil... pendant les quelques derniers jours, Gunnar. Mais vous ne vous êtes jamais engagé, je l'ai bien remarqué. »

Il se leva, franchit la distance qui les séparait en deux enjambées et la domina de toute sa hauteur. « Comment l'aurais-je pu ? Je n'ai pas la moindre idée de ce qui peut m'arriver au cours de cette croisière. Je n'ai pas le droit de faire des promesses ou... »

— « Vous auriez pu les faire au conditionnel, » répondit-elle. Le désespoir momentané s'était évanoui, ou avait été enfoui. L'expression de son visage était énigmatique, sa voix impersonnelle. « Si j'en sors vivant, auriez-vous pu dire, je ferai telle et telle chose, si vous êtes d'accord. »

Il ne trouva pas de mots pour lui répondre. Au bout de quelques secondes, elle s'écarta de lui, laissant retomber sa tête. « Eh bien, habillons-nous. » Il revêtit le sous-vêtement une-pièce qui servait de capitonnage intérieur à la combinaison spatiale, l'esprit en déroute. *Qu'est-ce que je désire ? Dans quelle mesure mes sentiments (mais existent-ils encore ?) étaient-ils sincères et dans quelle mesure les ai-je confondus avec la nostalgie des jours enfuis, aggravée par un déséquilibre né de la solitude ?*

Je suis incapable de le dire.

Son trouble dura peu, car il n'était pas homme à s'analyser. Il mit ces questions de côté en vue d'un examen ultérieur, écartant du même coup les émotions qui s'y étaient associées. Son affection pour Jocelyn demeurait au premier rang de ses préoccupations, en même temps que le regret de l'avoir blessée et le désir confus d'y porter remède ; mais par-dessus tout il y avait son désir ardent de partir. Il avait assez longtemps rafraîchi ses talons sur cette île. Le voyage à Trebogir serait une petite escapade.

« Venez, » dit-il avec une gaieté retrouvée. Il administra à la femme une petite claque mutine. « Nous allons faire une belle randonnée. »

Elle se retourna vers lui. Le chagrin habitait ses yeux et ses lèvres. « Gunnar... » Elle abaissa les prunelles sur des doigts nerveusement opposés. « Vous ne pensez pas que je sois une imbécile, au mieux, et une traîtresse, au pire... pour refuser la guerre... ? »

— « *Hvad for pokker !* » s'exclama-t-il interloqué. « Quand vous ai-je donné cette impression ? »

Elle eut une contraction de la gorge et ne répondit pas.

Il la saisit par les avant-bras et la secoua sans rudesse.

— « Vous êtes une imbécile si vous avez pu le croire un instant, » dit-il. « Pas plus que vous, je ne désire la guerre, Jocelyn. Je crois qu'une démonstration de force en ce moment — le fait simplement de montrer des dents menaçantes — peut éviter une conflagration générale dans l'avenir. C'est tout. Vous professez une opinion différente, soit. Je la respecte et je vous respecte. Qu'ai-je fait qui puisse vous permettre de supposer qu'il en soit autrement ? Dites-le-moi, je vous prie. »

— « Rien. » Elle se redressa. « Je me conduis comme une sotte, » dit-elle d'une voix mécanique. « Nous ferions mieux de partir. »

Ils descendirent silencieusement le couloir. Dans le vestiaire du Hangar III, Victor Bragdon passait sa combinaison spatiale.

— « Ohé, » appela-t-il. « Je commençais à m'inquiéter. L'un de vos hommes est venu livrer votre équipement, à la dernière relève, Gunnar. C'est heureux. Jamais vous ne pourriez tenir dans la combinaison d'un autre. »

Heim saisit l'épais tissu et l'ajusta autour de son corps, passa les gants et les bottes serrées aux chevilles en portant toute son attention sur les fermetures. Si l'oxygène contenu à l'intérieur venait à se mélanger avec l'hydrogène externe, il serait transformé en torche à la première étincelle. Bien entendu, à bord d'une vedette, le port de la combinaison étanche n'était qu'une simple mesure de précaution ; mais il avait trop constaté à quel point l'univers est hostile à l'homme, pour se permettre de négliger des mesures de sécurité. Connectant le casque aux bouteilles d'air à haute pression et au réservoir de recyclage, il passa le harnais sur ses épaules, mais laissa les valves fermées et la visière du casque ouverte. Il ceignit ensuite la ceinture contenant les comprimés alimentaires et les médicaments ; la cantine, l'appareil à éliminer les déchets ; mais sans prendre le pistolet-mitrailleur car on ne se présente pas armé dans un Nest.

...Il vit que Jocelyn éprouvait quelque difficulté à s'équiper et vola à son secours.

— « C'est tellement lourd, » se plaignit-elle.

— « Voyons, vous portiez un équipement pratiquement similaire sur la Nouvelle-Mars, » dit Heim.

— « Sans doute, mais la pesanteur n'était pas la moitié de celle qui règne sur la Terre. »

— « Réjouissez-vous de ne pas supporter la pleine attraction

staurnienne, » dit-il avec entrain. Il se pencha pour ramasser une sorte de boîte portative.

— « Qu'y a-t-il là-dedans ? » s'informa Heim.

— « Un appareillage de caméra supplémentaire. Une idée de dernière minute. Mais ne vous alarmez pas. La trousse de survie se trouve déjà à bord après avoir subi une double vérification. » Bragdon souriait encore en pénétrant dans le sas d'accès. Son profil aquilin se tournait ostensiblement vers Jocelyn. Heim en ressentit quelque amusement.

Le hangar paraissait immense. L'auxiliaire spatial prévu pour occuper la place avait été remplacé par trois vedettes atmosphériques conçues pour le travail sur les planètes sub-jupitériennes, et l'une d'elles était sortie pour un lever de cartes préliminaire. Les humains s'introduisirent dans le sas d'un autre fuselage ventru et s'installèrent, pendant que Bragdon prenait les commandes.

Il entra en communication avec l'opérateur. Le hangar fut évacué, l'atmosphère de Staurn fut introduite dans la pièce, les portes extérieures s'ouvrirent. Avec un ronflement puissant, le véhicule prit le départ.

Il se posa immédiatement pour prendre à son bord Vadasz, Koumanoudes et Uthg-a-K'thaq. Le Naqsien paraissait encore plus incongru dans sa combinaison qu'au naturel, mais celle-ci retenait la plus grande partie de son odeur. Bragdon opéra une dernière vérification de ses instruments et décolla vers le ciel.

— « Je suis excité comme un gosse, » dit-il. « Ce sera le premier examen véritable que j'aurai fait de cette planète. »

— « Normalement, vous devriez pouvoir jouer les touristes, » dit Koumanoudes. « La météo ne prévoit pas de mauvais temps. Bien entendu, il est préférable de ne pas se trouver en l'air lorsqu'il y a de la tempête. Elles sont terribles. »

— « Vraiment ? Je croyais que la vitesse du vent était modérée dans les atmosphères à haute densité. »

— « Celle de Staurn n'est pas tellement dense. Environ trois fois la pression terrestre au niveau de la mer, dont l'attraction gravitationnelle est responsable pour une bonne partie. D'autre part, vous avez la vapeur d'eau qui s'élève pour donner naissance aux orages et absorber ainsi une grande quantité d'énergie solaire. »

— « Comment ? » Jocelyn porta un regard surpris en poupe, mais sans trop se rapprocher du soleil matinal. Séparé de la planète par une distance égale à une fois et demie celle du Soleil à

la Terre, il présentait un diamètre apparent légèrement inférieur, avec une brillance quasi-double, inondant la planète d'une lumière crue, légèrement bleuâtre, le coefficient d'éclairement, par unité de surface, étant légèrement inférieur à la valeur atteinte sur le globe terrestre.

— « Non, c'est impossible. Staurn recueille à peine — combien déjà ? — ah ! oui, vingt pour cent d'irradiation de plus que la Terre. »

— « Vous oubliez qu'elle est en grande partie constituée par des rayons ultra-violets, sans oxygène libre pour élever devant eux une barrière d'ozone, » dit Heim.

— « Lieu bien mal choisi pour une colonie de nudistes, » intervint Vadasz. « Si l'hydrogène, l'hélium et l'azote n'ont pas réussi à vous asphyxier, le méthane et l'ammoniac à vous empoisonner, les rayons ultra-violets sont là pour vous rissoler comme un beefsteack. »

— « Brr... et pourtant cette planète est tellement belle. » Jocelyn écrasa son nez contre le hublot situé près de son siège et dirigea son regard vers le bas.

Ils se trouvaient en haute altitude à présent, tandis qu'Orling disparaissait derrière eux à une vitesse supersonique. L'île apparaissait sur le fond indigo de la mer, avec ses grèves d'un noir d'obsidienne, ses terres teintées par les forêts, des mille nuances les plus subtiles du rouge. Ils eurent une dernière vision d'un radar d'aspect squelettique, sur le port spatial, puis cette dernière cicatrice disparut et les passagers demeurèrent devant une grande paix, barrée par les sourcils songeurs d'un banc de cumulus du côté de l'ouest. A la limite du champ de vision, à des kilomètres de distance, un vol de Staurniens, rangés en forme de V, se dirigeait vers une destination inconnue.

Comme pour échapper à une préoccupation intérieure, Jocelyn les indiqua du doigt.

— « Ma question vous paraîtra peut-être naïve, mais comment se fait-il qu'ils puissent voler ? Les organismes qui respirent l'hydrogène ne jouissent-ils pas d'un métabolisme moins actif que ceux qui respirent l'oxygène ? D'autre part, la pression de l'air est-elle suffisante pour les soutenir alors que la densité est double de celle qui règne sur la surface de la Terre ? »

— « Leur ossature est semblable à celle des oiseaux, » expliqua Koumanoudes.

— « Pour ce qui est des considérations énergétiques, » ajouta Heim, « il est vrai que l'hydrogène fournit moins d'énergie par unité de masse que l'oxygène, réagissant avec des composés du carbone. Mais ici, un poumon recèle un nombre considérable de molécules d'hydrogène. En outre, le système des enzymes est très efficace. D'autre part, les plantes staurniennes font la photosynthèse de l'eau et du méthane pour obtenir de l'hydrogène libre et des carbo-hydrates. Les animaux inversent le processus. Avec le seul flot de rayons ultra-violets, les plantes construisent des composants plus riches en énergie que tous les organismes existant sur la Terre. »

— « Je crois comprendre. » Elle reprit sa pose immobile.

L'île disparut derrière le vaste horizon. Ils survolaient une obscurité semblable à du vin, sillonnée d'écume, et bientôt le continent apparut. Là des montagnes s'élevaient vers le ciel, rouge à la base où se tenaient les savanes, grises et plaquées d'ombres crûes à mi-hauteur, couronnées de neige sur leurs cimes. Une poussière métallique lointaine étincelait aux rayons du soleil. Heim régla son hublot et celui de Jocelyn au grossissement maximum.

La poussière devint une vedette à la silhouette grossière, caractéristique des constructions extra-terrestres, patrouillant au-dessus d'un groupe de tours en pierres fondues, accrochées au bord d'un précipice, à un kilomètre au-dessus du ressac. « Le Perch de Rademir, » dit-il. « Mieux vaudrait obliquer un peu plus vers le sud, Vic. Je me suis laissé dire qu'il est quelque peu monté contre nous et qu'il n'hésiterait pas à nous attaquer sous le moindre prétexte. »

Bragdon apporta une correction au pilote automatique. « Pour quelle raison ? »

— « Il désirait nous vendre des têtes chercheuses, lorsque Charlie Wong et moi sommes venus pour prendre des arrangements, » dit Koumanoudes. « Mais le Roost de Kragan nous a soumis une offre à des prix plus avantageux. »

Bragdon secoua la tête. « Je ne comprends rien à cette civilisation, » dit-il. « Anarchie et énergie nucléaire. Cela ne va pas ensemble. »

— « Comment ? » Vadasz se raidit sur son siège. « Il y a toute une littérature sur Staurn, » dit-il très lentement. « Est-il possible que vous ne l'ayez pas lue ? »

— « Mais si, mais si, » répondit Bragdon en hâte. « Mais ce

n'est là qu'un fatras. Rien de scientifique. Mon champ d'action principal était basé sur Isis. »

— « Notre expédition ne brille pas spécialement par l'excellence de sa préparation, » dit Jocelyn. « Elle a été hâtivement organisée, à vrai dire. Mais vu l'atmosphère troublée qui règne dans ce secteur, l'Autorité de Recherches a décidé qu'il était urgent de se procurer quelques informations solides sur les sociétés locales qui sillonnent couramment l'espace. »

— « Les Staurniens ne répondent pas exactement à cette définition, » intervint Heim. « Ils en ont la capacité, mais ils ne l'utilisent que dans la limite de l'organisation de la défense planétaire. Ils acceptent de commercer avec les visiteurs, mais ils ne recherchent pas de clients. »

— « Ils y viendront bien un jour... Dites donc... » Bragdon fit pivoter son siège pour faire face à ses compagnons. « Histoire de tuer le temps. Pourquoi ne pas donner votre version de la situation dans ce secteur ? J'ai déjà lu les rapports, mais j'estime qu'il est intéressant d'obtenir les mêmes informations exprimées en d'autres termes. »

Vadasz ferma les yeux à demi et demeura silencieux. Heim était surtout conscient du gant de Jocelyn posé sur le sien. Il avait l'impression qu'elle prononçait une plaidoirie muette. Etait-ce pour l'adjurer d'éviter le sujet qui les divisait ? Il se renversa, reportant le poids de son appareil respiratoire sur le dossier.

— « Je ne suis pas expert en la matière, » dit-il, « mais, si je comprends bien, les Staurniens constituent une espèce rare ; j'entends par là une race intelligente strictement carnivore. En général les carnassiers se spécialisent plutôt dans l'aptitude au combat que dans le développement des facultés cérébrales. Je me suis autrefois entretenu avec un particulier qui était venu sur cette planète et qui avait effectué quelques explorations à droite et à gauche. Il avait relevé, m'a-t-il dit, des affleurements fossiles, qui semblaient indiquer que ce continent fut attaqué, dans un passé lointain, par une espèce de la même famille mais plus grande. Il se peut que les ancêtres des Staurniens aient dû développer leur intelligence afin de se défendre. Je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, le résultat est là : nous avons devant nous une race dotée d'instincts belliqueux extrêmement développés, mais non grégaires. L'unité sociale de base est, euh... une sorte de famille. Une grande famille avec un système de mariage-association établi sur des

règles à ce point compliquées que nul humain n'a jamais pu les tirer au clair, plus les serviteurs avec leurs propres conjointes et leurs rejetons ; mais néanmoins une société patriarcale dominée par un mâle grand et robuste. »

La vedette fut secouée par une rafale. Heim jeta un regard à l'extérieur. A la vitesse où ils se déplaçaient à présent, ils franchissaient déjà la chaîne de montagnes. Vers l'ouest, il aperçut des collines moutonnant vers les plaines rouges et fauves d'Uneasy Lands.

— « Je ne crois pas que ce système aurait pu les faire sortir de l'état sauvage, » remarqua Bragdon.

— « Ils y sont pourtant arrivés sur Staurn, durant un temps. Comment ? Je ne pourrais pas vous le dire. Soyons francs. Quelqu'un peut-il donner en toute certitude les lois qui régissent l'évolution des civilisations humaines ?

» Peut-être leur faculté de voler, leur mobilité, aura facilité leurs progrès ? Vint le moment où ils connurent une civilisation industrielle à l'échelle de la planète. Ils inventèrent les méthodes scientifiques, et parcoururent la courbe exponentielle de la découverte, jusqu'au niveau de l'énergie nucléaire et de la gravitronique. »

— « Moi penser, » grommela Uthg-a-K'thaq, « nations édifiées sur la conquête et l'esclavage. Contraires à la nature et par conséquent instables. »

Heim accorda au visage arborescent un regard surpris, haussa les épaules et poursuivit : « Possible. Maintenant il existe un facteur stabilisant. Un mâle staurnien est plus farouche qu'un homme, durant les années où il est reproducteur, mais en atteignant la ménopause, il subit une transformation endocrinienne plus profonde que la nôtre. Sans perdre ses forces par ailleurs, il voit soudain disparaître ses instincts sexuels et belliqueux et préfère, dès ce moment, la vie de famille. Je suppose que dans un environnement primitif, cette particularité constituait un mécanisme de survivance, consistant à assurer la protection des femelles et des rejetons, tandis que les mâles en pleine jeunesse chassaient au dehors. Au sein de la civilisation, cette pratique a exercé une influence apaisante. Les anciens sont respectés et écoutés, en partie à cause de leur expérience.

» Quoi qu'il en soit, la société industrielle se fit sauter elle-même, au cours d'une guerre nucléaire. La science ne fut pas engloutie dans le désastre, ni même la plus grande partie de l'équi-

pement matériel. Par contre, ce fut l'organisation qui sombra. Partout les Staurniens revinrent à leurs Nests féodaux. Disposant à la fois de la production de leurs machines automatisées et des ressources que leur procurent la chasse au gros gibier, chacune de ces communautés est pratiquement indépendante.

» Nul ne s'intéresse plus désormais à des structures sociales plus élaborées. Leur vie présente leur convient parfaitement. »

— « Et le Lodge, quel est son rôle ? » s'enquit Jocelyn.

— « Question pertinente. La nécessité s'est imposée de former un groupe central pour arbitrer les différends entre les Nests, assurer la défense globale de la planète et les relations avec les visiteurs venus de l'espace. A l'origine, le Lodge fut probablement une sorte de secte religieuse, mais j'avoue tout ignorer du symbolisme. Les chefs en sont de vieux mâles. Les postes les plus actifs sont tenus par ce que nous pourrions appeler des novices, cadets de familles, etc. qu'attirent l'aventure, les concubines et la perspective de devenir éventuellement des initiés complets. Le système donne de bons résultats. »

— « Ce ne serait pas le cas chez les hommes, » dit Bragdon.

— « Sans doute, » répondit Koumanoudes, « mais ces êtres n'ont rien d'humain. »

— « Voilà à peu près tout ce que je sais, » dit Heim, « rien que vous n'ayez pu lire dans les livres ou les journaux, j'en suis persuadé. »

Il regarda de nouveau à travers le hublot. La prairie glissait rapidement sous eux ; il percevait le sifflement et la vibration que l'appareil engendrait sur son passage. Un groupe de ruminants assombrit le sol un instant et disparut. Nul n'ouvrit la bouche durant un temps considérable. Heim fut tout surpris de constater avec quelle vitesse les minutes s'étaient écoulées, tandis que les voyageurs étaient plongés dans leurs pensées ou contemplaient le paysage. Enfin Bragdon rompit le silence.

— « Il est un point qui demeure inexpliqué jusqu'à présent, » dit-il. « Apparemment chaque Nest entretient un arsenal nucléaire et produit des fournitures d'équipement militaire. Dans quel but ? »

— « Pour la guerre, » répondit Koumanoudes. « Supposez que surgisse un différend que le Lodge ne puisse régler, et hop ! on bouleverse le paysage. Nous apercevrons probablement quelques cratères. »

— « Non. Cette folie collective a détruit leur civilisation. »

— « La phase précédente de leur civilisation, voulez-vous dire, » repartit Heim, « la présente n'est guère vulnérable. Un Nest est en grande partie souterrain et les bâtiments de surface sont pratiquement à l'épreuve des bombes. Les radiations sont infiniment moins néfastes pour les Staurniens que pour les hommes ; dans le cours normal de leur vie, leur organisme en absorbe une quantité tellement considérable ; d'ailleurs, comme nous, ils disposent de médicaments pour traiter les doses dangereuses. D'autre part, dans une atmosphère composée d'hydrogène, les bombes n'ont pas d'effet incendiaire. En fait, avant l'ère atomique, pour fondre le métal, ils n'avaient d'autre ressource que d'utiliser les émergences volcaniques... lesquelles ne manquent pas sur une planète de grande taille, dont le noyau atteint de très fortes températures. »

— « Ils ne souffrent donc d'aucune restriction, » murmura Jocelyn, « et peuvent même se permettre de vendre leurs engins de mort aux autres planètes afin qu'elles puissent mieux s'entretuer. »

— « Nous n'avons que trop souvent discuté de ce sujet, » grommela Koumanoudes.

— « Attention, terrain glissant, » l'avertit Heim. Le visage de la femme était empreint d'un tel chagrin.

Koumanoudes s'agita sur son siège, jeta au dehors un regard irrité et demeura soudain rigide.

— « Hé ! » cria-t-il.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Bragdon.

— « Quelle direction croyez-vous donc avoir prise ? »

— « Mais... celle de l'Aerie de Trebogir. »

Le Grec se leva à demi. Son index se piqua sur le hublot de proue. Au-dessus de l'horizon, dans un isolement fantomatique, flottait un cône tout blanc. La plaine au-dessous de l'appareil se déroulait vers un trait d'argent aveuglant qui serpentait à travers une vallée parcourue par les ombres des nuages.

— « Mille millions de sabords ! » explosa-t-il. « Voilà la rivière Morh. Je ne me trompe pas. Je suis le seul à connaître la carte. De l'endroit où vit Trebogir, on n'aperçoit aucun pic neigeux. Il doit faire partie des hauts plateaux de Kimreth. Nous avons dérivé de cinq cents bons kilomètres vers le nord ! »

Des gouttes de sueur jaillirent du front de Bragdon. « J'ai en effet accompli un détour pour obtenir une meilleure vue du paysage, » avoua-t-il.

— « Et cela sans nous prévenir ? » Koumanoudes donna une

secousse à son harnais. « J'aurais dû m'en douter, de par la position du soleil. Quittez le siège de pilotage. Je vais prendre les commandes. »

Heim porta son regard sur Jocelyn. Elle avait les poings serrés et aspirait l'air à larges traits.

Bragdon glissa la main dans le vide-poche près de son siège. L'instant d'après, Heim était confronté avec un pistolet laser.

— « Que personne ne bouge ! » ordonna-t-il. « J'abats le premier qui fait un geste pour déboucler ses sangles. »

4

LORSQU'APRÈS avoir franchi le sas, il sortit du champ antigravitationnel de la vedette, la pesanteur staurnienne s'abattit sur Heim avec une telle brutalité qu'il chancela. Il raidit les muscles de ses jambes et se redressa. Aussi parfait que fût l'équilibrage de son équipement, la charge qui pesait sur ses épaules était littéralement monstrueuse.

Jocelyn était sortie la première, pour tenir les prisonniers en respect, à mesure qu'ils émergeaient de la vedette. Sa combinaison spatiale lui donnait une allure grotesque et la visière sombre masquait ses traits. Il s'avança vers elle.

— « Halte ! » Bien que les écouteurs de casque eussent été réglés pour compenser les différences résultant de la transmission des ondes sonores dans un milieu nouveau, sa voix avait un timbre étrange. Il s'arrêta sous la menace de son arme. C'était un automatique de calibre 45, lançant des projectiles à revêtement tendre et basse vitesse initiale, destinés à perforer les protections individuelles.

Il prit deux aspirations profondes. L'air qui pénétrait dans ses poumons était un composé, à la pression de trois atmosphères, dont les éléments étaient répartis selon un certain pourcentage, de manière, d'une part, à contrebalancer la pression extérieure, et, d'autre part, à fournir aux cellules le surcroît d'oxygène correspondant au travail intense qu'elles devaient fournir. Cette surpression avait pour effet de transformer ses paroles en rugissements, dans ses écouteurs :

— « Quelle est cette plaisanterie, Jocelyn ? »

— « Vous ne saurez jamais à quel point je regrette d'en arriver à pareille extrémité, » dit-elle d'une voix mal assurée. « Si seulement vous aviez voulu m'écouter, sur le *Quest*... »

— « En somme, vous n'aviez qu'une idée : faire échouer mon plan, » rétorqua-t-il.

— « Oui. C'était absolument indispensable ! Ne le voyez-vous pas ? Comment voulez-vous que nous puissions négocier avec Alérion, si dans le même moment vous lui faites la guerre ? C'est ce que leurs délégués ont officiellement déclaré au gouvernement terrestre avant de prendre congé. »

— « Et vous avez ajouté foi à leurs dires ? Les leçons de l'Histoire ne vous ont donc rien appris ? »

Elle ne sembla pas entendre. Les mots coulaient de sa bouche, en cataracte ; en dépit de la distorsion affectant les ondes sonores, il comprit qu'elle prononçait un véritable plaidoyer en faveur de sa cause.

— « L'Intelligence Service du Mouvement de la Paix avait compris que vous veniez ici vous ravitailler en armes. Ils ne pouvaient envoyer un vaisseau de guerre sur les lieux. Les Staurniens ne l'auraient pas permis. En fait, la France était en mesure de bloquer toute action officielle. Nous avons donc monté cette expédition, officieusement, et nous sommes partis sur vos traces. L'Intelligence Service avait découvert que j'étais une... une... de vos anciennes amies et m'a posé un certain nombre de questions. C'est ainsi que j'ai été informée de l'expédition. J'ai demandé à y participer. J'espérais vous amener à renoncer à votre projet par la persuasion. »

— « Et tous les moyens appropriés, » coupa-t-il. « Il existe un mot pour qualifier ce genre de manœuvre. »

— « J'ai échoué, » dit-elle d'un ton désolé. « Vic a décidé qu'il devait profiter de ce voyage pour agir. Nous n'avons pas l'intention de vous faire le moindre mal. Nous vous ramènerons sur Terre. Rien de plus. Vous ne ferez l'objet d'aucune accusation. »

— « Je pourrais déposer une plainte pour rapt, » dit-il.

— « Si vous y tenez, » marmonna-t-elle.

— « A quoi bon ? » dit-il avec découragement, « vous trouveriez un juge qui vous accorderait le sursis. »

Vadasz apparut, puis Koumanoudes, puis Uthg-a-K'thaq. Le Grec jurait sans désemparer.

Sans capitaine ni chef mécanicien, le Fox *devra rentrer, battu, avant même d'avoir livré la première escarmouche.*

Il regarda autour de lui. La vedette s'était posée sur la rive ouest du Morh. Il coulait large et lumineux dans un vallon sablonneux parsemé de roches arrondies, encadré de falaises basses. Les montagnes de Kimreth apparaissaient en contre-jour, distantes encore de bien des kilomètres et presque irréelles à travers la brume d'un bleu grisâtre, rempart géant dominé par le cône volcanique qu'il avait aperçu de loin. Sous ses pieds le sol était recouvert d'une végétation élastique d'un rouge jaunâtre, rappelant la mousse, équivalent de l'herbe terrestre. Au-dessus de sa tête s'étendait la voûte céleste, couleur lie-de-vin, où couraient des nuages entraînés par un vent qui ronflait dans ses écouteurs. Un vol de créatures aux formes démoniaques apparut dans le ciel, pour s'enfoncer bientôt derrière l'horizon.

Combien de chemin avons-nous parcouru ? Que va-t-il advenir de nous ?

Vadasz vint se ranger aux côtés de Heim, inclina son casque vers celui du capitaine et murmura : « Si nous tentions une attaque surprise ? Je ne crois pas que son tir puisse avoir une bonne précision, ici. »

— « Et nos gestes seraient trop lents, » dit Heim. *Auriez-vous le courage de tirer sur moi, Jocelyn ?*

Son cœur eut un soubresaut et la transpiration lui piqua les narines. Mais il n'eut pas le temps de rassembler son courage pour tenter une manœuvre désespérée que Bragdon était sorti du vaisseau et la question ne se posait plus de savoir si ce pistolet laser entrerait en action.

— « G'yaaru ! » cria Uthg-a-K'thaq. « Vous avez laissé le sas ouvert ! »

— « Je sais, » répondit Bragdon, « et j'ai réglé le pilote automatique d'une certaine façon. Vous feriez bien de vous coucher. » Il s'assit lui-même sur le sol.

La vedette poussa un miaulement et bondit. Le reflet de sa coque aveugla Heim. Il vit l'engin décrire un arc de feu vers le ciel, puis, parvenue à une centaine de mètres, il piqua du nez. Instinctivement, le capitaine se jeta à plat-ventre.

La vedette vint s'écraser à quelque distance. Le mélange explosif d'hydrogène et d'oxygène fusa vers le ciel en une immense flamme bleue, suivie d'une succession de coups de tonnerre. Des débris

métalliques passèrent au-dessus de sa tête en miaulant. Puis il ne resta plus qu'un haut pilier de fumée et de poussière, cependant que l'écho des détonations se répercutait à l'horizon, pour se perdre enfin dans la rumeur du vent.

Il se remit péniblement sur pieds. La tête lui bourdonnait encore. Les autres éléments mâles de la troupe firent de même. Jocelyn demeura assise.

— « Par... les... cornes... de Lucifer, » laissa échapper Koumanoudes. « Qu'avez-vous fait ? »

— « Ne vous alarmez pas, » dit Bragdon, « un autre vaisseau viendra nous prendre. » Il prit une pause. « Autant vous expliquer. Mon but était de mettre un terme à vos maudits projets de piraterie en vous ramenant sur Terre. J'avais prévu un certain nombre d'expédients, mais ce voyage m'a suggéré une méthode très simple. »

— « C'est une conspiration organisée, n'est-ce pas ? » dit Koumanoudes avec un renâclement de mépris. « Je comprends. Ils ont des complices dans le gouvernement. »

— « En réalité, vous n'avez jamais quitté cette organisation, » dit Heim, s'adressant à Jocelyn.

— « Je vous en prie, je vous en prie. » Son murmure fut emporté par le vent.

— « Nous ferions bien de nous installer confortablement, » les avertit Bragdon. « Sinon, la pesanteur finira par nous épuiser. L'autre vedette n'arrivera sans doute pas avant plusieurs heures, puisque nous n'avons pu synchroniser nos manœuvres, déterminer à l'avance le point d'atterrissage ni risquer des communications par radio. » La main armée du pistolet fit un geste. « Asseyez-vous avant moi. »

Vadasz était si proche de Heim que le capitaine fut le seul à entendre le ménestrel siffler entre ses dents et à remarquer le raidissement subit de son corps. « Ohé, Roger ! » murmura-t-il. « Accroche la première lune qui passe à portée. »

— « Que se passe-t-il ? » interrogea Bragdon, car il avait remarqué le changement d'attitude de ses prisonniers.

— « Je m'en voudrais de traduire de tels propos en présence d'une dame, » ricana Vadasz.

Les mots avaient fait passer un frisson dans le corps de Heim. *Argot de cosmonautes. « Il va se passer quelque chose. Saisissez la chance par les cheveux, à la première occasion.* » La sensation

d'obscurité et de froid l'abandonna. Son pouls s'accéléra à la perspective de la bataille prochaine.

« Seriez-vous tombé sur la tête, par hasard ? » continua Vadasz. « Nous ne pouvons demeurer ici. »

— « Que voulez-vous dire ? » demanda Bragdon.

— « A proximité d'une telle rivière ? Crues subites. Nous serons roulés, entraînés, nos combinaisons déchirées ; nous sommes morts d'avance si nous ne cherchons pas refuge sur un terrain élevé. »

— « Vous mentez ! »

— « Pas du tout. Regardez ces montagnes et réfléchissez. Une atmosphère dense, soumise à une pesanteur importante possède un haut coefficient de concentration, partant, un haut coefficient de température. Nous sommes en automne. La nuit, il fait suffisamment froid dans les régions des neiges éternelles, pour geler l'ammoniaque. Mais cette substance se liquéfie de nouveau, aux environs de midi, et se précipite dans le lit des torrents. L'accélération produite par la pesanteur est telle que le liquide parcourt cinquante kilomètres, ou davantage, avant de s'évaporer. N'est-il pas vrai, Gregorios ? C'est vous qui m'avez signalé le fait. »

— « Bien sûr, » dit Koumanoudes, « c'est justement ce que signifie le nom de Morh : crues. »

— « Si vous méditez de me jouer quelque tour... » commença Bragdon.

Tu parles, pensa Heim. *C'est de l'invention pure. Mais l'histoire peut sembler plausible à un nouveau venu. Je commence à espérer.*

« Au premier soupçon, je tire, » dit Bragdon.

Heim lui tourna le dos et s'éloigna. « Eh bien, ne vous gênez pas. Je préfère périr de cette façon que de me noyer dans un flot d'ammoniaque. Je vais essayer de me hisser sur le sommet de ces falaises, que vous le vouliez ou non. »

Il tendait le dos, en prévision de l'impact. Mais seul le cri de Jocelyn l'atteignit. « Ne faites pas cela, Vic... Quel mal y a-t-il... ? »

— « Ma foi... aucun, sans doute, sinon que la montée est rude, » concéda Bragdon. « Eh bien, c'est entendu, marchez devant, vous autres. Jocelyn couvrira mes arrières pendant que je vous suivrai. S'il vous prend la fantaisie de vous enfuir, une fois sur la crête, je ne m'en inquiéterai pas outre mesure. Vous ne pourrez guère vous écarter, avant l'arrivée de la vedette, et à ce moment nous vous rejoindrons sans difficulté. Dans le cas où vous découvririez une cachette, Staurn se chargera de vous tuer à ma place. »

Poussant péniblement un pied devant l'autre, Heim contournait les rochers dispersés et atteignit enfin le pied de la falaise. La paroi était faite de terre rugueuse et caillouteuse, ni haute ni abrupte, mais constituait néanmoins un obstacle redoutable lorsqu'une telle charge pesait sur ses épaules. Il commença l'ascension. La terre cédait sous ses bottes et roulait au bas de la pente en sifflant. Il perdit pied et tomba sur les mains et les genoux.

Il se releva et reprit sa progression avec prudence. Au bout de peu de temps, il se trouva noyé de sueur. Le cœur lui battait à grands coups dans la poitrine et l'air lui brûlait la gorge. Il jeta un regard en arrière, et ses prunelles, voilées par un brouillard, lui montrèrent Vadasz et Koumanoudes besognant péniblement sur ses talons. Uthg-a-K'thaq avançait avec moins de difficulté, le ventre au ras du sol, prenant appui sur la paroi avec ses larges pieds et nageant vigoureusement des deux bras ; néanmoins le souffle bruyant du Naqsien dominait la rumeur du vent.

Ils parvinrent enfin au sommet. Heim et son chef mécanicien tendirent à leurs camarades une main secourable. Ils franchirent à plat-ventre l'arête de la falaise et soufflèrent bruyamment.

Une pierre se trouvait sous le gant de Heim. Ses doigts se refermèrent.

Les forces lui revenant, il aperçut Bragdon à mi-côte. L'homme de la Paix prenait tout son temps, multipliant les haltes prolongées, durant lesquelles, le pistolet au poing, il surveillait les corsaires d'un œil vigilant. Jocelyn attendait plus bas. De temps à autre, une coulée de sable ou de galets, délogée par Bragdon, ruisselait autour d'elle. Mais elle ne faisait rien pour l'éviter. Sa silhouette, épaissie par la combinaison, paraissait noire, dans la clarté éblouissante du soleil ; des éclairs de métal en fusion faisaient étinceler son pistolet.

Vadasz s'agenouilla auprès de Heim et de Koumanoudes. Il leur serra la main. Tout autre signal, tout autre explication eût été superflue.

Heim lança son caillou. Presque au même moment, ses hommes suivirent son exemple. Accélérés au rythme de dix-neuf mètres par seconde, les projectiles filèrent comme s'ils eussent été lancés par une catapulte.

Un galet frappa Bragdon. Qui l'avait lancé ! Mystère. Il vit l'homme perdre l'équilibre et tomber. Puis, en même temps que ses hommes, il reprit la descente.

Bonds, glissades, courses, dérapages... garder ses pieds dans la petite avalanche qu'ils avaient déclenchée... charger à pleine masse, comme un chevalier, au galop de son cheval !

Jocelyn n'avait pas été atteinte. Il la vit s'écrouler en arrière, lente et gauche, éviter d'un écart la collision entre Koumanoudes et Bragdon. La poussière fusait en tourbillons de dessous ses semelles. A deux reprises, il faillit tomber. A la vitesse où il dévalait actuellement la pente, il se serait probablement rompu le cou. Il parvint à rétablir un équilibre dangereusement compromis et poursuivit sa course folle.

Et allez donc... jusqu'au bas de la vallée ! Il lui fallait courir ou tomber, et cela à une vitesse jamais atteinte par l'homme. Son corps était un moteur emballé. Il luttait pour le diriger, ralentir sa vitesse, mais l'inertie de sa masse était écrasante. Chacun de ses pas était un choc qui retentissait douloureusement à travers son corps, dans chacun de ses os, dans chacun de ses muscles et faisant s'entrechoquer ses dents. Le sang bourdonnait dans ses oreilles.

Jocelyn avait tiré un coup de feu en tombant. La balle se perdit dans l'espace avec un miaulement strident. Il vit l'arme se rabattre pour prendre une visée plus précise. Il n'avait le loisir ni d'espérer ni de craindre, n'ayant pour toute arme que sa vitesse. Elle était trop grande pour être évaluée par des sens humains. Dans sa panique, dans son angoisse, elle hésita avant de tirer une seconde fois. Le drame se joua en une fraction de seconde. Sur Terre, l'homme fonçant sur elle aurait reçu la balle à bout portant. Heim parvint à sa hauteur avant qu'elle n'ait eu le temps de presser la détente. Son poing jaillit. Il ne tenta pas de lui arracher l'arme. Le choc la lui fit sauter des doigts et la projeta à plusieurs mètres de distance.

Parvenu en terrain plat il freina, retrouva un rythme de course normale, le petit trot, et s'arrêta enfin.

Il pivota sur lui-même. Jocelyn avait été renversée au passage par le frôlement du bolide. Elle s'efforçait toujours de se remettre sur ses pieds. A travers ses propres halètements, il l'entendait pleurer. Il s'avança de quelques pas pour récupérer le pistolet.

Ceci fait, il chercha des yeux ses compagnons. Uthg-a-K'thaq barbotait pesamment sur ses larges pieds, dans les gravats qui s'étaient accumulés au pied de la falaise. Deux hommes étaient à demi accroupis non loin de là. L'un d'eux tenait à la main le laser.

Un troisième était étendu sans mouvement entre eux, la combinaison déchirée et noircie.

— « Endre ! » appela-t-il d'une voix altérée par l'horreur.

— « Il est là ! » répondit la voix de l'homme armé qui faiblit au point d'être à peine perceptible dans le vent. « Mais Gregorios est mort. »

Lentement, Heim se traîna jusqu'au cadavre. Il ne distinguait rien à travers la visière du Grec. Obscurément, il préférait qu'il en fût ainsi. Le faisceau du laser avait percé le tissu et le corps, après quoi les gaz s'étaient mélangés et avaient explosé. Le sol était éclaboussé de sang alentour, en taches d'un rouge agressif.

Le Naqsien fit entendre une plainte lugubre : « *Gwurru shka ektrush*. Est-ce là la guerre ? Nous n'agissons pas ainsi chez moi. *Rhata, rahata.* »

— « Bragdon a dû revenir à lui et abattre Gregorios au moment où celui-ci bondissait sur lui, » dit Vadasz d'un ton morne. « Le choc lui aura arraché son pistolet. Je m'en suis emparé et je suis venu ici, où ils avaient roulé tous les deux. Dans l'intervalle, le chef mécanicien l'avait immobilisé. »

Heim considéra longuement l'homme de la Paix. Finalement, il lui demanda d'un ton machinal : « Pas de blessures sérieuses ? »

— « Non, » répondit Bragdon. « Du moins pas d'os brisé. Mais la tête me fait souffrir. » Il s'éloigna de quelques pas, s'étendit sur le sol avec un bras sur sa visière.

— « Je pensais que nous aurions pu nous en tirer, » dit Vadasz sans quitter le mort des yeux.

— « C'est ce que nous avons fait, » répondit Heim. « On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs. » Il donna une légère claque sur l'épaule du ménestrel et se dirigea vers Jocelyn. La sueur ruisselant sur son corps venait se déverser dans ses bottes. Il se sentait la poitrine et la gorge comprimées dans un étau, comme s'il était sur le point de pleurer, mais les larmes ne venaient pas.

« Vous n'avez pas de mal, Jocelyn ? »

Elle eut un mouvement de recul. « Je n'ai pas l'intention de vous faire du mal, » dit-il.

— « Mais j'ai déchargé mon arme sur vous ! » Elle avait la voix d'un enfant terrifié.

— « Cela fait partie du jeu. » Il l'entoura de ses bras et appuya le casque contre sa poitrine. Elle sanglota des minutes durant. Il

attendit la fin de la crise, mû par une sorte de sentiment du devoir. Ce n'était pas qu'il la haïssait. A la place qu'elle avait occupée en lui, il y avait comme un vide contenant quelques cendres. Ses sentiments étaient accaparés par l'homme qui venait de mourir, son esprit par la tâche qui devait être remplie. Il put enfin la quitter, assise et silencieuse. Il s'approcha de ce qui restait de la vedette. Débris et chargement s'étaient éparpillés aux quatre points cardinaux. Il découvrit un outil de terrassement intact et plusieurs machettes qu'il rapporta.

« Commencez à creuser, Bragdon, » dit-il.

— « Comment ? » répondit l'autre en sursautant.

— « Nous n'abandonnerons pas Greg Koumanoudes sans sépulture. La tombe ne sera pas profonde, mais... à l'ouvrage ! Quelqu'un vous remplacera lorsque vous serez fatigué. »

Bragdon se leva, centimètre par centimètre. « Qu'avez-vous fait ? » s'écria-t-il. « Ce n'est pas moi qui ai tué cet homme ! C'est vous... dans votre tentative insensée pour... aboutir à quoi ? Pensez-vous donc pouvoir repousser notre vedette ? »

— « Non, » dit Heim, « mais je n'ai pas l'intention d'être ici lorsqu'elle arrivera. »

— « Mais... mais... mais... »

Heim remit l'outil et poursuivit sa route jusqu'à Vadasz. Uthg-a-K'thaq remua sa grande carcasse et, s'approchant de l'homme de la Paix, se mit à creuser la terre avec ses mains.

— « En méditant de retourner la situation à notre avantage, aviez-vous une idée derrière la tête ? »

— « Non, » dit Vadasz. « Seulement une vague idée de... je ne sais trop quoi, sinon que mes ancêtres ne s'avouaient jamais vaincus sans combat. »

— « Asseyons-nous et consultons un peu nos cartes. » Chacune des combinaisons possédait une poche bourrée de cartes et autres renseignements locaux. Il y avait peu de chose sur Staurn. Heim déploya la carte de la région. Elle flotta et palpita dans le vent. Il l'étendit sur ses genoux. « Greg aurait su ce que signifient ces symboles. Mais regardez... » Son doigt suivit un tracé. « Voici les montagnes qui bordent le Kimreth et, là, la rivière Morh ; cela, nous le savons déjà. Le mont Lochan, que voilà, est indiqué comme le plus haut de la sierra du nord. Aucun autre pic ne domine à ce point ses voisins. Ce vieux volcan doit, par conséquent, être le Lochan. Nous nous trouvons donc environ par *ici.* »

— « Oui. » Le ton de Vadasz avait retrouvé une certaine animation. « Et dans cet endroit se trouve le Hurst de Wenilwain, sur la pente nord du Lochan. A une centaine de kilomètres d'ici, en vol d'oiseau, vous êtes bien d'accord ? Je doute que nous puissions terminer vivants une pareille randonnée. Mais si nous réussissions à nous en approcher suffisamment, nous pourrions être repérés par une patrouille volante ou un parti de chasseurs. »

— « Et Wenilwain nous connaît. Hum... » Heim secoua la tête. « Les chances de réussite sont faibles, mais nous pouvons peut-être tenter l'aventure, je l'admets. Que représentent ces régions qui nous séparent de lui : la Forêt qui Marche, les Machines à Tuer, la Fumée du Tonnerre ? »

— « Voyons un peu... » Vadasz feuilleta le calepin d'une pitoyable minceur. « Aucune indication. Mais voici un croquis de carte, annoté par Gregorios et Charles, qui résume ce qu'ils ont appris au cours de leurs relations avec les autochtones. Ils comptaient divulguer ces renseignements en rentrant chez eux. C'est une pratique courante. »

— « Je sais. Et Greg est mort. Eh bien, nous nous débrouillerons. »

— « Qu'allons-nous faire de ces deux-là ? »

— « Il faudra qu'ils nous accompagnent, j'en ai peur. D'une part, leurs amis, ne découvrant personne à cet endroit, se trouveront déconcertés et perdront du temps que nous utiliserons pour nous mettre à l'abri. D'autre part, nous aurons besoin de toute la main-d'œuvre disponible, en particulier lorsque nous aurons atteint le pied des collines. »

— « Attendez ! » Vadasz frappa le sol du plat de la main. Sa voix s'était assombrie. « Gunnar, nous n'y arriverons pas. Nous disposons bien d'appareils pour le recyclage de l'air, mais nous n'avons de l'eau que pour un jour, dans ces bidons. Cela ne suffirait même pas pour rendre consommables nos aliments en poudre. Et vous savez que dix kilomètres par jour peuvent être considérés comme un rythme de progression fantastique. »

Heim lui lança un sourire de biais. « Vous n'avez donc jamais utilisé ce procédé ? A aucun moment nous ne serons très loin de sources naturelles ; voyez ces cours d'eau indiqués sur la carte. Nous remplirons donc nos bidons, nous réglerons le pistolet laser à faible intensité et nous éliminerons l'ammoniaque par ébullition. »

— « Et nous épuiserons ainsi les charges contenues dans les

condensateurs, » objecta Vadasz. « Par conséquent, nous ne pourrons plus compter, pour notre défense, que sur le seul pistolet à projectiles. »

— « Bah, mon cher Endre, les tigres du cru ne posent pas de problèmes. Ils n'apprécient pas plus notre chair que nous n'apprécions la leur. Notre plus redoutable ennemi est la pesanteur ; ensuite vient le manque de vivres et de médicaments ; en troisième lieu, le mauvais temps, si nous en rencontrons. »

— « Hum... comme vous le dites, j'aimerais bien savoir avec précision en quoi consistent les Machines à Tuer. Mais oui, bien sûr, nous allons tenter l'aventure. » Le ménestrel se releva avec une vivacité relative. « En fait, vous m'avez si bien remonté le moral que je vais aller creuser la terre à mon tour. »

Ils n'avaient guère de temps à perdre, tout juste de quoi recouvrir d'un peu de terre la malheureuse victime et entendre Vadasz chanter le Pater Noster.

Puis ils se mirent en route.

5

QUATRE jours staurniens ? Cinq ? Heim n'aurait pu le préciser. Le cauchemar n'avait que trop duré.

Au début ils avaient marché d'un bon train. Le sol s'élevait en pente très douce, couvert d'une forêt clairsemée qui les cachait aux yeux des chercheurs aériens, sans entraver leur marche. Ils se trouvaient tous en excellente forme physique. Et leur trousse de survie, en dépit de son apparence rudimentaire, constituait un véritable miracle de légèreté et de compacité.

Néanmoins, en ajoutant à son poids la charge d'une pesanteur accrue, chacun transportait sur ses épaules un fardeau supérieur à son propre poids terrestre.

On estimait avoir bien marché lorsqu'on avait couvert une moyenne d'un kilomètre à l'heure.

Puis la pente s'accentua et ils commencèrent de gravir les collines de Kimreth. Pour arranger les choses, leurs corps commençaient à ressentir les effets cumulatifs de la tension nerveuse. Cet effet ne peut se comparer à un simple épuisement. En l'absence d'une tente hermétique, ils ne pouvaient jamais dépouiller leurs

combinaisons spatiales. Les appareils de recyclage éliminaient les sous-produits volatils du métabolisme ; mais, petit à petit, l'infime pourcentage qui échappait au traitement chimique constituait une masse de plus en plus importante. Parfois, la puanteur et les démangeaisons devenaient insupportables. L'excès d'aldéhyde, de kétone, d'acides organiques se faisait sentir.

D'autre part, un haut coefficient de pesanteur produit des effets plus subtils, plus redoutables qu'un simple surmenage du cœur. Il compromet l'équilibre délicat du fluide corporel, édifié au cours d'un milliard d'années sur une planète plus petite. Le plasma traverse les parois de la cellule. Le sang s'accumule aux extrémités, les chevilles enflent tandis que le cerveau est insuffisamment irrigué.

Sur la planète Staurn, ce phénomène ne se produit pas rapidement, mais on ne perd rien pour attendre. Sans le secours des médicaments que contenaient leurs trousses, tels que gravanol, kinesthan et un assortiment de stimulants et d'analgésiques, nos voyageurs n'auraient pas tenu trois jours. Lorsqu'ils se trouveraient épuisés (et la réserve baissait dangereusement), un jour s'écoulerait peut-être encore avant qu'un homme se couche pour mourir.

Le jeu en vaut-il la chandelle? Cette phrase revenait en leitmotiv dans le cerveau obscurci de Heim. *Pourquoi ne sommes-nous pas rentrés chez nous ? Il y avait sans doute une raison, mais je n'arrive plus à m'en souvenir.* De nouveau ses pensées perdirent toute cohérence. Il devait concentrer tout ce qui lui restait d'attention pour remplir cette tâche de Sisyphe, consistant à lever un pied, à le porter en avant, à le reposer, à lever l'autre pied, à le porter en avant... Et pendant tout ce temps, un poids mort pesait impitoyablement sur son côté droit. Une voix désincarnée, réminiscence d'un passé lointain, murmurait dans sa tête : *Oh! oui... Jocelyn... il faut qu'à tour de rôle nous l'aidions à avancer...*

Elle trébucha et faillit entraîner son compagnon dans sa chute.

— « Besoin de repos, » dit-elle d'une voix tremblante, déformée par l'air trop dense.

— « Vous avez pris du repos... il y a à peine dix minutes... Venez ! » Il donna une secousse brutale au harnais improvisé qui les reliait l'un à l'autre.

Ils poursuivirent leur progression titubante pendant cinq cents nouvelles secondes. « La pause ! » dit Vadasz à l'autre bout de la colonne. Aussitôt ils s'étendirent sur le dos et soufflèrent. Au bout de quelque temps, Heim se redressa sur les genoux. Sa vision

s'était quelque peu éclaircie et le sang battait moins douloureusement à ses tempes. Au point qu'il put constater, avec une sorte de détachement, que le paysage était magnifique.

Vers l'est, les collines dont il gravissait péniblement la pente s'étendaient en molles ondulations vers la plaine infinie, noyée dans la brume. La douce lumière d'un soleil vespéral transformait leurs couleurs — fauve et orange où des éclaboussures rouges marquaient l'emplacement des forêts — en une somptueuse palette de nuances en demi-teintes. Non loin, un ruisseau serpentait comme une coulée d'argent parmi les roches arrondies, pour se déverser en une série de cascades écumantes, dont la rumeur se propageait dans l'air calme, avec un bruit de cloches. Des essaims de bestioles, corps d'émeraude et ailes d'arc-enciel, volaient au-dessus des mares qui jalonnaient son cours.

A l'ouest, les montagnes se dressaient sombres et sauvages, à contre-jour du soleil qui frôlait leurs cimes. Le pic neigeux du Lochan, aussi pur que le Fuji-Yama, prenait sous ses rayons des verts et des bleus de rêve sous un ciel violet. Les rochers projetaient sur ses flancs leurs ombres interminables, couvrant d'un voile impénétrable la route que la petite troupe devait suivre. Il put néanmoins se rendre compte de la présence d'un bois, distant d'un kilomètre. Un examen à la jumelle lui montra un sous-bois encombré de taillis touffus. Le contourner ? Ç'eût été allonger la route. Il n'en distinguait pas les limites, ni au nord ni au sud. Et pourtant il ne devait pas être bien étendu.

Vadasz avait, lui aussi, le regard tourné dans la même direction.

— « Il vaudrait mieux, je crois, considérer la journée comme terminée, » dit-il.

— « Il est encore bien tôt, » objecta Heim.

— « Sans doute, mais le soleil ne tardera pas à se cacher derrière cet horizon élevé. Nous sommes épuisés, et demain nous devrons nous frayer un chemin à travers cette broussaille. Un bon repos sera pour nous le meilleur placement, Gunnar. »

Miséricorde... nous avons dormi neuf heures sur dix-huit ! Heim jeta un regard sur les autres. Leurs silhouettes saucissonnées lui étaient devenues aussi familières que leurs traits, rarement entrevus. Jocelyn avait déjà sombré dans l'inconscience. Uthg-a-K'thaq semblait avoir coulé, comme un magma sans consistance, à l'endroit même où il s'était couché. Vadasz et Bragdon étaient assis

en tailleur, mais leurs dos étaient voûtés. Quant à Heim, chaque nerf de son corps était parcouru d'ondes de fatigue.

— « Très bien, » dit-il.

Il n'avait guère d'appétit, mais il se contraignit à mélanger un peu de poudre avec de l'eau et à introduire cette pâtée dans le petit sas alimentaire, à hauteur de sa bouche. Ceci fait, il s'étendit aussi confortablement que le permettait son équipement. Un certain temps s'était écoulé lorsqu'il s'aperçut qu'il n'avait pas sommeil. Etait-ce l'excès de fatigue, les démangeaisons provoquées par sa barbe de plusieurs jours et sa peau mal lavée ? Il n'aurait su le dire. *Seigneur, que ne donnerais-je pour un bain, pour m'allonger entre des draps frais, pour respirer un peu d'air pur !* Il chassa ces pensées d'un violent effort de volonté. Le danger était déjà suffisant sans que vînt s'y ajouter le tourment moral.

Il se redressa sur son séant et regarda la lumière disparaître derrière le mont Lochan. Le ciel s'était obscurci aux approches de la nuit, quelques étoiles tremblaient au firmament, le petit croissant de la lune extérieure plaquait son cimeterre d'acier non loin du zénith.

— « Alors, vous aussi ? »

Heim se déplaça pour voir qui venait de se joindre à lui. C'était Bragdon. Instinctivement, sa main se porta sur son pistolet.

L'autre laissa échapper un rire sans gaieté.

— « Rassurez-vous. Vous nous avez trop solidement enchaînés aux bancs de cette galère. » Et après quelques secondes : « Que la peste vous étouffe ! »

— « Qui a pris l'initiative de cette aventure insensée, je vous le demande ? »

— « Vous, parbleu, lorsque vous étiez encore sur la Terre. Je me suis laissé dire que les Juifs considéraient la mort elle-même comme un acte d'expiation. Peut-être, lorsque sonnera notre dernière heure sur Staurn, ferez-vous votre mea culpa pour celui que nous avons dû enterrer. »

— « Ce n'est pas moi qui ai tiré sur lui, » dit Heim entre ses dents.

— « Sans doute, mais vous avez déclenché l'action qui m'a conduit à le faire. »

— « Prenez garde, sinon... »

— « Oh ! je ne cherche pas à me disculper. J'aurais dû m'y

prendre plus habilement. La race humaine tout entière a du sang sur les mains. »

— « J'ai déjà entendu cela quelque part, mais je ne suis pas du tout d'accord. La race humaine est une espèce comme les autres. Les individus sont responsables de leurs actes personnels. »

— « Comme de se lancer dans des guerres privées ? Croyez-moi, Heim, cet homme serait encore vivant si vous étiez resté tranquillement au coin de votre feu. »

Heim s'efforçait de percer le brouillard qui le séparait de son interlocuteur. Il ne pouvait distinguer les traits de Bragdon ni discerner les nuances, dans sa voix déformée.

— « Ecoutez-moi, » dit-il, « je pourrais vous accuser de meurtre dans l'accomplissement de votre petite politique étrangère personnelle. Mon expédition est légale. Il se pourrait même qu'elle connaisse une certaine popularité. Je regrette la mort de Greg. Il était mon ami. Mieux, il était mon subordonné. Mais il connaissait les risques de l'aventure et les avait acceptés librement. Mais il est des morts qui sont moins glorieuses que de tomber en pleine bataille, en défendant une noble cause. »

Bragdon eut un mouvement de recul.

— « N'en dites pas davantage ! »

Heim poursuivit implacablement :

— « Pourquoi ne dormez-vous pas ? Serait-ce que le fantôme de Greg vient hanter votre sommeil ? Avez-vous pensé que cette tapageuse engeance dont vous faites partie est mue moins par l'amour que par la haine ? Seriez-vous prêt à trancher l'index qui pressa la détente et foudroya un homme coupable d'avoir fait de son mieux pour servir sa patrie, la Terre ? Avez-vous le droit de traiter quiconque de meurtrier ? »

— « Allez au diable ! » hurla Bragdon. « Allez au diable ! Allez au diable ! » Il s'enfuit à quatre pattes. Parvenu à quelques mètres, il s'écroula en frissonnant.

Je me suis peut-être montré trop dur à son égard, pensa Heim. *Il est sincère... mais je déraille, la sincérité est la plus surestimée de toutes les vertus.* Il s'étendit de nouveau sur le gazon et s'endormit au bout de quelques minutes.

L'aube le réveilla. Les rayons du soleil frappaient horizontalement les Uneasy Lands, allumant des lueurs d'incendie sur le Mont Lochan. Chaque matin, il se sentait les membres plus raides et la tête plus vide, mais les gestes nécessaires pour préparer un déjeu-

ner froid et faire bouillir une nouvelle provision d'eau, lui faisaient du bien. Bragdon observait un silence total et les autres ne se montraient guère loquaces. Mais au moment où ils entamaient la longue ascension vers la forêt, Vadasz se mit à chanter *Trois jeunes tambours s'en revenaient de guerre.*

Ensuite il enchaîna sur *Rimini, En traversant la Georgie, The British Grenadiers* et *De Syrtis à Cydonia*. Heim et Jocelyn reprenaient avec lui au refrain, d'une voix asthmatique, et peut-être que le rythme entraînant et les images du pays firent oublier momentanément leur fatigue à Uthg-a-K'thaq et à Bragdon lui-même. Ils atteignirent le bois plus tôt et en meilleure forme qu'on aurait pu s'y attendre.

— « Merci, Endre, » dit Heim.

— « Après tout, c'est mon travail, » répondit Vadasz.

Ils firent la pause avant de s'engager sous les arbres et Heim en profita pour étudier la végétation de plus près. A distance, dans la lumière de l'aube, il avait vu qu'elle serpentait dans les collines, le long d'une faille, et qu'elle se terminait de façon abrupte comme s'il s'était agi d'une plantation artificielle. Puisque la bordure nord-ouest se trouvait nettement au-dessus de lui, sur une pente fortement accentuée, il avait également découvert sur ce côté une bande de terrain curieusement labourée, qui tournait à flanc de coteau avant de disparaître à sa vue. Maintenant, il se trouvait trop près pour apercevoir autre chose que la barrière elle-même.

— « Il ne s'agit pas de broussailles, après tout, » remarqua-t-il avec surprise. « Toutes les plantes sont de la même espèce. Qu'en pensez-vous ? »

— « Aucun de nous n'être xénobotaniste, » grommela le chef mécanicien.

Les arbres avaient environ quatre mètres de hauteur ; aucun végétal ne s'élève bien haut sur Staurn. D'autre part, leur grosseur ne dépassait guère celle du bras. Mais des pousses innombrables partaient le long des tiges, de la cime au pied, dont chacune se subdivisait à son tour en maints rejets. Par endroits, l'enchevêtrement des branches était dense au point de former une masse solide. Seules, les branches supérieures portaient des feuilles. Mais celles-ci étaient tassées les unes sur les autres en un toit rouge, sous lequel le sous-bois paraissait sombre comme la nuit.

— « Nous allons nous frayer la voie à la machette, » dit Heim. « Notre progression ne devrait pas être tellement plus lente que

de coutume. L'un de nous se charge de tailler — la chose ne semble pas présenter de grandes difficultés — pendant que les autres se reposent. Je vais commencer. » Il dégaina sa lame.

Cric! Crac! Le bois était tendre, les branches tombaient de droite et de gauche, aussi vite qu'il pouvait manipuler son outil. Au bout d'une heure, les éléments mâles de la troupe avaient accompli une rotation complète — Jocelyn étant exempte de ce travail — et la petite troupe s'était enfoncée profondément dans la forêt. *Et le soleil ne se couchera pas avant deux bonnes heures,* exulta Heim.

— « A votre tour, Gunnar, » dit Vadasz. « La sueur ruisselle à torrents autour de ma bouche. »

Heim se leva et s'avança dans l'étroite piste. Il y faisait chaud et calme. Un crépuscule épais filtrait à travers les feuilles, rendant la vision imprécise à bout-portant et nulle à quelques mètres. Des lianes s'accrochaient à lui, s'opposant à son passage avec l'élasticité de ressorts. Il perçut une vibration, qui passa de la machette à son poignet, puis à tout le reste de son corps.

Tiens? Bizarre! On dirait que toute cette inextricable forêt est secouée d'un frisson!

Les arbres remuaient et bruissaient, et pourtant il n'y avait pas le moindre souffle de vent.

Jocelyn poussa un cri strident.

Heim pivota sur ses talons. Une branche descendait en un mouvement de vrille, le long de sa combinaison. Quelque chose le frappa dans le dos. Il leva sa machette, essaya de l'abattre, mais une douzaine de vrilles agrippèrent son bras. Il se libéra d'une secousse.

Une rumeur de tremblement de terre se répercuta dans l'obscurité. Une poussée fit perdre l'équilibre au capitaine. Il mit un genou brutalement en terre. Le choc lui causa une vive douleur. Un arbre s'inclina devant ses yeux. Ses branches basses, aux multiples tentacules, touchèrent le sol et s'y enfoncèrent. Les feuilles s'écartèrent les unes des autres en crépitant comme un brasier. Il entrevit le ciel une seconde, pour se trouver un instant après aveuglé par un rideau de verdure autour de sa tête.

Il se mit à crier en sabrant éperdument. Un petit espace s'ouvrit autour de lui. L'arbre dégageait ses racines de la terre. Grinçant et frémissant, les branches entraient dans le sol comme des griffes, et le végétal poursuivait en avant sa progression tentaculaire.

La forêt tout entière était en marche. Le rythme n'en était pas

rapide, du moins pas plus rapide que celui d'un homme sur Staurn, mais il était irrésistible. Heim réussit péniblement à se remettre sur pieds et fut instantanément projeté contre un enchevêtrement de branches qui le cinglaient comme autant de fouets. Il percevait les chocs répétés à travers son casque et sa combinaison. Il s'écarta. Un tronc en cours de déplacement le heurta à l'estomac. Il hoqueta et laissa tomber sa machette. Presque aussitôt, les branches s'arrachant à la terre pour accomplir un nouveau pas commencèrent à l'envelopper. Il jeta contre elles tout ce qui lui restait de forces. Elles résistaient avec une ténacité démoniaque. Il ne sut jamais comment il avait réussi à les écarter assez longtemps pour rentrer en possession de sa machette.

Dominant les craquements de l'énorme bruissement végétal, il entendit de nouveau le cri de Jocelyn. Cette fois, il n'exprimait plus la surprise, mais une terreur mortelle. Il s'agenouilla afin de se glisser sous les feuilles et explora les alentours avec des yeux affolés. A travers les troncs menant une hallucinante sarabande, les branches ondulant comme des serpents en colère, les rameaux entrelaçant leurs rejets comme autant de poulpes, les traits de lumière incandescente... il l'aperçut. Elle était tombée. Deux arbres la tenaient prisonnière dans leurs ramures. Ils pourraient lui rompre les os ou déchirer sa combinaison en rampant sur son corps.

Sa lame jaillit au bout de sa main. Un cri de guerre s'échappa de sa bouche. Il se fraya un chemin vers elle comme un guerrier fonçant à travers les lignes ennemies. Les tiges étaient devenues rigides, comme si elles étaient pourvues de muscles à présent contractés. Sa lame rebondissait. Un fluide poisseux suintait des blessures qu'il infligeait au végétal.

— « Au secours, Gunnar ! » criait-elle aveuglée.

Il la dégagea de l'enchevêtrement de branches et, aussitôt qu'il put se pencher, il la tira du piège végétal.

— « Vous n'avez pas de mal ? » Il devait crier pour dominer le tumulte. Elle s'appuya contre lui et se prit à sangloter. Un arbre se pencha de nouveau sur eux. D'une secousse, il la remit sur pieds.

« A moi ! » hurla-t-il. « Ici ! »

Uthg-a-K'thaq se débattit pour le rejoindre. La masse imposante du Naqsien dégagea un chemin pour Bragdon. Vadasz se faufilait avec légèreté à travers le chaos.

« Jocelyn au centre ! » ordonna Heim. « Les autres, dos à dos autour d'elle. Nous ne pouvons gagner la forêt de vitesse, ni demeurer sur place. Nous nous épuiserions rien qu'à rester sur nos pieds. En avant ! »

Sa lame capta un rayon de soleil et flamba comme une coulée d'argent fondu.

Ce ne fut plus ensuite que coups de machette, esquives, pas de côté dans cette horreur mouvante. Heim observait ce qui l'entourait avec une lucidité froide ; analysant le phénomène, il découvrit le processus, échafauda une technique pour s'y adapter. Mais la force nécessaire pour continuer son chemin au milieu de cette marée, il la puisait à une source plus profonde. C'était plus que la simple peur de la mort. Quelque chose en lui se révoltait contre la perspective de voir ses os roulés sans fin dans la marée de cette forêt diabolique.

Bragdon céda le premier. « Je n'en peux... plus, » gémit-il et il s'effondra sur le sol. Instantanément, des lanières de bois enserrèrent l'une de ses jambes.

Uthg-a-K'thaq le délivra.

— « Vous aller dans le milieu, » dit le Naqsien. « Vous l'aider, Lawrie. »

Après quelques minutes d'éternité, Vadasz laissa tomber sa machette. « Je suis navré. » C'est à peine si on put l'entendre.

— « Non, » dit Heim, « nous en sortirons tous ensemble, ou nous y resterons tous ensemble. »

— « Laissez-moi essayer, » dit Jocelyn. Elle confia Vadasz aux bons soins de Bragdon, qui avait recouvré quelques forces. Ses coups étaient faibles, mais on s'aperçut qu'elle se servait de l'outil comme d'un levier pour se frayer un passage parmi les végétaux.

Et soudain... le soleil, le ciel découvert, le gazon au pied du pic de Lochan. Ils parcoururent encore quelques mètres avant de s'écrouler.

Heim se réveilla quelque deux heures plus tard. Pendant un moment, il observa le ciel de ses yeux clignotants, découvrant des formes étranges dans les nuages, comme du temps de son enfance sur Gea. Puis, la mémoire lui revenant, il se redressa en réprimant un juron.

Les arbres poursuivaient leur progression à quelques mètres. Mais il avait l'impression que leur allure s'était ralentie. En direction du nord-ouest, c'est-à-dire en sens inverse de leur marche, il

apercevait la terre labourée par leur sillage. A l'extrême bout de cette piste, il distinguait déjà une teinte d'un jaune pâle : de nouvelles pousses sortant de terre.

Uthg-a-K'thaq était le seul, à part lui, qui fût éveillé. Le Naqsien s'approcha de lui en se déplaçant sur le sol à la manière d'un saurien.

— « Eh bien, capitaine, maintenant, nous savoir en quoi consiste la Forêt qui Marche ! »

— « J'aimerais bien savoir comment ça fonctionne, » dit Heim. Le sommeil avait temporairement éclairci ses idées. « Il ne s'agit, bien entendu, que d'une hypothèse, » dit-il au bout d'une minute, « mais voici comment je conçois le processus. Les rayons ultraviolets déversés par le soleil confèrent aux végétaux une énergie chimique prodigieuse. Cette espèce particulière exige, pour sa subsistance, une matière qui peut être d'origine minérale. Là où une faille met à jour une veine de cette substance, surgit aussitôt un bois. »

— « Moi ne pas penser qu'il s'agisse d'un minéral, » objecta Uthg-a-K'thaq. « La vie ne pas pouvoir dépendre d'un simple accident géologique. »

— « La géologie opère plus rapidement sur une grande planète que sur un globe de dimensions terrestres, chef, » répliqua Heim. « J'avoue néanmoins que, dans ces conditions, l'écologie en serait quelque peu hasardeuse. Laissez-moi réfléchir... Voilà, disons que des bactéries déposent des matières organiques d'une nature particulière, selon des conditions déterminées. De tels dépôts se trouveraient répartis en abondance sur la surface de la planète où ils affleureraient fréquemment. Ces arbres peuvent, vraisemblablement, disséminer des spores, qui demeurent en sommeil durant des siècles, attendant l'occasion de germer. Lorsque celle-ci se présente, elles consomment le dépôt avec une rapidité prodigieuse. Une fois parvenue à maturité, la forêt doit se déplacer sans cesse, puisque le sol s'épuise presque instantanément sous ses racines. Le cycle de reproduction étant trop lent, ce sont les arbres eux-mêmes qui doivent se déplacer. C'est évidemment la lumière solaire qui provoque leur mise en marche. En effet, si vous vous souvenez, ils ne se sont mis en branle que vers le milieu de la matinée, et à présent que l'après-midi est déjà avancé, ils commencent à s'arrêter. »

— « Quoi se passer lorsqu'ils ont absorbé tout le dépôt ? »

— « Leurs dépouilles s'incorporent de nouveau au sol. Au bout d'un certain temps, le cycle de transformation du sol fait reparaître la substance dont ils ont besoin, et les spores qu'ils ont laissé sur place s'ouvrent à la vie. » Heim fit la moue. *Pourquoi m'évertuer à jouer les savants ? Est-ce chez moi un mécanisme de défense ? J'ai sans doute besoin de croire que ce phénomène a des causes naturelles.*

— « Nous sortis vivants de l'épreuve, » dit calmement Uthg-a-K'thaq. « N'être pas suffisant ? »

Heim ne répondit pas. Son regard se porta vers l'ouest : le chemin qu'ils devaient suivre. Apercevait-il un vague nuage de brouillard sur les premiers contreforts du Lochan ? Il en était encore trop éloigné pour pouvoir l'affirmer avec certitude. Mais... La Fumée du Tonnerre ? *Inutile de s'en inquiéter à l'avance. Il nous faut d'abord franchir les Machines à Tuer.*

6

Deux nouveaux jours s'écoulèrent... Vingt kilomètres parcourus ? Jamais ils n'auraient franchi une telle distance, s'ils n'avaient progressé en terrain plat, un plateau sur la route du Lochan.

C'était un paysage aride, sans arbres, parsemé de roches, maigrement recouvert d'une courte végétation jaunâtre. De nombreux ruisseaux coulaient vers le Morh et, seul, leur murmure cristallin, se mêlant à la plainte éternelle du vent, venait troubler le silence. Mais leurs rives ne recélaient pas plus de vie que les étendues poussiéreuses adjacentes. Seules les chaînes de montagnes qui fermaient le monde sur trois côtés, et la masse splendide du pic neigeux qui s'élevait devant eux, rachetaient un peu le paysage.

Le premier soir, ils campèrent en vue d'un cratère. Ses flancs vitrifiés luisaient d'un noir rougeâtre, pareil à du sang caillé, sous les rayons du soleil couchant.

— « Je pensais que cette région était aride, » remarqua Vadasz, « parce que le ruissellement a érodé le sol. A présent je suis d'un avis différent. »

— « Comment cela ? » demanda Heim chez qui la fatigue émoussait toute curiosité.

— « Voyons, il est clair que nous avons devant nous les traces d'un bombardement. Ici devait s'élever autrefois un centre industriel qui a été rasé par la guerre. »

— « Et vous permettriez que le même sort fût réservé à la Terre ! » C'est pour proférer cette accusation que Bragdon avait ouvert pour la première fois la bouche depuis des jours.

— « Combien de fois faudra-t-il vous expliquer ? » répondit Heim avec un soupir, et s'adressant davantage à Jocelyn qu'à l'homme de la Paix : « La Terre possède des défenses spatiales. On ne peut l'attaquer... à moins que de crise en crise, la situation se détériore, au point que les parties en présence n'auront plus d'autre ressource que de construire des flottes suffisamment vastes pour affronter les pertes résultant d'une explication définitive. Tout ce que je désire, c'est de rendre cette explication inutile en traitant dès maintenant avec Alérion. Malheureusement Alérion n'est pas intéressée par un règlement raisonnable. Il nous appartient donc de lui prouver qu'il n'y a pas d'autre solution. »

— « Le bombardement ne pas expliquer l'aridité de ce sol, » intervint Uthg-a-K'thaq. « Cette guerre s'être déroulée il y a au moins trois ou quatre siècles terrestres. Toute trace de radioactivité être disparue depuis longtemps. Devoir exister une autre raison qui empêche la nature de retrouver sa fertilité. »

— « Allez au diable avec vos discussions, » gémit Jocelyn. « Laissez-moi dormir. »

Heim s'étendit à son tour. Il pensa avec un vague malaise qu'il serait prudent d'établir un tour de garde... mais non, tous les membres de la troupe étaient épuisés... Il sombra dans l'inconscience.

Le lendemain, ils aperçurent des formes métalliques à une certaine distance. Il n'était pas question de faire un détour pour les examiner de plus près, et dans tous les cas, ils avaient autre chose pour occuper le peu d'attention qui n'était pas accaparé par la marche, laquelle devenait sans cesse plus pénible. La limite extrême du plateau apparaissait à leur vue. Entre le bord du plateau et la pente ascendante suivante se trouvait une faille. A droite et à gauche s'étendaient les falaises d'obsidienne, abruptes, polies, pas très hautes, mais défiant l'escalade, avec la pesanteur régnant sur cette planète, en l'absence des équipements indispensables. Pour les contourner — et l'on ne voyait pas où elles s'arrêtaient — il

faudrait des jours ; et les drogues de survie seraient épuisées avant ce délai.

La ligne n'était rompue qu'au centre. Un banc de vapeur s'élevait depuis le fond de la faille jusqu'à plusieurs kilomètres d'altitude, le long du flanc de la montagne. Comme un immense rideau, il cachait le terrain ; des flammèches de nuages s'échappaient de son sommet, couleur de blizzard sur le ciel profond, et un grondement se faisait plus fort à mesure qu'approchaient les voyageurs.

— « Il s'agit certainement de la Fumée du Tonnerre, » dit Vadasz. « Mais en quoi cela consiste-t-il ? »

— « *Tsheyyaka,* » répondit Uthg-a-K'thaq. « Le sol être chaud par-dessous et l'eau bouillante en sortir. »

— « Ce sont des geysers et des sources chaudes, » dit Heim. Il poussa un sifflement d'admiration. « Mais je n'ai jamais rien vu de cette taille. Auprès d'eux, Yellowstone ou Dwarf's Forge feraient figure de bouilloire. Pourrons-nous passer ? »

— « Il faudra bien. » Uthg-a-K'thaq baissa la tête afin de pouvoir regarder avec ses trois yeux à travers la visière. Conditionnés par les brouillards de sa propre planète, ils réagissaient dans une certaine mesure aux rayons infra-rouges. « Oui... Les falaises être écroulées. Etre en forme de plan incliné, mais parsemé d'obstacles, et l'eau jaillir de partout. »

— « Grâce à Dieu, une pesanteur élevée détermine un angle d'incidence faible dans les pentes de comblement. Et une fois que nous aurons atteint ces prairies, là-haut, nous aurons peut-être la chance de rencontrer des chasseurs ou des patrouilles appartenant au Hurst. » Il se redressa légèrement. « Nous passerons. »

Un peu plus tard, il aperçut un éclair d'acier parmi les taillis. Ce dernier se trouvait si proche du chemin qu'ils suivaient qu'il changea de cap pour passer à proximité. Ils ne savaient pas d'ailleurs où ils trouveraient le meilleur point d'accès à la Fumée du Tonnerre.

L'objet grandissait à mesure qu'il se rapprochait. Pendant les pauses réservées au repos, il ne pouvait en détacher son regard. Sa forme n'était pas plus laide qu'une autre, mais elle avait le don mystérieux de lui faire courir un frisson le long de l'échine. Lorsqu'enfin il se fut traîné à proximité et qu'il l'eut examiné à loisir, il n'eut plus qu'une pensée : s'en éloigner le plus vite possible.

— « Une ancienne machine. » Vadasz parlait presque trop bas

pour être entendu à travers le grondement et les sifflements qui sortaient de la faille. « On a dû l'abandonner après l'explosion de la bombe. »

La corrosion était lente dans cette atmosphère. La peinture qui recouvrait le métal avait disparu. Mais si celui-ci était largement érodé, il demeurait encore brillant en certains endroits. L'engin avait la forme d'une boîte de section carrée de deux mètres de côté et de cinq de longueur. La partie supérieure s'inclinait légèrement jusqu'au centre pour aboutir à une tourelle. Les restes d'un accumulateur d'énergie solaire, de même qu'un balayeur radar, subsistaient encore sur la carcasse, en même temps que d'autres appareils de détection. Plusieurs sabords de la caisse et de la tourelle étaient fermés et il n'existait aucun moyen apparent de les ouvrir. Il écarta la végétation à la base et constata que l'engin avait été un *hovercraft* ou véhicule à coussin d'air, propulsé dans toutes les directions par un système de réaction.

— « Un véhicule, » dit Heim. « Il a dû demeurer sur place après la guerre, je suppose. Nul n'a pu revenir pendant longtemps dans la région du Lochan. Les autres éclairs d'acier que nous avons aperçus doivent être identiques. »

Jocelyn se cramponna à sa main. Ce geste lui rappelait sa fille, lorsqu'elle était petite et qu'elle était effrayée. « Allons-nous en, Gunnar, » supplia-t-elle. « Cela ressemble trop à des ossements desséchés. »

— « Je me demande, » dit-il sur un ton volontairement prosaïque, « pourquoi ce métal n'a pas été récupéré ? J'imagine que des autochtones, travaillant dans un atelier et ne pouvant avoir recours au feu, trouveraient le moyen d'utiliser la ferraille de rebut, même s'ils disposent de l'énergie atomique. »

— « Il s'agit peut-être d'un tabou, » suggéra Vadasz. « Ces épaves peuvent rappeler de terribles souvenirs. »

— « C'est possible. J'ai pourtant l'impression que les Staurniens éprouvent rétrospectivement moins d'horreur pour leur guerre que les habitants de notre globe pour la Conflagration... et la Terre s'en est tirée à bon compte. » Heim rajusta d'une secousse son barda sur ses épaules. « Eh bien, reprenons notre route. Le soleil est déjà bas, et la perspective de camper au milieu de fantômes ne me sourit guère. »

— « Endre pourrait peut-être nous faire entendre l'une de ses

chansons, » proposa Jocelyn. « Je crois que cela rendrait notre marche moins pénible. »

— « Je vais essayer. » La voix du ménestrel parvenait aux écouteurs, déformée et sans timbre, mais il entonna :

« *Cheminant sur la route, pour retrouver ma douce...* »

Au début, Heim, qui s'occupait à soutenir la femme, ne prêtait pas attention aux paroles. Soudain il s'aperçut que Vadasz ne chantait pas *Lorsque Johnny rentre chez lui,* mais bien les paroles originales de la cruelle ballade irlandaise :

Où sont les jambes sur lesquelles tu courais
Lorsque pour la première fois tu partis porter un fusil ?
Hélas, jamais plus tu ne danseras,
Oh ! Johnny, c'est à peine si je t'ai reconnu !

Avec ses canons, ses tambours, l'ennemi fut bien près
De mettre fin à tes jours.
Oh ! Johnny, cher Johnny, c'est à peine si je t'ai reconnu.

Heim regarda Bragdon. Il pouvait presque lire ses pensées à travers le casque : comment se fait-il que ces démons avouent la signification réelle de la guerre ? Ses mains gantées se fermèrent pour former des poings : je la connais, cette signification, mais j'ai dû l'enfouir.

Tu n'as plus un bras, tu n'as plus une jambe,
Œuf sans poussin, tu n'as plus ni œil ni nez,
Il faudra te mettre dans un bol pour mendier
Oh ! Johnny, c'est à peine si je t'ai reconnu.

Ce n'était pas une chanson agréable à entendre sur ce champ de massacre. Endre ne faisait peut-être qu'obéir à une impulsion irrésistible. Les fantômes rôdant autour de la machine qui disparaissait trop lentement dans le lointain l'avaient effleuré de leurs suaires.

Chacun se réjouit tacitement de l'épuisement qui les jeta dans un sommeil de plomb, la nuit venue. Pourtant Heim se reposa mal. Des rêves venaient le hanter et, à plusieurs reprises, il s'éveilla en sursaut... Quel était ce bruit ? Un changement au régime des geysers ? Non, un fracas métallique, un grincement, un bruit de

ferraille, un bourdonnement lointain, mais qui cependant se rapprochait ; phantasmes nés de son imagination, rien de plus. Il s'étendit de nouveau dans l'obscurité fiévreuse.

L'aube fut accueillie par des brouillards jaillis de la Fumée du Tonnerre, distante de trois ou quatre kilomètres à peine. Les vapeurs blanches couraient en spirales le long du sol, s'étendant progressivement en un voile brumeux qui noya bientôt le paysage entier, dans une grisaille uniforme. Le ciel était une voûte d'améthyste et le pic du Lochan était trop éblouissant pour qu'on pût le regarder. Heim referma son sas alimentaire sur une bouchée de nourriture concentrée — le reste lui laissait un poids sur l'estomac — et il jeta autour de lui un regard inquiet.

— « Où est Jocelyn ? »

— « Je l'ai vue se diriger de ce côté, » dit Vadasz. « Hum... elle devrait être déjà de retour. »

— « Je vais la chercher. » Heim rajusta ses sangles et s'enfonça à pas lourds dans le brouillard.

Elle était accroupie non loin.

— « Qu'y a-t-il ? » cria-t-il pour dominer le bruit des geysers et le gargouillement de l'eau.

Sa silhouette bougea à peine.

— « Je ne peux pas, » dit-elle faiblement.

— « Qu'est-ce que vous ne pouvez pas ? »

— « Aller plus loin. C'est impossible. Toutes mes jointures, toutes mes cellules sont douloureuses. Continuez. Tâchez de trouver du secours ; j'attendrai. »

Il se courba, prenant autant appui sur ses mains que sur ses pieds. « Il faut que vous marchiez, » dit-il. « Nous ne pouvons vous abandonner seule ici. »

— « Qu'est-ce qui pourrait me faire souffrir davantage ? Quelle importance... ? »

Il sentit le remords le submerger. Il passa un bras autour d'elle et dit d'une voix mal assurée : « Jocelyn, j'ai eu tort de vous faire venir. J'aurais dû vous laisser attendre que vos amis vinssent vous recueillir. Mais il est trop tard à présent. Je ne vous demande pas de me pardonner... »

— « C'est inutile, Gunnar. » Elle s'appuya contre lui.

— « ...Mais je vous répète qu'il faut terminer le voyage. Encore trois ou quatre jours de marche. » *Cela ne pourra durer davantage,*

car alors les réserves seront épuisées. « A ce moment vous pourrez vous reposer autant que vous le voudrez. »

— « Me reposer à jamais, » souffla-t-elle. Des gouttes de condensation ruisselèrent sur sa visière comme des larmes, mais elle dit avec des intonations presque caressantes : « Autrefois, j'avais peur de la mort, maintenant je l'appelle avec joie. »

L'inquiétude prit le pas sur sa propre lassitude. « Il est une autre raison qui s'oppose à ce que vous restiez seule. Vous seriez capable de vous abandonner au découragement. C'est la mauvaise période du mois, n'est-ce pas ? » Il s'empara de l'appareil d'élimination des déchets qu'elle n'avait pas refermé et le jeta sur sa propre épaule. Il porta ses mains gantées sur la charge de la femme.

— « Gunnar ! » s'écria-t-elle. « Vous n'allez pas vous charger de mon équipement en plus du vôtre ! »

— « Pas de votre appareil respiratoire, malheureusement. Le reste pèse à peine quelques kilos. » Le fardeau accru pesait douloureusement sur lui. Il se remit sur ses pieds et lui tendit les mains.

« Venez. Allez, hop ! »

La brise changea de direction, et le bruit qu'il avait entendu dans son rêve devint perceptible dans la direction du nord — ding, clac, dong, pataclac — suffisamment proche pour couvrir le tonnerre des geysers.

— « Qu'est-ce là ? » demanda-t-elle d'une voix perçante.

— « Je ne sais pas. Allons voir. » Son propre cœur sauta un battement, mais il constata avec une sombre satisfaction qu'elle s'était relevée et marchait avec une certaine alacrité.

Au camp, Uthg-a-K'thaq et Vadasz scrutaient en vain l'horizon pour découvrir la source du bruit. Bragdon avait déjà repris sa marche harassée, plongé dans une apathie dont l'origine n'était pas seulement la fatigue. Les autres le suivirent sans échanger leurs impressions à haute voix.

Le soleil s'éleva dans le ciel et commença à dissiper la brume. Un voile de vapeur enveloppait toujours la trouée que la nature avait creusée dans la falaise, bien que le Naqsien prétendît distinguer les détails les plus proches. Les voyageurs aperçurent des amas de roches, dont certaines étaient aussi grosses que des maisons, et d'autres qui parsemaient par milliers le kilomètre final précédant la montée. Parmi eux se déversaient des ruisseaux d'eau

chaude et fumante, qui transformaient le sol en boue, teintée de jaune par le soufre. Aux endroits où des flaques s'étaient formées, l'eau prenait des teintes rouges et vertes, dues, peut-être, à la présence de micro-organismes...

Le bruit de ferraille continuait à les poursuivre avec de plus en plus d'insistance. Vadasz tenta de chanter, mais, nul ne l'écoutant, il se tut bientôt. Ils poursuivaient leur marche incertaine, le souffle court, pausant moins souvent que d'habitude pour reprendre haleine.

Le moment crucial survint sans prévenir. Heim jeta un coup d'œil derrière lui et demeura pétrifié sur place. « *Fanden i helvede !* » s'exclama-t-il d'une voix étranglée. Ses compagnons se retournèrent à leur tour.

Du fait de la disparition du brouillard et de sa proximité propre, la machine venait d'apparaître en pleine clarté à un kilomètre sur leurs arrières. Elle ressemblait à la première qu'ils avaient découverte. Mais une carcasse de détecteur, rongée par les intempéries, se dressait encore au-dessus de sa tourelle et la masse de l'engin se mouvait... Lentement, avec une claudication d'infirme, vibrant de toutes ses pièces rongées par l'usure, crachant l'air comprimé par ses tuyères branlantes, l'ensemble de sa carcasse inclinée sur le côté, la machine suivait cahin-caha le sillage des voyageurs.

Jocelyn réprima un cri. Bragdon effectua un véritable bond en arrière. La panique déforma sa voix : « Qu'est-ce que c'est ? »

Heim domina rapidement sa courte frayeur. « Un véhicule abandonné, » répondit-il. « Une sorte d'automate, qui n'est pas complètement hors d'usage. Peu de ses pièces sont encore en état de fonctionner. »

— « Mais il nous suit, » dit Jocelyn d'une voix tremblante.

— « Il a probablement été réglé pour patrouiller dans un secteur déterminé et se diriger sur tout ce qui vit... »

Un espoir fou traversa le cerveau du capitaine, que ne partagèrent pas ses entrailles.

« L'engin va peut-être nous offrir une place à son bord ! »

— « *Suq ?* » s'exclama Uthg-a-K'thaq avec étonnement. Puis, après un moment de réflexion : « Oui, être possible. Du moins, si la radio être en état de fonctionnement, nous pouvoir appeler. »

— « Non, » dit Vadasz, dont le casque s'agita en une énergique dénégation. « Son aspect ne me dit rien qui vaille. »

Heim passa sur ses lèvres une langue sèche comme du bois.

— « Il avance plus vite que nous ne pouvons fuir, je pense, » dit-il. « Nous allons être contraints de lui faire face d'une manière ou d'une autre. » Il prit une décision. « Attendez-moi ici. Je vais retourner en arrière et examiner la situation. »

Vadasz et Jocelyn le retinrent simultanément par les bras. Il se libéra d'une secousse. « Par les tripes de mes aïeux, je suis toujours le capitaine, que je sache ! » tonna-t-il. « Lâchez-moi ! C'est un ordre. »

Il fit comme il avait dit. La douleur qui lui paralysait les muscles s'évanouit et fut remplacée par un étrange engourdissement. Son cerveau avait retrouvé une extraordinaire lucidité ; chaque rameau, chaque feuille des taillis pelés qui l'entouraient s'imprimait avec netteté sur sa rétine, le contact de ses semelles avec le sol se transmettait à ses genoux, à travers ses chevilles, la puanteur de son propre corps excitait désagréablement ses narines, tandis que le bruit des geysers parvenait distinctement à ses oreilles. La Terre lui semblait étrangement lointaine, comme le souvenir d'une existence précédente ou d'un rêve ancien dont elle avait l'irréalité ; oui, en dépit de ses couleurs éclatantes, ce monde où il marchait lui paraissait irréel, aussi creux que lui-même. *J'ai peur,* pensa-t-il avec la sensation d'être séparé par un abîme infranchissable de l'être qui avouait sa frayeur. *Cette machine me terrorise plus qu'aucun des dangers qu'il m'ait jamais été donné d'affronter.*

Il n'en poursuivait pas moins sa marche. Qu'aurait-il pu faire d'autre ? La poutrelle du détecteur pivota avec raideur, concentrant sur lui des énergies indécelables. Le robot changea de direction pour l'intercepter. Plusieurs plaques de blindage se détachèrent avec fracas de sa carcasse, laissant derrière elles des trous béants et noirs. Toute la masse de l'engin était couverte d'une lèpre métallique qui criait sa décrépitude.

Depuis combien de temps ce monstre arpente-t-il ce plateau ? Quelle est sa raison d'être ?

La tourelle accomplit une rotation. Un sabord tenta de se soulever, parvint à mi-course et demeura coincé. Des grincements se firent entendre à l'intérieur de la machine. Un autre sabord s'effaça à la proue de l'engin. Une gueule de canon s'encadra dans l'ouverture. Le coup partit.

Heim vit la terre voler à l'endroit où le projectile avait frappé. Le pointage était trop court de cent mètres. Le capitaine fit demi-

tour et prit le pas de course. Le monstre poussa un grognement. Chancelant sur son instable coussin d'air, il donna la chasse à l'homme. Le canon continua de tirer pendant une minute avant de s'arrêter.

Les Machines à Tuer ! se répétait Heim au rythme de sa respiration haletante et du choc douloureux de ses bottes sur le sol. *Des robots qui étaient chargés de monter la garde autour de ce que le cratère a remplacé maintenant. De monter la garde en tuant tout ce qui bougeait. Mais un missile a touché le but et seuls sont restés les robots pour chasser et tuer jusqu'à complète usure. Quelques-uns parcourent encore ce désert, et aujourd'hui, l'un d'eux nous a découverts.*

Il rejoignit les autres, trébucha et roula sur lui-même. Pendant une minute il demeura étendu sur le sol, à demi-assommé. Vadasz et Uthg-a-K'thaq l'aidèrent à se relever. Jocelyn s'accrocha à sa main en pleurant. « Je vous ai cru mort, je vous ai cru mort. »

— « Il serait mort si les explosifs ne s'étaient pas détériorés, » dit Vadasz. « Attention ! »

Un autre sabord venait de s'ouvrir, un autre canon s'encadra dans l'embrasure. A travers la distance et une tache rouge qui voilait sa rétine, Heim aperçut des spires, un projecteur laser — et les lasers ne vieillissent pas. Il saisit Jocelyn et la repoussa derrière lui. Un rayon jaillit, plus brillant que le soleil. Il vint frapper à bonne distance sur la gauche. Des buissons se transformèrent en charbon et en fumée. Le rayon parcourut une trajectoire folle, mit un petit ruisseau en ébullition, se dressa vers le ciel, s'éteignit.

— « Le mécanisme de visée être complètement usé, » dit Uthg-a-K'thaq. Cette fois, la voix du Naqsien avait tremblé.

— « Non, si l'engin est près du but, » geignit Bragdon. « Il pourrait nous cribler de balles ou nous écraser... Courez ! »

Heim n'éprouvait plus la moindre frayeur. Il se sentit transporté par une exaltation froide. Ce n'était pas celle du combat, car il savait à quel point leurs chances étaient minces. C'était une conscience totale. La situation lui apparaissait maintenant avec une clarté cristalline. « N'en faites rien, » dit-il. « Vous vous épuiseriez en un instant. Il s'agit d'une épreuve de marche à pied. Si nous pouvons atteindre la Fumée du Tonnerre ou même ces rochers en échappant aux balles, il nous sera peut-être possible de nous mettre à l'abri. Non, ne jetez pas vos équipements. On ne nous permettra pas de revenir les chercher. Marchez ! »

Ils s'ébranlèrent. « Faut-il que je chante ? » demanda Vadasz.

— « Inutile, » répondit Heim.

— « Je m'en doutais. J'aurai besoin de tout mon souffle. »

Heim fermait la marche. La machine reprit ses toussotements et ses détonations, sur leurs arrières. C'était plus fort que lui. Il ne pouvait s'empêcher de se retourner sans cesse. Et, chaque fois, la mort s'était encore rapprochée. Vieille, décrépite, croulante, folle, à demi aveugle, à demi paralysée, cette chose qui n'avait jamais été vivante et qui se refusait à mourir poursuivait une course tressautante, avec une vitesse tout juste supérieure à celle d'un homme au pas, sur la planète Staurn. Le vacarme qu'elle produisait était celui du métal à l'agonie. A un moment, il vit une plaque de blindage se détacher de la carcasse et, à un autre moment, le réacteur à air devint fou et faillit faire culbuter la lourde machine ; mais elle avançait en dépit de tout. Et les roches qui devaient leur donner refuge se rapprochaient avec une lenteur de cauchemar.

Jocelyn commença de tituber. Heim s'avança pour la soutenir. Comme si le changement survenu dans la configuration du petit groupe avait actionné quelque relais dans un ordinateur pourri. Le canon recommença de cracher des projectiles dont quelques-uns sifflèrent au-dessus de leurs têtes.

Bragdon rejoignit Heim de l'autre côté de la femme. « Laissez-moi vous aider. » Elle s'appuya sur les deux hommes. « Nous n'y arriverons jamais, » dit Bragdon.

— « Rien n'est perdu, » coupa Heim, car il redoutait un retour de cet esprit d'abandon qu'il avait vu en Jocelyn, à l'aube.

— « Nous pourrions nous mettre à l'abri... peut-être... si nous avancions régulièrement. Vous du moins. Pas moi ni elle. Il faut que nous nous reposions. » Bragdon laissa le reste inexprimé : *Le poursuivant n'a pas besoin de repos.*

— « Entrez dans cette eau, parmi les rochers, » dit Vadasz. « Couchez-vous bien à plat. Alors ce *pokolgep* ne nous verra peut-être pas. »

Heim suivit son geste. A quelque distance sur la gauche, plusieurs rochers se trouvaient éparpillés dans une mare boueuse. Aucun d'eux n'était plus haut qu'un homme, mais... un obus de petit calibre passa au-dessus de leurs têtes. L'écho du coup de départ se répercuta sur les falaises inaccessibles. L'obus vint frapper un rocher mais n'explosa pas.

— « Essayons, » dit-il.

Ils s'enfoncèrent dans la vase et se jetèrent à plat-ventre dans l'eau rouge et peu profonde. Heim prit soin de dégager son automatique, et Vadasz fit de même pour son laser. Ces pistolets semblaient pathétiquement dérisoires devant un monstre aussi puissamment armé. Mais un homme devait prendre soin de ses armes. Le brouillard issu de la Fumée du Tonnerre retombait sur eux. Heim essuya sa visière et dirigea son regard entre deux rochers.

La machine s'était arrêtée. Elle poussa une sorte de rugissement, fit pivoter ses canons à droite et à gauche, braqua ses détecteurs dans tous les sens. « Doux Jésus, » murmura Vadasz, « je crois que le robot nous a vraiment perdus. »

— « L'eau diminuer nos radiations infra-rouges, » répliqua Uthg-a-K'thaq sur le même ton. « Nous peut-être hors du champ des radars, ou les circuits optiques être mauvais. Ou encore la mémoire être détériorée. »

— « Si seulement... mais non. » Heim laissa retomber le pistolet.

— « Que pensiez-vous ? » demanda frénétiquement Jocelyn.

— « Je me demandais comment faire pour détériorer le cadre du détecteur. Un rayon laser pourrait y parvenir... Voyez-vous ce câble d'alimentation à découvert ? Malheureusement, il serait impossible de s'en rapprocher suffisamment sans être repéré et tué. »

L'espoir insensé de voir la machine renoncer à sa proie et s'éloigner s'évanouit. Elle commença à décrire une spirale en grinçant de toutes ses membrures. Heim se livra à un bref calcul de cette trajectoire et murmura : « Elle devrait parvenir ici dans moins d'une demi-heure. Néanmoins, elle commencera d'abord par s'écarter. Ce qui nous laisse une légère avance. Soyez prêt à partir aussitôt que je donnerai le signal. »

— « Nous n'y arriverons jamais, je vous le dis ! » protesta Bragdon.

— « Parlez moins fort, tête de buse. Rien ne dit que le monstre n'ait pas des oreilles. »

Comme pour confirmer le fait, le robot s'arrêta. Un instant, il demeura suspendu sur ses coussins d'air. Les antennes en treillis décrivirent un arc, s'inclinèrent, s'immobilisèrent... et l'engin se remit en route le long de sa spirale.

— « Alors, vous avez vu ? » demanda Vadasz avec une moue dégoûtée. « Ne vous découragez pas, Bragdon. Vous finirez peut-être par nous faire trucider. »

L'homme de la Paix fit entendre un son étranglé. « Cessez de vous disputer, » supplia Jocelyn. « Je vous en prie ! »

Uthg-a-K'thaq s'agita. « Me venir une idée, » gargouilla-t-il. « Moi croire vraiment être impossible de devancer l'ennemi à l'abri. Mais est-ce que les Machines qui Tuent savoir compter ? »

— « Que voulez-vous dire ? » s'enquit Vadasz dans un souffle imperceptible.

— « Nous n'avoir plus grand-chose à perdre, » dit le Naqsien. « Partons en courant, à l'exception d'un seul qui restera sur place avec le laser. Si lui pouvoir se glisser à portée de tir, sans attirer l'attention du robot... »

— « Il serait trop facile à tuer, » dit Heim. Mais un frisson d'espoir venait à nouveau de le traverser. *Pourquoi pas ? Mieux vaut périr en combattant, quoi qu'il advienne. Et j'arriverai peut-être à la sauver.*

« Entendu, » dit-il lentement. « Passez-moi le pistolet et je vais jouer à cache-cache avec notre ami. »

— « Non, patron, » dit Vadasz. « Je n'ai rien d'un héros, mais... »

— « C'est un ordre, » dit Heim.

— « Gunnar... ! » C'était Jocelyn qui n'avait pu réprimer un cri.

Uthg-a-K'thaq arracha le laser des mains de Vadasz.

— « N'être pas le moment de s'amuser à de petits jeux humains, » dit-il. « Sans lui, nous ne serions pas ici et lui être le moins utile. Alors ! » Il fourra l'arme dans les mains de Bragdon. « Vous avoir peur ? »

— « Donnez ! » Heim fit un geste pour s'emparer du laser.

Bragdon esquiva la main. « Vous voyez cet engin, » dit-il d'une voix lointaine. « C'est cela la guerre. Pensez-y, Heim. »

Vadasz barbotta sur ses talons en faisant gicler l'eau et la vase. « F... le camp ! » hurla Bragdon. « Je vais me faire voir, si vous n'obéissez pas ! »

La machine fonça à travers les taillis, franchissant cours d'eau et pierres... droit sur le petit groupe.

Pas le temps de discuter. A Bragdon d'avancer puisqu'il était résolu à faire l'imbécile. Heim se remit sur pieds en faisant rejaillir le liquide avec un bruit de ventouse. « Suivez-moi tous ! » Jocelyn s'extirpa du bourbier en même temps que lui. Ils prirent leur course d'un même élan.

La Fumée du Tonnerre rugissait devant eux. La machine cahotait à leurs trousses dans un vacarme rauque. Une mitrailleuse se

mit à crépiter. Des tourbillons de vapeur passèrent devant leurs yeux, couvrant leurs visières d'une buée opaque. La pesanteur de Staurn les tirait vers le sol, semait des roches sous leurs pas pour les faire trébucher, collait à leurs semelles une boue gluante, pour les ralentir. Le cœur de Heim cognait à ses côtes comme s'il s'était transformé en canon. Il ne savait trop à quel point il s'appuyait sur Jocelyn, dans quelle mesure elle pesait sur lui. Les fuyards n'avaient conscience de rien, si ce n'est du bruit, du poids de leur corps et des eaux prêtes à les engloutir.

Vadasz poussa un cri.

Heim s'aplatit contre un rocher, y appuya son dos et leva son pistolet automatique. Mais la machine qui leur donnait la chasse n'était pas prête à frapper.

Le monstre était proche, horriblement proche. La petite silhouette de Bragdon apparut, sortant du couvert où elle s'était embusquée. L'homme s'avança vers la masse de ferraille, prit un ferme appui sur ses jambes écartées, pointa le pistolet et tira.

La flamme du laser jaillit. Le métal passa au rouge blanc à l'endroit de l'impact. Sans cesser de presser la détente, Bragdon dirigea le jet à tâtons vers le câble d'alimentation.

Le robot fit entendre un bruit semblable au meuglement d'un taureau. Il pivota gauchement sur lui-même. Bragdon ne bougea pas d'un pouce, dérisoire David devant le Goliath d'acier, tirant sans désemparer. Des sabords s'ouvrirent dans la cuirasse. Des canons se démasquèrent. Quelques-uns fonctionnaient encore. Heim plaqua Jocelyn contre le sol et la couvrit de son corps. Un faisceau éblouissant vint frapper le rocher derrière lequel il s'était réfugié. Une volée de fragments jaillit du point d'impact.

Les pièces ne pouvaient s'incliner suffisamment pour atteindre Bragdon. La machine poursuivit sa course. Bragdon sectionna le câble d'alimentation du détecteur. « Fuyez, Victor ! » hurla Vadasz. « Ecartez-vous de sa route ! » Bragdon fit volte-face, trébucha et tomba, le visage contre terre. Le robot passa sur son corps.

Tirant sans trêve une grêle de projectiles, crachant des rayons meurtriers, des gaz toxiques, dans un paroxysme de rage destructrice, bestiale, aveugle, la Machine à Tuer fonçait vers le sud, parce que le hasard l'avait tournée dans cette direction.

Heim se leva et se hâta vers l'endroit où Bragdon était tombé. *Peut-être est-il indemne ? Un coussin d'air répartit uniformément*

le poids sur l'ensemble de la surface. Bragdon ne remuait pas. Le capitaine s'approcha et s'immobilisa soudain.

Faiblement, à travers la clameur des geysers et le grondement lointain du robot, il entendit Jocelyn le héler. « J'arrive, Gunnar ! »

— « Non ! » répondit-il. « Ne venez pas ! »

Le ventre du monstre était tapissé de lames effilées. Elles devaient effectuer un mouvement de haut en bas, à quelques centimètres du sol. Il ne voulait pas que la femme pût contempler le spectacle qu'il avait sous les yeux.

7

Un grondement souterrain : une bouffée de vapeur sulfureuse fusa d'un cratère. Puis le geyser jaillit, s'élevant dans le ciel pour former une blanche colonne géante, terminée par un chapiteau en forme de couronne. Un second geyser mourut ; mais d'autres renaissaient sans cesse, un peu partout, au milieu des pierres noires, aussi loin que portait la vue, au milieu des tourbillons de vapeur. Ce qui était peu. Heim avançait à tâtons, dans un chaos. L'eau gargouillait autour de ses bottes. Sans cesse, il glissait sur des plaques visqueuses. L'humidité était également à l'intérieur. La sueur avait transformé sa peau en éponge. Chose curieuse, pensa-t-il, ce sentiment de détachement qu'il parvenait à puiser dans cette fatigue qui le faisait trembler, chose étrange que ses poumons pussent brûler d'un feu qui était l'antithèse de l'eau.

Les halètements de Jocelyn, qui avait rampé à ses côtés, parvinrent à ses écouteurs. Il avait dépensé la moitié de ses forces à la soutenir. A part cela, il n'entendait rien d'autre que le vacarme produit par les forces titanesques qui se déchaînaient autour de lui. La vaste masse d'Uthg-a-K'thaq, qui ouvrait la marche, se profilait devant eux. Vadasz pataugeait en arrière-garde. Le ciel s'obscurcit, au moment où le soleil commença de s'enfoncer derrière la montagne pour terminer le jour, après qu'ils eussent enseveli la dernière victime sous un petit tumulus.

Il faut continuer, chantait stupidement une petite voix dans la tête du capitaine. *Il faut continuer. Il faut continuer.* Et en sous-titre : *Pourquoi ?*

Au nom de la bataille qu'il entendait mener ? Mais cette per-

spective avait perdu tout son sens. En fait de bataille, il n'en restait qu'une seule et qu'il devait livrer à une planète. Pour Lisa peut-être. La cause était déjà meilleure : ne pas laisser cette enfant seule au monde. Mais elle n'aurait pas de peine à lui survivre. Le chagrin meurt jeune chez les jeunes. Pour s'acquitter des responsabilités de sa charge envers ceux qu'il commandait ? C'était déjà mieux ; ce souci correspondait à un instinct profond. Pourtant il avait perdu le commandement effectif, puisque son chef mécanicien avait la vue plus perçante et possédait une sûreté de mouvements plus grande qu'aucun humain.

Tous ces raisonnements se dissipèrent comme les vapeurs des geysers. La mort se faisait tentatrice avec des promesses de sommeil.

Mais l'instinct de conservation suscita en lui un dernier sursaut. Il maudit le tentateur et poursuivit sa marche. Un trou de vase bouillonnait sur une étendue plate. Le versant opposé était une colline faite d'un assemblage de roches en équilibre précaire. L'eau ruisselait parmi elles, déboulait dans la vase, y creusant un ruisseau. Faisant signe à ses compagnons d'attendre, Uthg-a-K'thaq se coucha à plat-ventre et se propulsa en avant. La croûte superficielle était pleine de traîtrise et quiconque tomberait dans l'une de ces marmites pourrait fort bien être bouilli vivant, avant que les autres n'aient eu le temps de l'en retirer.

Jocelyn profita de la pause pour s'étendre de tout son long. Peut-être dormait-elle, peut-être était-elle évanouie. Distinction négligeable désormais. Heim et Vadasz préférèrent demeurer debout, pour ne pas avoir à faire l'effort de se relever une fois de plus.

A la limite de la visibilité, parmi les nuages qui flottaient au sommet de la colline, Uthg-a-K'thaq agita la main. Heim et Vadasz hissèrent Jocelyn sur ses pieds. Le capitaine ouvrait la marche, se penchant pour mieux distinguer les empreintes du Naqsien, dans les poudres de précipitation friables.

Lorsqu'il parvint à la pente opposée, il dut travailler à la fois des mains et des pieds pour se hisser par-dessus les roches. Souvent une pierre plus petite décrochait de la paroi et déboulait avec un son creux, jusqu'au fond du pot de boue. Il se rendait compte à présent qu'il eût été plus prudent d'effectuer l'ascension un par un...

— « *Gunnar !* »

Il se retourna, inquiet. Il faillit s'effondrer dans la petite avalanche que Jocelyn venait de déclencher.

Sans trop savoir comment, il se retrouva debout, bondissant à travers les vapeurs chaudes, comme il avait plongé à l'attaque quelques siècles auparavant. Des galets roulaient sous ses pieds, l'eau jaillissait sous ses bottes lorsqu'il reprenait contact avec le sol. Rien n'existait plus pour lui que la nécessité d'arrêter la femme, avant qu'elle eût disparu dans le chaudron qui bouillonnait au-dessous d'eux.

Elle battait l'air de ses membres, ses doigts recourbés en griffes délogeaient de nouvelles pierres qui roulaient sur son corps. Les bottes de Heim plongèrent dans le magma, sur l'extrême bord de la marmite, où la chaleur n'était pas trop intense. En eût-il été autrement qu'il ne l'aurait pas remarqué. Les roches qui avaient dévalé la pente plus vite que la femme et s'étaient immédiatement englouties dans la boue, lui fournirent une plate-forme provisoire. Il s'agenouilla et tendit ses muscles.

La marée de pierres et de gravats roula sur lui, autour de lui. Il saisit au passage le recycleur d'air de Jocelyn et se transforma en mur.

Lorsque le glissement de terrain eut terminé son cours, il se dégagea péniblement de la masse de terre et s'accroupit auprès de la femme. S'apercevant qu'ils ne risquaient plus de glisser davantage, Vadasz freina sa course et choisit un chemin plus sûr pour rejoindre les deux rescapés. Bientôt Uthg-a-K'thaq arriva à son tour sur les lieux.

Heim reprit ses esprits quelques minutes plus tard. Le premier son dont il fut conscient fut la voix du Naqsien qui offrait une étrange parenté avec celle de la marmite.

— « Jocelyn ! » balbutia-t-il en faisant un effort pour se lever. Vadasz lui prêta son assistance. Il s'appuya sur le Hongrois, le temps de reprendre quelques forces.

— « *Hala Istennek,* » dit le ménestrel. « Vous n'êtes pas blessé ? »

— « Tout va bien, » répondit Heim. Il avait l'impression que son corps entier n'était plus qu'une plaie et le sang coulait de multiples ecchymoses. « Et elle ? »

— « Une jambe cassée, pour le moins. » Vadasz palpa la jambe à l'endroit où un angle insolite apparaissait entre la hanche gauche et la cuisse de la victime. « Pour le reste, je ne puis rien dire. Elle est évanouie. »

— « Sa combinaison être intacte, » dit Uthg-a-K'thaq. *C'est la première fois que je l'entends proférer une sotte remarque,* pensa Heim. *Si le tissu avait cédé, nous n'aurions pas à nous inquiéter des fractures osseuses.*

Il écarta Vadasz et se pencha sur la blessée. Après avoir essuyé sa visière il put distinguer ses traits dans la lumière déclinante. Les paupières étaient fermées, les lèvres entrouvertes, la peau exsangue et perlée de gouttes de sueur. Il constata avec désarroi à quel point ses joues étaient enfoncées. Posant un microphone portatif sur son haut-parleur, il eut de la peine à détecter sa respiration qui était faible et rapide.

Il s'agenouilla près d'elle. « Quelqu'un a-t-il vu ce qui s'est passé ? »

— « Une pierre a cédé sous son poids, » dit Vadasz, « elle a roulé sur elle-même, entraînant dans sa chute la moitié de la paroi. Une secousse récente avait dû l'ébranler. Je n'arriverai jamais à comprendre comment vous avez fait pour dégringoler aussi vite, sans tomber. »

— « Qu'importe ? » grinça Heim. « Elle est traumatisée. Je ne sais s'il faut attribuer sa faiblesse à la seule fracture. Elle peut souffrir de blessures plus graves, d'une rupture de la colonne vertébrale, par exemple. Je n'ose pas la remuer. »

— « Quoi nous pouvoir faire d'autre ? » demanda le chef mécanicien. Heim comprit que le commandement lui avait de nouveau échu.

— « Vous allez poursuivre votre route tous les deux, » dit-il. « Je reste auprès d'elle. »

— « Jamais de la vie ! » s'écria involontairement Vadasz.

— « Vous ne pouvoir lui être d'aucun secours, puisque vous tous deux isolés dans vos combinaisons. Nous devoir franchir des passes difficiles et avoir sûrement besoin d'une paire de bras supplémentaires, » intervint Uthg-a-K'thaq.

—« Dans l'état où je me trouve, je serais plutôt une charge pour vous, » répondit Heim. « En plus de cela, on ne peut l'abandonner seule. Supposez qu'un nouvel éboulement se produise ou que le niveau de la vase bouillante se mette à monter ? »

—« Capitaine, elle être perdue. Etant évanouie, elle ne pas pouvoir prendre d'adrénaline. Et dans ce cas un arrêt du cœur pouvoir se produire à tout instant. Il serait plus charitable d'ouvrir immédiatement son casque. »

Heim bondit de rage et de chagrin.

— « Taisez-vous, misérable sans-cœur ! Vous avez délibérément poussé Bragdon au suicide ! Un seul suffit ! »

— « *Gwurru,* » gémit le Naqsien qui battit en retraite.

Sa rage une fois dissipée, Heim se retrouva avec une impression de vide. « Je regrette mes paroles, chef, » dit-il d'une voix morne. « On ne peut attendre de vous des réactions de Terrien. Vos intentions sont bonnes. Je suppose que les instincts des hommes sont moins pratiques que les vôtres. » Un rire nerveux secoua des chaînes dans sa gorge. « Puisque nous parlons de questions pratiques, il vous reste encore une heure de lumière. Ne la gaspillez pas. Marchez ! »

Vadasz le considéra pendant longtemps avant de répondre.

— « Et si elle meurt, que ferez-vous ? »

— « Je me contenterai de l'ensevelir et d'attendre. En demeurant immobile, je peux faire durer ma provision d'eau, mais vous aurez besoin du laser pour votre propre boisson. »

— « Pendant que vous resterez ici, démuni de tout. C'est de la folie pure et simple. »

— « Je conserverai l'automatique, si cela peut vous rendre plus heureux. Maintenant, partez. Je suis sûr que nous trinquerons encore ensemble ! »

Vadasz dut se rendre. « Sinon à bord du vaisseau, du moins au Walhalla. Adieu ! »

Leurs mains s'étreignirent. Le ménestrel et le chef mécanicien reprirent l'ascension. Un geyser jaillit non loin, un torrent de vapeur fut emporté par le vent, les deux silhouettes disparurent.

Heim chercha une position confortable. *C'est l'occasion ou jamais de dormir,* pensa-t-il. Mais il en avait perdu le désir. Il écouta la respiration de Jocelyn — pas de changement — et s'étendit auprès d'elle, posant son gant sur celui de la blessée.

Le repos lui éclaircit les idées. Sans émotion ni désespoir, il soupesa les chances de survie. Elles étaient bien légères. A peu près nulles pour Jocelyn naturellement, à moins d'un miracle. Quant aux autres, ils avaient une chance sur deux de s'en tirer. Les voyageurs auraient franchi la Fumée du Tonnerre aux environs du lendemain soir. Il leur resterait peut-être deux jours pour traverser les hautes prairies et parvenir au château de Wenilwain (en supposant que ces corps endurcis pussent parcourir l'ultime étape sans le secours de leurs « béquilles chimiques »). La forteresse

était encore lointaine, mais les gens du Hurst patrouillaient au loin. Sans doute, en se rendant aux plaines et à la mer, croisaient-ils de temps en temps au-dessus des Machines à Tuer. (*Hé oui, c'est pourquoi ils ne s'attaquent pas aux robots. Ils constituent pour eux un système de défense gratuit, en somme. Raisonnement de carnivores évidemment.*) Avec un peu de chance, les voyageurs auraient pu être repérés depuis des jours.

Hélas, cette chance leur avait été refusée et Jocelyn devrait mourir dans cet enfer humide, sous un soleil dont les rayons n'atteindraient pas la Terre avant un siècle : cette Terre dont elle avait parcouru les bois verdoyants, où elle avait dansé et joué pour lui de la flûte, dans les jardins fleuris et où il l'avait terrorisée en lui racontant les plus extravagantes histoires. Le soleil commençait à disparaître derrière les vapeurs des geysers, et Gunnar Heim s'efforçait de dresser le bilan de ses responsabilités vis-à-vis de la malheureuse femme.

Il l'avait contrainte à le suivre. Eût-il fait autrement qu'elle eût compromis l'œuvre qu'il avait entreprise. (*En es-tu bien certain ? Es-tu sûr que la voie que tu as choisie est la meilleure ?*) Jamais il n'aurait affronté ce dilemme, sans la conspiration où elle s'était enrôlée. Mais celle-ci n'était-elle pas la conséquence de ses propres intrigues antérieures ?

Ne trouvant pas de réponse à ses interrogations, il abandonna la partie. Il n'était pas homme à se torturer pour tirer au clair une situation aussi confuse. Il savait cependant une chose : si les instants passés à bord du *Quest* avaient déçu les rêves depuis longtemps enfouis par le souvenir de Connie, ils lui avaient cependant apporté des joies qu'il n'était pas sûr de mériter, et si Jocelyn venait à mourir, une lumière s'éteindrait en lui, à jamais.

Glou-glou, faisait la marmite de boue, au-dessous de lui. Une source d'eau chaude émit un sifflement plus strident. Un geyser gronda dans la pénombre croissante du crépuscule, et l'eau ruissela parmi les ombres de rochers. Aussi lourde que sa propre chair pressée contre les éboulis, la nuit s'étendait sur la planète.

Les ténèbres devinrent moins denses, lorsque se leva la lune la plus proche, presque à son plein, d'un rien plus grande que la lune terrestre vue du globe, couleur d'acier poli et gravée d'étranges dessins héraldiques. Heim somnola un instant, rouvrit les yeux et l'aperçut voisine du zénith. Une mince auréole entourait le disque, résultat de la diffusion lumineuse dans les brouillards de haute

altitude. Mais la plus grande partie du ciel était découverte et il put distinguer des étoiles. A ras de terre, le brouillard roulait, couleur de cendre, dans la faille de la Fumée du Tonnerre.

Dans son demi-assoupissement, il tenta d'identifier certains soleils. Cette étoile brillante, près du pic fantomatique du Lochan, était-elle Achernar ? Si oui, c'était chose curieuse de contempler d'ici son emblème de victoire. *Je me demande si Cynbe la regarde en ce moment... Où qu'il soit.*

Et si je m'occupais de Jocelyn ? Il se mit en devoir de dégager son corps ankylosé, des rochers sur lesquels il s'appuyait.

Que diable !

QU'EST-CE LA ?

Il sursauta comme sous l'effet d'un coup de foudre. Il ne pouvait en croire ses yeux. Un long V passait devant la lune...

Une patrouille de Staurniens rentrant au Hurst !

Heim se redressa d'un seul élan : « Hé ! Ohéééé ! Vous, là-haut ! Descendez ! Au secours ! Au secours ! »

Ses hurlements faisaient vibrer son casque, lui assourdissaient le tympan, lui déchiraient la gorge, et se perdaient à quelques mètres dans le tumulte environnant. Il agitait les bras, sachant que les vapeurs le rendaient invisible d'une telle altitude, vit les silhouettes ailées franchir le disque brillant et s'évanouir dans l'obscurité. Un cri de bête s'échappa de ses lèvres ; il maudit tous les dieux du cosmos, dégaina son automatique et tira balle sur balle en direction du ciel.

Ce chétif aboiement n'était pas plus efficace que ses cris. Et pas la moindre lueur à la bouche du canon ! Heim leva l'objet inutile, capable tout au plus de tuer Jocelyn et faillit le lancer dans la boue.

Sa main retomba inerte à son côté. Le clair de lune métallique semblait lui percer le crâne. Il retrouva instantanément son sang-froid et, dans un éclair de lucidité, il aperçut la voie qu'il devait suivre aussi clairement que sur un plan de bataille.

Pas de temps à perdre. Ces ailes battaient avec rapidité. Il s'accroupit, déboucla son système de recyclage d'air, fit passer sa charge dorsale sur sa poitrine. Le robinet de commande du tuyau aboutissant à sa combinaison se ferma sans difficulté, mais le couplage, au-delà, résista. Or il ne possédait pas de clef. Il concentra toutes ses forces de géant dans ses mains. Le boulon consentit enfin à tourner. Il démonta le raccord.

A présent, il ne disposait plus que de l'air contenu dans sa combinaison ; la pression dans le recycleur était maintenue par les bouteilles de réserve. Il ouvrit les robinets. L'air interne, plus comprimé que l'atmosphère de Staurn, fusa à l'extérieur.

Il lui fallait allumer le mélange et il ne disposait pas de laser. Sans se soucier des éventuels ricochets, il posa la bouche du canon contre le bord du raccord et pressa la détente. La détonation et l'impact retentirent simultanément. L'enveloppe de la balle se pulvérisa en mille fragments, le noyau se perdit dans l'espace en miaulant, le jet se transforma en flamme.

La longue langue de feu prenait une teinte bleu pâle au clair de lune. Tenant l'appareillage d'une main, Heim agitait de l'autre le fanal improvisé. « Je vous en prie, » criait-il, « je vous en prie, regardez de ce côté. Elle mourra, si vous ne regardez pas. » Une partie lointaine de lui-même observa qu'il pleurait.

La flamme s'éteignit. Il se pencha sur le manomètre de pression, s'efforçant de distinguer le cadran dans l'impitoyable clair de lune. Zéro. C'était fini.

Erreur, il s'agissait du zéro relatif. Il existait encore à l'intérieur trois atmosphères absolues. Et l'hydrogène pénétrait à l'intérieur de l'appareil plus rapidement que n'en sortait l'oxygène. Mélange explosif ? Il fit quelques pas pour placer les bouteilles derrière un gros rocher. En se penchant de biais, il tira en plein dans les récipients et se jeta à plat-ventre.

La flamme bondit de nouveau, un jaillissement furieux et l'explosion qui se répercute au loin, le miaulement des éclats déchirant l'air, le froissement parmi les cailloux, aux points de chute, puis plus rien. Heim se redressa lentement.

Un calme infini tomba sur lui. Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir. Maintenant il ne s'agissait plus que d'attendre, et de vivre ou de mourir, selon que la chance en déciderait. Il revint près de Jocelyn, écouta sa respiration et s'étendit à ses côtés.

Je devrais être anxieux, angoissé, pensa-t-il vaguement. *Mais il n'en est rien. Mon air serait-il déjà empoisonné ?... Non. J'en ai encore, à peu près pour une heure, si je ne bouge pas. Il me semble que j'ai accompli mon destin.* Ses yeux se portèrent sur la lune, ses pensées vers Connie. Il ne croyait pas en la survivance de l'âme après la mort, mais il avait le sentiment que sa femme s'était rapprochée de lui.

— « Ohé, là-bas, » murmura-t-il.

— « Ha-i-i-i ! » répondit-on du ciel. L'air résonna et des ailes de chiroptères éclipsèrent la lune. Des armes scintillèrent, le vol tourbillonna à la recherche d'un ennemi, des crocs aigus brillèrent et les formes démoniaques se posèrent sur le sol.

A ceci près qu'elles ne se comportèrent pas en démons, lorsqu'elles eurent identifié les voyageurs en détresse. Un guerrier prononça des syllabes inintelligibles dans le transmetteur portatif qu'il portait en bandoulière. Un véhicule venu du Hurst se posa moins de trois minutes plus tard. Sa mère n'aurait pas pu déposer Jocelyn plus tendrement sur la civière et la hisser avec plus de délicatesse dans la machine. Wenilwain en personne connecta une bouteille d'oxygène à la combinaison de Heim. La vedette prit son vol et s'élança dans la direction d'Orling.

— « Mais... écoutez... *jangir ketleth...* » Heim abandonna. Les quelques phrases en petit nègre dont il disposait ne lui permettaient pas d'exposer la situation dans laquelle se trouvaient Endre et le chef mécanicien. D'ailleurs, la question n'avait plus d'importance. Bientôt il aurait rejoint le yacht, Wong pourrait servir d'interprète par radio, les derniers survivants seraient retrouvés à l'aube, au plus tard. Heim s'endormit le sourire aux lèvres.

8

Sa cabine était calme. Quelqu'un avait accroché un nouveau tableau à la cloison, devant ses yeux ; la scène représentait une plage, probablement à Tahiti. Des vagues moutonnaient sur un océan de saphir, pour venir s'abattre sur le sable blanc en un torrent d'écume ; au premier plan, des palmiers se penchaient sous la douce brise de la Terre.

Elle reposa son livre au moment où un homme de haute taille pénétra dans la chambre. Une rougeur colora son visage.

— « Gunnar, » dit-elle à voix très basse, « vous n'auriez pas dû vous lever. »

— « Notre médecin ne veut pas que je quitte le lit avant notre départ, » dit-il, « mais qu'il aille au diable. Il fallait au moins que je vous voie avant que vous ne nous quittiez. Comment vous sentez-vous ? »

— « Très bien. Encore un peu faible, bien sûr, mais le Dr Silva prétend que je suis en très bonne voie. »

— « Je sais. Je l'ai interrogé. L'enzymothérapie accomplit des merveilles, n'est-ce pas ? » Heim cherchait ses mots, mais aucun ne lui semblait suffisant. « Je suis content ! »

— « Asseyez-vous, idiot ! »

Il traîna le divan le long du lit de la malade et s'y étendit.

Même accompli à bord d'une vedette, le voyage lui avait laissé la tête vide. Plusieurs jours s'écouleraient encore avant qu'il n'ait recouvré sa vigueur. Le pistolet qu'il portait au côté s'accrocha dans l'armature du divan. Il le dégagea avec un juron étouffé.

Un sourire amusé parut sur les lèvres de la femme.

« Vous n'aviez pas besoin de vous encombrer de cette artillerie. Nul n'a l'intention de vous enlever. »

— « Mon Dieu, j'espère que non. Appelons cela de la précaution, si vous voulez. »

Son sourire s'évanouit. « Votre rancune est-elle à ce point tenace ? »

— « Non. Deux hommes de valeur sont morts, et le reste d'entre nous a connu de dures épreuves. Je regrette ce qui s'est passé, mais on ne doit pas prendre trop à cœur un simple épisode de guerre. »

Son expression lui rappela celle d'un petit animal traqué.

« Vous pourriez nous accuser de meurtre. »

— « Dieu juste ! » s'exclama-t-il. « Vous me prenez donc pour un individu bien méprisable ? Nous sommes partis ensemble pour entreprendre une expédition. Notre moteur est tombé en panne et nous nous sommes écrasés au sol en perdant un homme. Ensuite nous sommes partis à pied chercher du secours. Si vos gens s'en tiennent à cette version des faits, les miens feront de même. »

Une main amaigrie se glissa vers lui. Il la saisit et ne la lâcha plus. Ses yeux noisette se posèrent à leur tour sur lui. Le silence s'établit.

Celui-ci se faisant insupportable et comme il ne trouvait toujours pas les mots convenables, il dit : « Vous décollez demain à l'aube, n'est-ce pas ? »

— « Oui, les chercheurs scientifiques — ceux qui pensaient que l'expédition avait été entreprise dans des buts xénologiques — voulaient rester. Mais le capitaine Gutierrez a emporté la décision.

Nous avons perdu notre raison d'être. Combien de temps resterez-vous après nous ? »

— « Environ une semaine terrestre, le temps de monter les nouvelles rampes de missiles. Il est certain que nous perdrons du temps pour sortir du système planétaire. Le Lodge doit nous escorter et ne nous permettra pas d'amorcer nos engins avant d'avoir franchi les limites défensives. J'imagine cependant que nous aurons pris le départ dans moins de dix jours. »

Nouveau silence durant lequel les interlocuteurs échangèrent des regards, détournèrent les yeux pour les croiser une fois de plus.

« Que comptez-vous faire une fois rentrée ? » lança-t-il.

— « Vous attendre, » dit-elle. « Prier pour vous. »

— « Je... voulais parler... de... votre action politique... »

— « Je crois que la question ne se pose plus guère. Ce n'est pas que j'aie changé d'avis... du moins, je ne pense pas. Il me serait difficile de le dire. » Elle passa sa main libre sur son front en un geste d'incertitude. Le mouvement déplaça ses cheveux, faisant naître des reflets dans ses tresses châtain. « Je ne pense pas m'être trompée dans le principe, » dit-elle après un temps de silence. « Au point de vue pratique, peut-être. Mais cela n'a plus d'importance. Vous avez changé la face de l'univers, voyez-vous. La Terre se trouve engagée. »

— « Sornettes ! » Son visage s'éclaira. « Par le fait d'un unique vaisseau ? »

— « Mais vous en étiez le capitaine, Gunnar. »

— « Merci, mais... mais, vous me flattez et... attendez, Jocelyn, vous avez une tâche à accomplir. Sur Terre, les passions pourraient prendre un cours excessif dans le sens opposé. Il vous revient de convaincre les gens que l'ennemi n'est pas trop mauvais pour être digne de vivre. Rappelez-leur que des négociations de paix s'ouvriront un jour et que plus nous nous montrerons raisonnables à ce moment, plus la paix risquera d'être durable. Entendu ? »

Il vit qu'elle rassemblait son courage.

— « Vous avez raison, et je ferai de mon mieux dans la limite de mes pauvres moyens, » dit-elle, « mais parler politique n'est qu'une échappatoire. »

— « Que voulez-vous dire ? »

Elle eut une nouvelle contraction des lèvres.

— « Je crois sincèrement que vous avez peur, Gunnar. »

— « Non, absolument pas. Mais vous avez besoin de repos. Je ne veux pas m'attarder. »

— « Restez ! » ordonna-t-elle. Ses doigts se resserrèrent sur la paume du capitaine. La pression était légère, mais il eût été plus facile de se libérer des grappins d'un navire.

Rougeurs et pâleurs se succédaient sur son visage. « Je dois vous expliquer, » dit-elle avec une stupéfiante fermeté, « ce qui s'est produit antérieurement. »

La peau du capitaine se hérissa.

« Oui, j'espérais vous persuader de renoncer au combat, » dit-elle. « Mais j'ai appris que l'enjeu était plus important que je ne pensais. Infiniment plus important. »

— « Heu, heu... le passé, bien sûr... »

— « Lorsque vous reviendrez, » demanda-t-elle, « que comptez-vous faire ? »

— « Vivre tranquillement. »

— « Ah ! j'aimerais bien pouvoir tabler là-dessus. Pour quelque temps, au moins, vous demeurerez sur Terre. » Elle baissa la voix. « Oh ! mon Dieu, il faut que vous restiez. » Elle leva la tête. « J'y serai, moi aussi. »

Il dut faire appel à tant de volonté pour parler qu'il ne lui en resta point pour quitter le plancher des yeux.

— « Jocelyn, » dit-il en articulant les mots. « Vous avez trop de souvenirs. Moi aussi. Il y a eu autrefois cette passade que nous avons bien fait de ne pas poursuivre. Voici que de nouveau, nos routes se croisent. Nous sommes libres tous deux et tous deux solitaires, et de mon côté, je l'avoue, j'ai cru que tout pouvait recommencer. Je me trompais. Le temps a pipé les dés. »

— « Non, ce n'est pas vrai. Au début j'ai pensé le contraire, assurément. Il y avait nos rencontres fortuites après mon retour d'Ourania et la barrière politique qui nous séparait — maudite soit la politique ! Je vous trouvais simplement attirant, et dans ce sentiment entrait, pour une bonne part, une amitié que nous ne ferions jamais revivre. J'ai rêvé un peu au cours du voyage qui m'amenait ici, mais il ne s'agissait de rien d'autre, semble-t-il, que de ces rêves éveillés dont les femmes sont habituellement coutumières. Comment auriez-vous pu me blesser ? » Elle prit un temps. « Il se trouve que vous y êtes parvenu. »

— « Je m'efforce de l'éviter, » dit-il avec désespoir. « Vous n'êtes pas de ces femmes que l'on console avec des mensonges. »

Elle lâcha la main de Heim et la sienne vint tomber, ouverte, sur la couverture. « Ainsi, il n'y a donc plus en vous qu'indifférence ? »

— « Au contraire, au contraire. Mais réfléchissez un peu. Je n'ai pas rompu avec Connie comme vous avez rompu avec Edgar. En m'aidant à surmonter la crise que mon inclination pour vous avait provoquée, elle avait resserré les liens qui nous unissaient l'un à l'autre. Puis elle mourut. Je me suis trouvé déraciné. Depuis ce temps, je me suis mis en quête, inconsciemment, d'une racine aussi forte sur laquelle m'appuyer. Je suis un poltron qui redoute de fonder un foyer sur des assises moins solides... Supposez que passe un jour une personne qui... Je ne voudrais pas manquer de loyauté envers vous. »

— « Un sentiment permanent est chez vous une notion dépassée, n'est-ce pas ? Nous comprenons ce qui importe réellement entre les deux membres d'un couple. Peut-être cherchez-vous à m'avertir d'une éventuelle inconstance... quelques petites fredaines ne me rendraient pas jalouse tant que je serais assurée de vous voir revenir vers moi. »

— « Je n'ai pas envie de jouer les don Juan. La question physique n'a aucune importance et, sur le plan moral, je ne suis pas attiré par le changement. Cette unique épreuve a été suffisamment pénible. Et lorsque j'ai entendu parler de la Nouvelle-Europe, je me suis souvenu d'une jeune fille de ce pays. J'étais jeune et stupide, et je craignais par-dessus tout de me laisser river un boulet au pied, ce qui n'est guère recommandé pour un homme de la Marine. C'est pourquoi, ma permission terminée, je suis parti sans m'engager. A mon escale suivante, elle avait déménagé. Je me suis demandé si je chercherais à la retrouver. Mais je n'en ai rien fait. Sur ces entrefaites, j'ai été désigné à un poste trop éloigné pour qu'il me fût possible de me rendre sur cette planète. A présent... »

— « Je vois. Vous voudriez acquérir une certitude. »

— « Il le faut. »

— « Mais cela se passait il y a vingt ans ou plus, n'est-ce pas ? »

Il inclina la tête. « Je veux savoir ce qu'elle est devenue, m'assurer qu'elle est en sécurité, si elle vit encore. Et après, mon Dieu, oui, je me fais certainement de folles illusions... »

Elle sourit. « Allez-y, je ne suis pas inquiète. »

Il se leva. « Il faut que je vous quitte à présent. Nous ne

sommes ni l'un ni l'autre en état de supporter des scènes sentimentales. »

— « En effet. J'attendrai, mon chéri. »

— « Je ne vous le conseille pas. Du moins sérieusement. L'enfer seul peut dire ce qui m'arrivera. Je pourrais fort bien ne jamais revenir. »

— « Gunnar ! » cria-t-elle, comme s'il l'avait frappée. « Ne dites jamais une chose pareille ! »

Il la rassura du mieux qu'il put, lui fit ses adieux en l'embrassant et partit. Tandis que son pilote le ramenait à son yacht, posé non loin de là, il jeta un regard par le hublot. Un vol de chasseurs staurniens s'élevait dans les airs. Les rayons du soleil venaient jouer sur leurs armes. Le trouble qui était en lui se changea en ardeur — en impatience de partir, de voguer de nouveau à bord de son vaisseau — tandis qu'il regardait ces dragons ailés monter dans le ciel.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Arsenal port.

N.D.L.R. — Le troisième et dernier épisode de cette trilogie paraîtra dans notre numéro de mars.

MICHEL DEMUTH

Les Galaxiales

Gamma-Sud

(2060)

Selon le plan historique établi par Michel Demuth pour ses **Galaxiales**, la France du XXIe siècle, après le gouvernement de dictature du président Mahler, subit en 2060 un coup d'Etat amenant pour une brève durée un roi au pouvoir (voir tableau dans notre numéro 141, page 6). C'est le détail de ce coup d'Etat — et surtout le plan extraordinaire qui l'a rendu possible — qui nous sont exposés dans **Gamma-Sud**. Le résultat est une nouvelle curieuse, située sur différents niveaux, et dont le sens réel n'apparaît qu'après coup.

« Les débuts de l'Expansion Stellaire s'accompagnèrent, pour la Terre, d'importants remous politiques. L'établissement d'un régime néo-royaliste de courte durée en France est un exemple de cette tendance à des régressions hasardeuses, qui ne quitta jamais l'histoire humaine et lui donna cet aspect heurté qui déjoue l'analyse et favorise le conte. Gamma-Sud, dont la destruction donna le signal de la brève révolution qui installa Jean Beaumont de Serves au pouvoir, était une cité marine d'Acclimatation Planétaire. Erigée en Méditerranée, elle était destinée à abriter les premiers candidats à la colonisation des mondes à forte pesanteur. Elle fut vraisemblablement détruite parce qu'elle représentait un symbole de la puissance européenne à cette époque. Le président Mahler y trouva la mort. Les moyens employés pour cette destruction sont en fait beaucoup plus importants que l'acte lui-même. Ils marquent en effet la première apparition active des biophysiciens et des généticiens qui, plus tard, devaient jouer un rôle capital dans les luttes stellaires... »

LES GALAXIALES

1

GAMMA-SUD avait disparu. Les premiers appareils qui survolèrent l'emplacement de la cité ne repérèrent que quelques flottilles d'épaves qui ne tardèrent pas à être rejetées à la côte. Les Barges Automatiques des Pêcheries Européennes cessèrent le travail trois heures après l'explosion et tentèrent de prendre le large, mais des éléments armés du nouveau régime les rejoignirent après quelques kilomètres et les ramenèrent au port.

La flotte hispano-portugaise déploya ses bâtiments dans le Golfe du Lion et se tînt prête à intervenir. Mais à Marseille, le dernier foyer de résistance tombait et Jean Beaumont de Serves, dès le lendemain, donnait sa première conférence de presse. Il était seul dans une pièce spécialement conditionnée de la Cité Gouvernementale, relié par douze écrans à douze journalistes sélectionnés.

— « Il y a, il y aura toujours une part de chance dans la réussite politique comme dans toute autre réussite, » dit Jean Beaumont de Serves. « Lorsque l'on possède une intention fermement établie et que l'on est certain de son objectif, il suffit de guetter cette part de chance qui, tôt ou tard, se manifeste. Il reste alors à agir. »

— « Dans quelle proportion cette part de chance est-elle responsable de la réussite de votre révolution ? » demanda un journaliste dont l'image apparaissait sur l'écran supérieur droit et qui se trouvait en réalité dans un studio du sous-sol.

Le mince visage d'oiseau lugubre de Beaumont se plissa en un sourire de satisfaction, tandis que ses yeux noirs détaillaient celui qui venait de poser cette question. Le soleil de mai entrait par les vastes baies avec la rumeur de la ville.

— « A soixante pour cent au moins, » dit le nouveau chef de la France. « Car, si la révolution a réussi, c'est parce que, dès le premier instant, nous avons fait justice en exécutant Mahler et une bonne partie de sa clique alors qu'ils se trouvaient réunis à Gamma-Sud pour l'inauguration de la cité. Et la destruction de Gamma-Sud a elle-même fortement impressionné les opposants. Songez, messieurs, que la cité était entourée d'un réseau de défense

réputé infranchissable... » La grande baie, derrière Beaumont, parut se ternir. Une carte apparut. Celle de la Méditerranée, entre la Corse et le continent. Une flèche rouge glissa, se stabilisa sur l'emplacement de la cité disparue. « Nul homme ou engin n'aurait pu s'approcher à moins de quarante kilomètres de Gamma-Sud, » reprit Beaumont. « La mer et l'atmosphère étaient truffés de radars et sonars. Des dispositifs d'intervention automatique avaient été prévus jusqu'au dernier niveau de la cité, à huit cents mètres sous la surface. Vingt électro-vaisseaux tournaient sans cesse au large et l'ensemble du système était relié au satellite *Alsace.* Pourtant... » (il leva un doigt) « nous avons réussi. C'est cela qui a marqué notre puissance et démoralisé nos ennemis. Mais avant toute explication, je dois vous demander une chose. » Les yeux de rapace glissèrent sur les écrans. « J'aimerais que chacun d'entre vous considère comme un devoir de démontrer au peuple français le bien fondé de cette révolution. Je voudrais que l'on comprenne que je n'ai pas restauré l'ancienne monarchie mais que j'ai en réalité *inventé* un gouvernement à notre mesure. Ceci afin d'échapper à un avenir désastreux dont le Chaos Américain d'il y a une trentaine d'années est l'exemple le plus représentatif. Bien sûr... » (il leva la main en un geste fataliste) « tout ceci devra s'apprendre, se diffuser dans chaque ville, jusqu'aux frontières et même au-delà, car les Européens, plutôt que de se montrer hostiles, doivent réaliser dès maintenant la véritable et nouvelle physionomie de notre pays... Physionomie qui existait mais qu'un gouvernement aberrant dissimulait depuis des années sous de fausses vérités et une inflexible organisation policière. Il faut situer cette nouvelle époque dans son contexte exact et examiner nos raisons, au lieu de nous traiter d'aventuriers d'un autre âge... »

Les journalistes n'avaient nullement l'intention d'aller finir leurs jours dans le lointain bagne de Mercure qui avait été institué (vieille ironie de l'histoire) par le défunt gouvernement de Mahler et, pour eux, les paroles de Beaumont étaient autant de chapitres du nouvel ordre de marche. Il n'est pas nécessaire de voir déferler des hordes de policiers en uniforme noir pour comprendre qu'un gouvernement autoritaire vient de s'installer. Sous le signe de l'euphémisme et de la coercition la plus subtile, il est toujours facile de lire entre les actes pour discerner la menace permanente.

« Maintenant, messieurs, » dit Beaumont, « je vais essayer de satisfaire votre curiosité. » Il sourit et, dans ce visage anguleux,

sévère, qui semblait déjà très vieux à quarante ans, un sourire était un miracle qui appelait la gratitude et dont Beaumont ne sous-estimait pas la valeur auprès des foules. « Vous m'avez posé une question, tout à l'heure, concernant le pourcentage de chances dont notre révolution a bénéficié. Eh bien, parlons un peu de ces soixante pour cent. » Il s'interrompit. Il calculait et soignait tous ses effets et, dans le même instant, en éprouvait une satisfaction intense. Il se sentait comme un enfant prodigieusement puissant devant un jeu de cubes. Et chaque cube était un visage, un homme qui lui appartenait. Il demanda :

« Avez-vous entendu parler des Chéloïdes de Vénus ? »

2

Il ne comprenait pas. Il ne savait pas où il se trouvait ni qui il était. Quand il cherchait ses souvenirs, il ne percevait que des images vagues, fugitives, dont les couleurs semblaient se diluer sous la pression de sa quête douloureuse. Il ressentait de l'angoisse. Et un étonnement sans borne, car il voyait les choses comme jamais encore il ne les avait vues. De cela, il était sûr. Il y avait le ciel, très haut. Un ciel lumineux, presque blanc. Et des parois. Immenses et grises avec des points brillants qui, par instants, devenaient éblouissants. Il ressentait une vibration. Comme un ronflement formidable et constant qui recélait des mots, des bruits, des milliers de mots et de bruits qui venaient battre sa conscience sans qu'il pût les distinguer, les isoler. Il pensa : *rue.* Et puis : *maison.* Et son étonnement grandit encore de découvrir qu'il était dans une ville, qu'il traversait une ville dont ses yeux voyaient le haut des édifices. Il pensa : *ville - maison - yeux.* Et les concepts étaient nets, faits d'images intenses et d'une connaissance physique. Le ronflement, il le comprenait peu à peu, était composé de sons divers. Il y avait des voix, des bruits, isolés ou persistants, et l'écho de ces voix et de ces bruits entre les façades. Il y avait aussi le bourdonnement d'un *moteur* au sein d'un ensemble de trépidations qui évoquaient le *mouvement.* Il roulait. Il était dans un véhicule qui traversait la ville sous le ciel lumineux, entre les maisons immenses. Lentement, par bribes, sa conscience se reformait. Mais il était toujours emprisonné dans une angoisse folle, sans

identité, sans souvenir, avec seulement la certitude d'*exister* et celle d'avoir été *autre chose*. Deux fois encore, le ciel occupa tout son champ visuel et, tout à coup, il fut ébloui par l'image nue du soleil. Le soleil qui déferlait sur sa perception, envahissait son cerveau. Doré, blanc, terrifiant. Il voulut ramener l'obscurité mais il semblait qu'il ne pût contrôler ses yeux car le brasier demeura en place, au centre de sa vision, vrillant sa conscience jusqu'à diluer l'angoisse. Il n'y eut plus que la lumière, autour de lui, en lui. Et, à cet instant, un ressort lointain se détendit dans son esprit, ramenant les premières images-souvenirs... et un nom. *Son* nom : Ciaggi...

....

Les étoiles avaient basculé. Puis elles s'étaient mises à tourbillonner jusqu'au moment où les flammes étaient apparues. Des flammes bleues et dévorantes qui se propageaient au long de la coursive comme si elle eût été faite de bois. Ciaggi s'arrêta. La panique venait de figer ses muscles. Son cœur était énorme, au fond de sa poitrine. Stupidement, des mots défilèrent dans ses pensées : *Première urgence. Les hommes de service aux postes de secours devront procéder à la fermeture des cloisons d'isolement puis déclencher le dispositif d'alarme générale. Ils devront dans un second temps se rendre au plus proche sas d'amarrage et se placer sous les ordres du responsable d'évacuation.*

Les parois vibraient. Quelque part, des poutrelles craquèrent comme autant d'os et, dans une seconde terrible, Ciaggi réalisa combien l'immense Station était fragile, légère au sein du gouffre noir où elle tournait. Il suffisait d'un accident, d'une collision, d'une explosion pour que l'air s'échappe du grand ballon, pour que les moteurs s'arrêtent... Les moteurs. Il aurait dû courir vers son poste. Il savait quelles unités il devait larguer en cas d'alerte. Il savait comment la Station pouvait retrouver son équilibre grâce à une dizaine d'explosions calculées.

Il courait... Les flammes semblaient pénétrer ses poumons avec l'odeur étouffante du carburant répandu. Désespérément, il chercha à se retenir quand un malaise le prit. Il trébucha, roula sur le sol et heurta le rebord d'un hublot. La douleur envahit son crâne. Il se redressa et, à genoux, s'appuya des mains contre la lentille de cristal. La Terre brillait dans l'espace, verte et familière. Les étoiles ne tournaient plus et il crut un instant que la Station s'était stabilisée. Puis, comme il se relevait, la coursive

frémit de nouveau et, au dehors, l'univers redevint un flux d'étincelles.

Il tomba une seconde fois à l'extrémité de la coursive, se redressa et empoigna la rampe de l'échelle d'accès. Il s'arrêta devant le canon de l'arme braqué droit sur lui. Une secousse le renvoya en arrière, contre la paroi, mais ses yeux ne quittaient plus la haute silhouette de l'homme qui tenait le lance-lumière.

— « Lieutenant Hinsen ! » s'exclama-t-il. « Qu'arrive-t-il, lieutenant ? »

De la main gauche, l'officier se maintenait fermement à la rampe.

— « Navré, Ciaggi ! » dit-il. « Mais beaucoup de gens ont besoin de vos talents. J'aurais aimé que vous vous joigniez à nous volontairement et je pense que je vous aurais convaincu. Mais le temps presse, Ciaggi. Nous avons été obligés de précipiter les événements. »

Les secousses et les trépidations avaient cessé. Hinsen fit un pas en avant sans quitter son expression grave. Ciaggi vit que sa pommette droite saignait et qu'une partie de sa combinaison était déchirée. Un son strident emplit soudain le couloir, se répercuta vers les hauteurs de la Station.

— « Montez ! Vite ! » dit Hinsen. « Jusqu'au troisième sas ! » Comme Ciaggi hésitait, il pointa son arme et répéta : « Vite ! » Ils prirent l'échelle jusqu'au couloir supérieur. En prenant pied à quelques mètres de la porte d'accès au troisième sas, Ciaggi aperçut quatre hommes qui approchaient. Ils portaient un de leurs camarades, blessé.

— « Eh, vous autres, est-ce que... »

— « Continuez ! » La voix d'Hinsen était un grondement tout contre son oreille. Dans la même seconde, il sentit l'extrémité dure de l'arme qui s'enfonçait entre ses omoplates. Il faisait face aux hommes qui ne pouvaient rien voir.

— « Lieutenant Ciaggi ! Lieutenant Hinsen ! » dit l'un d'eux. « Le Quartier Zénith est isolé. Il faut détacher les moteurs ! »

Ciaggi acquiesça. Les hommes s'éloignèrent en direction du Quartier Orient où se trouvait l'infirmerie. Ciaggi vit que le blessé laissait des gouttes de sang. Il se retourna et rencontra le regard d'Hinsen.

— « Dans le sas, vite ! »

Hinsen verrouilla la porte derrière eux. Les torpilles de trans-

fert étaient au complet : six navettes brillantes rangées dans leurs berceaux d'éjection.

— « Mettez ça ! » Hinsen lui lança un casque. Il en prit un lui-même et réussit à le fixer à la collerette de sa combinaison sans détourner son arme. Avant de le refermer complètement, il s'approcha de Ciaggi et parla sur un ton âpre : « Nous allons quitter la Station, maintenant. Nous allons disparaître en service, en glorieux officiers français que nous sommes ! Quand nous serons dans la torpille, un mot de trop dans la radio... » Il montra le lance-lumière. « Allez ! Dans la première ! »

— « Qu'attendez-vous de moi ? » dit Ciaggi sans bouger. « Que voulez-vous faire ? »

— « Obéir aux ordres... Aux seuls ordres que je respecte, Ciaggi. Et que vous respecterez, plus tard, quand vous connaîtrez ceux qui les donnent. Allez, montez ! »

— « Appel à tous les sas ! Appel à tous les sas ! » tonitrua le circuit général. « Activez l'évacuation de Zénith ! »

Le premier, Ciaggi se glissa dans la torpille. Puis Hinsen le rejoignit et sa voix lui parvint, légèrement déformée par la radio :

— « Paré à larguer ! » Ses doigts retrouvèrent les gestes familiers, appuyèrent sur la touche de mise à feu.

Une explosion sourde et la sensation de basculer, de tourner de plus en plus vite. Les étoiles surgirent à l'avant, puis la Terre, puis la Station. Immense boule de métal avec ses milliers de hublots brillants. Le Quartier Zénith flamboyait dans le soleil et ce ne fut qu'après quelques secondes que Ciaggi distingua les épaves innombrables qui flottaient dans l'espace, comme autant d'abeilles métalliques issues d'une ruche crevée. Très loin, à des kilomètres, d'autres torpilles de transfert traçaient des signes blancs entre les cylindres sombres des moteurs qui avaient été largués.

— « Unité 107 ! Unité 107 ! Contrôle bloqué ! Nous nous éloignons ! »

Il réalisa que c'était la voix d'Hinsen. La Station devenait de plus en plus petite. Brutalement, il comprit ce que l'officier était en train de faire et il tendit la main vers le contact radio. Il sentit alors le lance-lumière contre ses côtes. Il pouvait voir le regard décidé d'Hinsen derrière le casque, ses lèvres serrées. Il perçut son souffle précipité.

— « Unité 107 ! Unité 107 ! Donnez votre position ! »

C'était la voix de Belloni, au Contrôle Central. Il semblait à Ciaggi qu'elle résonnait en lui, énorme et proche. Ses doigts se crispèrent douloureusement sur la console de commandes. Un brouillard passa devant ses yeux. Sa tête était brûlante. Comme en un rêve, il vit Hinsen arracher le bâti du poste, détruire irrémédiablement la radio. Son corps était pris soudain dans un carcan douloureux. Tout semblait se ralentir en une centaine de visions superposées, aux coloris irréels. Image de la Station, de plus en plus lointaine.

Image de la Terre qui montait vers eux, croissant vert et blanc nimbé de bleu.

Image du soleil.

Lente glissade dans le cliquetis du tableau de guidage.

— « Ciaggi ! Lieutenant Ciaggi ! » La voix d'Hinsen qui lui parvenait du fond d'un puits sombre.

Les pensées de Ciaggi s'en allaient doucement vers la nuit totale, un repos lourd et tiède. Il crut entendre encore la voix d'Hinsen :

— « Trop vite ! Il faut encore freiner, bon sang ! »

Dernière pensée : pas une chance d'atteindre la Terre...

La nuit. L'éveil. Pendant un long moment, il demeura immobile, croyant entendre les cliquetis du tableau et le froissement diffus du moteur. Puis il s'aperçut que le côté droit de sa tête baignait dans une eau froide. Il voulut se redresser mais ne put esquisser un mouvement. La douleur monta au long de ses nerfs, explosa dans son cerveau. Il percevait la fraîcheur et la dureté du sol sous lui et il sut alors qu'il avait atteint la Terre. *Ils* avaient atteint la Terre ! Le nom d'Hinsen traversa ses pensées confuses. Où était Hinsen ?

La Terre... Il en avait le goût dans la bouche. Ses doigts touchaient des cailloux, quelque part au bout de ses bras qui lui paraissaient immenses. Il sentait toutes les odeurs de la Terre : boue et feuilles, vase du ruisseau. Senteur de fumée, venue de loin. Ils avaient dû tomber dans l'automne.

— « Bon Dieu ! » Sa voix l'effraya. Elle était rauque, étrangère. Mais, au moins, il pouvait parler. Il était paralysé mais il pouvait appeler... Il ouvrit la bouche et prit une aspiration profonde. L'air froid était délicieux dans ses poumons. Il se tendit pour hurler. Quelque chose de dur et froid se posa sur sa bouche, écrasa ses

lèvres. La douleur le submergea et le hurlement comprimé tordit ses poumons. Une forme noire se découpait sur le ciel moins sombre. Une flaque de lumière apparut, dansa sur un fragment de métal tordu, s'éteignit.

— « Du calme, lieutenant, » dit la voix d'Hinsen. « Excusez-moi, mais il vaut mieux ne pas nous faire repérer. Ce serait une catastrophe pour tout le monde ! »

Il s'assit dans l'herbe à côté de Ciaggi, posa une main sur son épaule.

« Je vais essayer de vous bouger un peu, sinon vous allez finir par prendre froid avec toute cette flotte... » Il l'agrippa et le souleva doucement, avec précaution. Malgré cela, Ciaggi dut serrer les dents pour ne pas gémir. Il jura, se mordit les lèvres. Hinsen le reposa sur l'herbe.

« Je vais vous faire une piqûre... Ils ne vont plus tarder à venir, maintenant. J'ai peut-être raté notre atterrissage mais nous ne sommes qu'à une dizaine de kilomètres du point prévu. Vous voulez une cigarette ? »

Ciaggi garda les lèvres closes en guise de réponse. Il se demandait de quel « point prévu » Hinsen voulait parler. Il maudissait l'officier et le rôle qu'il lui faisait jouer. Il repensa à la Station et se demanda si l'accident du Quartier Zénith avait fait des morts. Hinsen et ceux qui étaient derrière lui ne reculaient devant rien, sans doute.

Et lui. Lui, Ciaggi, à quel point était-il touché ? Il voulut poser la question à Hinsen mais ce ne fut qu'un borborygme qui franchit ses lèvres. Hinsen s'était éloigné. Il l'entendit remuer les débris de la torpille. Puis il revint en grommelant :

« Plus de trousse à injection ! Essayez d'avaler ça ! »

Il alluma la lampe, lui présenta une tablette de narcotique.

« Si vous ne prenez rien, la douleur va se réveiller. Vous êtes plutôt en mauvais état, vous savez ! Au moins cinq fractures ! Mais nos toubibs sont des as. »

Ciaggi hésita, puis ouvrit la bouche. Il croqua la tablette, s'étonna de son goût agréable qui éveilla une vague réminiscence de son enfance. Il se laissa aller en arrière, se détendit et éprouva soudain une lourde fatigue. Il ferma les yeux.

Au seuil de l'inconscience, il crut entendre le ronronnement d'un moteur.

. . . .

Le soleil quitta son cerveau, ses yeux. De nouveau, il fut *maintenant*. Il avait de la peine à saisir ce concept. Le ciel continuait de se dévider entre les façades, entre les fenêtres.

La torpille de transfert avait touché le sol et Hinsen et lui avaient dû être récupérés... Mais par qui ? Par ceux qui avaient saboté la Station et qui l'avaient enlevé ? Ou bien la chute de la torpille avait-elle attiré un appareil de la C.I.E. ? Et que s'était-il passé depuis ?

Il traversait la ville, maintenant. Il voyait et percevait mais n'entendait pas vraiment. Il ne pouvait faire un seul mouvement. Comme s'il était encore sous l'emprise d'une drogue. On devait l'emmener quelque part. C'était cela, certainement... On l'emmenait vers un hôpital... Il était en ambulance, alors ? Une ambulance qui était venue les prendre, lui et Hinsen... Mais une ambulance, c'était fermé, rapide. Et il se trouvait à ciel ouvert, pour l'instant. Et le véhicule circulait entre les maisons-montagnes avec une lenteur de rêve.

De nouveau, le soleil passa dans son champ de vision, revint, s'arrêta et inonda ses pensées, déclenchant une seconde fois l'afflux des souvenirs.

....

Un rêve. Il avait su dès le début que c'était un rêve. Un ensemble d'images qu'il avait longtemps gardé au fond de son inconscient, aux frontières de sa mémoire. Images d'enfance où la rivière qui traversait un pré clair semblait garder en elle autant de soleils qu'il y avait de cailloux dans son lit. Cailloux ronds, verts et ocres, soleils divisés par chaque tourbillon, éteints dans l'ombre des buissons qui, sur les rives, abritaient des truites vivaces dans leurs racines.

Image d'une petite fille rousse qu'il avait connue une fois et presque oubliée mais qui, pourtant, était là maintenant, vivante et réelle. Il était assis au pied d'un pommier au milieu du pré et il suçait un énorme bonbon acidulé. La petite fille vint s'asseoir près de lui et dit : « Tu as des taches de soleil sur la figure. » Cela le fit rire et il porta la main à sa joue droite, comme s'il pouvait saisir les fameuses taches. Il y en avait aussi sur l'herbe, dans l'ombre du pommier, et la petite fille dit : « Ce sont les ombres des pommes. » Puis elle se releva et vint un peu plus près. « Je vais les compter, » décida-t-elle en levant la main. Un doigt toucha

sa joue, léger et furtif. Puis un autre, plus décidé. « Une, deux, trois, » dit-elle. Son doigt se mit à courir comme un insecte.

— « Arrête, » dit-il, « tu me chatouilles. » Mais il ne fit rien pour écarter son doigt car le reflet du soleil était tiède et le ruisseau éblouissant.

— « Je suis experte-comptable en taches de soleil, » dit la petite fille. « Quand tu sauras combien tu en as exactement sur la figure, tu seras très riche. »

Il rit. « C'est une histoire de gosse. Si je bouge, les taches s'en iront. »

Elle secoua la tête et ses boucles rousses envahirent son regard. « Sûrement pas. Tu les gardes toujours. Tu ne le sais pas, mais tu les gardes. »

Il voulut se lever et c'est à cet instant que les choses devinrent horribles. Il fit très noir et le pré disparut. Il réalisa qu'il était étendu sur une surface dure, au centre d'une pièce sombre. Un disque éblouissant, pourtant, était suspendu au-dessus de lui. Autour de ce disque, il voyait des visages. Cinq visages au nez masqué de blanc, aux yeux attentifs. A droite, il reconnut Hinsen. Puis une main passa devant son regard, tenant un outil brillant.

— « Bon sang ! » dit la voix d'Hinsen. « Il se réveille ! »

— « Impossible. La dose était de... »

— « Il nous *voit* ! Doublez la dose, Castaing, vite ! »

Les visages vacillèrent et, tout à coup, la douleur apparut, intolérable, incroyable, dans toute sa tête. Il voulut hurler mais il semblait qu'il n'eût plus de bouche. Ses nerfs portaient l'afflux de la révolte, la charge de souffrance qu'il voulait exprimer. Mais il n'entendait rien. Rien que le cliquetis d'instruments invisibles.

— « Et eux, comment se comportent-ils ? »

— « Bien. C'est Varmont qui s'en occupe, pour l'instant. »

Une aiguille vrilla sa chair, quelque part.

Il retrouva le pré, aussitôt. Le ruisseau, la caresse du soleil et des doigts de la petite fille rousse. Les crissements d'insectes qui étaient l'été tout comme l'herbe sèche et les cailloux vernis.

— « Il ne faut pas t'en aller, » dit la petite fille. « J'en suis à quarante-six... Je n'ai pas fini. »

— « Dépêche-toi, » dit-il. « Après, nous irons nous baigner. »

— « D'accord. Et je t'attraperai des truites à la main, tu verras. Il suffit de les caresser sous le ventre. »

— « J'ai déjà entendu dire ça. » Il regarda entre les feuilles du

pommier et distingua des pommes, minuscules et vertes. « Je n'ai jamais vu quelqu'un qui réussisse à le faire. »

— « Moi, je sais, » dit la petite fille. « Cinquante-sept... cinquante-huit... cinquante-neuf... »

— « Il en reste encore beaucoup ? »

— « Soixante et un... soixante-deux. Ça y est ! Ah ! encore une sur l'oreille. Tu as de grandes oreilles. »

— « Je sais, » dit-il.

Elle se leva, lui prit la main. « Maintenant, viens te baigner. » Il la suivit vers le ruisseau.

3

« LES chéloïdes de Vénus, » dit Jean Beaumont de Serves, « sont apparentées aux tortues terrestres, en particulier à la grande tortue des Galapagos, mais leur cerveau est beaucoup plus développé. Elles vivent par bancs de huit à douze individus à des profondeurs extrêmes mais sont capables de survivre à l'air libre pendant plusieurs heures. Mais je pense que vous avez tous lu des détails sur leurs mœurs à l'époque de leur découverte, il y a huit ans. Les chéloïdes se trouvent surtout dans la Grande Mer Méridionale, le long des côtes où a été construite Doris. Il nous a fallu beaucoup de temps et d'efforts pour en repérer un banc et, surtout, pour le capturer tout entier et le ramener sur Terre sans passer par les contrôles officiels. »

— « Ramener des chéloïdes sur Terre ? » s'exclama un journaliste dont le visage apparaissait sur l'écran inférieur gauche. « Mais comment ont-elles pu vivre ? »

Beaumont eut un sourire indulgent. Dans le même instant, il prêtait l'oreille à un bruit de pas léger dans le salon voisin. Ceux qu'il attendait étaient arrivés, semblait-il. Mais le moment n'était pas encore venu pour eux d'entrer en scène.

— « Le sel représente la seule différence majeure entre la Mer Méridionale de Vénus et la Méditerranée terrestre, » dit-il. « Il s'est avéré que les chéloïdes étaient friandes de ce sel et disons que, pour elles, le fait de vivre en Méditerranée peut être comparé, pour un homme, à un séjour prolongé dans un restaurant... »

Il y eut quelques sourires polis sur les écrans. Mais Beaumont

n'avait pas le complexe de l'humour et il continua : « Dans ce restaurant, les chéloïdes ont choisi le sous-sol. C'est-à-dire que la profondeur de 800 mètres du dernier niveau de Gamma-Sud était pour elles une atmosphère d'une légèreté agréable. »

Il y eut un instant de silence. Beaucoup faisait tranquillement face aux douze regards braqués sur lui.

— « Ce sont vos chéloïdes qui ont détruit Gamma-Sud ? » demanda enfin le journaliste du coin supérieur droit.

Beaumont inclina la tête. Son ouïe particulièrement fine lui permettait de saisir un léger murmure dans le salon voisin.

— « Les chéloïdes de Vénus plus autre chose, » dit-il. Il croisa les mains sur le bureau et se pencha en avant. « Pour autant que le cerveau des chéloïdes soit développé, il ne leur permettrait pas d'apprendre à se déplacer dans un périmètre de contrôle, à larguer des explosifs à des endroits précis et beaucoup d'autres détails... Non, un banc de chéloïdes à l'état original n'aurait pu faire... basculer l'Histoire. »

Cette fois, aucune question ne vint des journalistes intrigués. Ils avaient été convoqués pour d'importantes révélations sur la victoire de Beaumont mais celles-ci, à présent, les dépassaient quelque peu.

« Si vous le voulez bien, je continuerai à ne pas parler des soixante pour cent de chances compris dans la réussite. Laissons cela aux grands ordinateurs. Je pense que vous ne seriez pas satisfaits par le fatras d'éléments divers et parfois contradictoires qui composent ces soixante pour cent. Revenons à l'opération elle-même. » Beaumont se redressa, tapota sur un opuscule de propagande fraîchement imprimé et dit : « Avant demain, beaucoup de gens connaîtront le nom du colonel Paul Ciaggi. Mais à vous, journalistes informés et vigilants, ce nom dit-il quelque chose ? »

Quelques secondes passèrent, puis sur un écran un journaliste agita un carnet.

— « Paul Ciaggi ! Il a trouvé la mort avec un autre officier spatial du nom d'Hinsen, il y a quelques jours, dans l'accident de la Station Jaurès. On n'a pas retrouvé leur élément de transfert... » L'homme s'interrompit, craignant d'en avoir trop dit. Beaumont inclina la tête.

— « L'accident de la Station Jaurès n'a pas fait un mort, » dit-il lentement. « Nous avions pris nos précautions. Ce jour-là, en vérité, Paul Ciaggi est passé de notre côté. Nous avions besoin de

lui. Il était ingénieur aux unités de stabilisation spatiale de la Station. Un artificier du vide, en somme. Ses connaissances nous étaient particulièrement précieuses... »

4

Il continuait de défiler entre les maisons immenses et lointaines, sous le ciel aveuglant. Le soleil avait été éclipsé à un virage et ses rayons douloureux avaient quitté son cerveau. Il continuait pourtant d'en percevoir la chaleur. C'était une journée douce et claire dans cette ville dont il ignorait le nom, une journée comme celle qu'il avait vécue en rêve tandis que les hommes se penchaient sur son corps avec leurs scalpels et leurs aiguilles...

Ils l'avaient opéré mais il soupçonnait maintenant que leur dessein n'avait pas été de le sauver. Hinsen avait agi pour tout autre chose et s'il l'avait ramené sur Terre, lui, Ciaggi, ç'avait été dans un but précis qu'il ne pouvait encore définir.

Et maintenant... Maintenant *quoi* ? pensa-t-il.

Paralysé, à l'état de simple conscience, il luttait pour retrouver les images des heures écoulées, pour ramener des souvenirs où quelque chose d'horrible se cachait...

Le soleil... Il attendit encore longtemps dans la vibration du moteur... La pulsation de la ville.

Puis le soleil revint dans le ciel, entre deux silhouettes grises d'immeubles métalliques. Une troisième fois, il déferla sur sa perception, annulant l'état conscient, le bousculant littéralement dans le temps jusqu'au rêve tendre du ruisseau...

....

Il plongea les pieds dans le ruisseau. Les cailloux étaient des billes de glace.

— « Viens là-bas, plus loin, » dit la petite fille rousse. « Nageons. »

L'eau était froide mais douce. Les images du soleil dansaient au ras de son visage et, comme il plongeait sous la surface, il les vit à l'envers et il lui sembla qu'il faisait très clair au sein du ruisseau. Près de lui, les cheveux de la petite fille se déployaient comme des algues rousses.

Il nagea toujours plus loin entre les berges qui devenaient confuses et sombres. Il faisait presque chaud, maintenant. Au

fond du ruisseau, les cailloux scintillaient, verts, rouges et ocres, de plus en plus profonds. Le ruisseau devenait rivière, fleuve, mer où flottaient des poissons indistincts, des algues et des coquillages glauques. Des courants verts montaient d'abysses crépusculaires. L'eau était de partout. Le ruisseau se changeait en un univers gigantesque et agréable, plein de promesses de courses et de cachettes. La petite fille était toujours à ses côtés. Il la sentait sans la voir et, parfois, une volute de ses cheveux frôlait sa peau.

Et puis, soudain, les choses redevinrent horribles. L'eau s'écoula autour de lui et il revit les visages aux yeux inquiets.

— « Ciaggi... Votre nom est Paul Ciaggi... »

Il voudrait répondre, hurler son désarroi et sa peur mais, en lui, rien ne bouge. Il ne sent plus ses membres. Il éprouve seulement une douleur légère dans la tête et, parfois, sa vision vacille.

« Vous connaissez les fusées. Vous connaissez toutes les mises à feu... Vous savez exactement combien de tonnes de poussée sont nécessaires à une seconde donnée et en un point donné pour obtenir un résultat précis... Vous savez tout cela. Et vous connaissez la cité, maintenant... Vous la *connaissez*... »

Il pense d'abord que non. Et puis, deux mots surgissent : *Gamma-Sud.* Et ces deux mots sont à peine apparus qu'il *dessine* en lui des plans complexes. Il *connaît* la cité niveau par niveau. Il n'ignore pas le moindre sas.

« Vous la connaissez, » reprend l'homme. « Nous avons imprimé Gamma-Sud dans votre mémoire. Vous la connaissez autant que la Station, maintenant. Et vous savez ce que vous allez avoir à faire. Vous le *savez*. »

Encore une fois, il voudrait répondre. Et peut-être répond-il car il sent bouger quelque chose en lui, et l'homme incline alors la tête avec un sourire de satisfaction. Puis il se retourne et parle à ceux qui l'entourent. Un visage s'avance. Le visage d'Hinsen. Il se penche et son expression est faite de curiosité et d'étonnement. Il ouvre la bouche pour parler, puis se tait.

« Maintenant, » reprend le premier homme, « vous allez partir. Vous allez conduire les autres. Jusqu'au bout... Jusqu'au bout... *Jusqu'au bout...* »

Les mots s'en vont, assourdis, dans des profondeurs vertes et noires. Mais ils n'ont plus d'importance car il file toujours plus loin. Et, autour de lui, il y a maintenant d'autres amis avec la petite fille. Il file, de toute la force de ses nageoires...

5

« HUIT chéloïdes auxquelles avaient été greffées huit microbombes ont quitté la base d'attaque, située ici. » Le doigt de Beaumont désigna un point, quelque part sur les lignes rouges des côtes de Corse qui se dessinaient sur la baie. « Huit chéloïdes plus une, le chef du banc, le pilote de nage, que l'on ne pouvait plus, à ce stade, considérer encore comme une chéloïde... »

Il y eut un long silence. On toussota dans le salon voisin et Beaumont jeta un coup d'œil à sa montre. Il était presque temps de faire entrer ses deux visiteurs.

— « Paul Ciaggi ! » s'exclama enfin un journaliste. « Vous l'avez utilisé pour... »

Jean Beaumont de Serves leva la main et sourit.

— « Sans doute croyez-vous avoir compris. Le problème était posé ainsi : chéloïde d'attaque capable de résister aux grandes pressions, d'un côté, et humain possédant les connaissances nécessaires pour faire sauter un édifice formidable comme Gamma-Sud, de l'autre. La solution, n'est-ce pas, était évidente... »

Il était difficile de se rendre compte si les journalistes étaient réellement plus pâles, tout à coup. En tout cas, ils gardèrent encore le silence pendant quelques secondes, puis le plus brave dit lentement :

— « Vous avez... greffé le cerveau de Ciaggi au... à la chéloïde-pilote, n'est-ce pas ? Vous avez fait une espèce de... d'hybride capable de diriger toute l'opération ? »

Beaumont sourit sans répondre. En cet instant, il s'amusait prodigieusement.

— « Mais le réseau de défense ? » dit un autre journaliste. « Comment les chéloïdes ont-elles pu le franchir ? »

— « Comme des poissons, » dit Beaumont en haussant les épaules. « Comme un banc de gros poissons. Le contrôle ne s'étendait quand même pas aux habitants des mers, dont nul ne pourrait croire qu'ils font de la politique, messieurs !... Quant à soupçonner la présence de chéloïdes de Vénus dans la Méditerranée... » Il se leva, contourna le bureau sous l'œil des caméras automatiques et alla frapper à la porte du petit salon. C'était là un effet de théâtre car le panneau pouvait être ouvert depuis le bureau. Mais

Beaumont avait calculé ses moindres gestes pour ce moment de triomphe...

6

Mon Dieu ! Les souvenirs s'étaient encore une fois interrompus avec la disparition du soleil. Mais il n'en avait plus besoin, à présent. La vérité venait de lui apparaître et tout ce qu'il souhaitait désormais, c'était retrouver son rêve aquatique. Ce rêve qui n'en avait pas été vraiment un et qui avait explosé... Tout ce qu'il souhaitait, c'était mourir...

Mon Dieu !

Le véhicule s'arrêtait, maintenant. Il voyait toujours le ciel, le ciel pâle de la Terre, de Marseille peut-être. Il percevait les vibrations de la ville, les pas de ceux qui étaient encore des humains. Avec des bras, des bouches.

Mon Dieu ! pensa-t-il encore, et ses pensées étaient un hurlement intérieur et douloureux. Ils ont osé faire cela ! Ils ont osé !

Il bougeait, maintenant. Il glissait vers le sol avec une montagne de formes brillantes. Des poissons.

Le véhicule s'éloignait et, un court instant, il put l'apercevoir. Une simple benne automatique. Sur le flanc gris, il y avait une inscription : PÊCHERIES. Le second mot, EUROPÉENNES, avait été barré hâtivement et l'on avait rajouté FRANÇAISES à la peinture blanche.

Tout cela faisait partie d'un cauchemar. Il avait atteint le fond de la mer et, maintenant, il allait se réveiller...

Je veux mourir ! Je veux mourir ! hurla-t-il, prisonnier de son corps inhumain.

Des éternités passèrent. Mais le temps n'avait plus de valeur, pour lui. La lumière restait fixe dans le ciel, comme si le soleil ne se déplaçait plus.

Puis il y eut un frottement sur le sol et, tout à coup, un visage entra dans son champ visuel. Le visage étonné d'une petite fille. Après une seconde, elle eut une moue de dégoût. Puis elle cria quelque chose. Il lut chaque mot sur ses lèvres, chaque horrible mot : *Maman, viens voir la drôle de tortue ! Elle a des nageoires !*

Puis le visage disparut et il n'y eut plus qu'un coin de ciel, immuable, fixe.

Mon Dieu ! hurla-t-il encore, mais faites que je meure, que je meure...

Et, en fait, il lui semblait que l'eau profonde revenait dans sa tête, maintenant...

7

LES deux nouveaux venus restèrent debout de part et d'autre du bureau tandis que Beaumont se rasseyait. Ils portaient tous deux l'uniforme noir de la garde personnelle de Beaumont mais avaient conservé, pour la circonstance, les décorations de l'ancien régime. L'un d'eux arborait même, en plus du Pégase de la C.I.E., la flèche rouge des Artificiers Spatiaux.

— « Je regrette, messieurs, » dit Beaumont en regardant les douze écrans l'un après l'autre, « mais vous avez sauté un peu vite à la conclusion. La solution que vous avez imaginée est possible, dans l'état actuel de la biophysique, mais nous n'avions pas à aller si loin pour transformer une chéloïde ordinaire en super-chéloïde possédant les connaissances nécessaires pour détruire Gamma-Sud. L'hypnose et la transcription directe étaient amplement suffisantes. Les neurones des chéloïdes recèlent aussi de l'acide désoxyribonucléique... Et avouez que cela est quand même moins barbare. » Il tendit la main vers le personnage qui se trouvait à sa droite et qui arborait une expression grave et vaguement absente. « Mais laissez-moi vous présenter le colonel Paul Ciaggi, qui, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, sera demain très connu dans notre pays. » Il montra le second militaire. « Le colonel Hinsen, qui s'est chargé de... nous pouvons dire l'enlèvement du colonel Ciaggi, alors que celui-ci n'était que lieutenant à bord de la Station Jaurès. » Il sourit. « Le colonel Ciaggi a, depuis, parfaitement compris nos mobiles et admis le bien-fondé de cette révolution où il a joué un rôle capital. Il nous a en effet permis de *décalquer* sur le cerveau de la chéloïde-pilote ses connaissances et ses souvenirs. Cela ne lui a procuré aucun désagrément physique ou psychique. L'opération fut longue mais la chéloïde qui quitta la Corse et entraîna le banc d'attaque vers Gamma-Sud était, pour une part de son cerveau, la copie conforme de l'artificier Paul Ciaggi. » Beaumont se renversa en arrière et sourit au colonel. « Des questions, messieurs ? » dit-il à l'adresse des journalistes.

— « La chéloïde-pilote portait-elle également une micro-bombe ? »
Beaumont secoua la tête.

— « C'était inutile. De plus, elle devait placer les huit chéloïdes « chargées » aux emplacements adéquats, de façon à détruire irrémédiablement la cité. »

— « Il eût été intéressant de la récupérer après l'opération, » reprit le journaliste. « Ne pensez-vous pas, colonel Ciaggi ? »

L'interpellé inclina la tête d'un air renfrogné. Il pensait à autre chose. Il cherchait un souvenir...

— « Il est improbable que la chéloïde améliorée ait survécu à l'ensemble des explosions, » dit le colonel Hinsen. « Songez aussi au mascaret de fond. »

— « Pourtant, » reprit le journaliste, « l'instinct de conservation existe aussi chez les chéloïdes, n'est-ce pas ? Et celle-ci avait sans doute reçu aussi... disons la copie de l'instinct de conservation du colonel, en même temps que ses connaissances. N'est-il pas possible qu'elle ait essayé de s'éloigner à l'ultime seconde pour échapper à la catastrophe, après avoir rempli sa mission ? »

— « Elle n'avait pour cela que quelques secondes, » dit le colonel Hinsen. Il quêta du regard l'approbation du souverain. « De toute façon, cela importe peu. Une chéloïde reste un animal, même si son intelligence dépasse celle de la plupart des animaux terrestres et vénusiens. »

— « Messieurs, » intervint Beaumont, « vous possédez maintenant l'explication de l'Opération Gamma-Sud. Tous les détails techniques vous seront fournis ultérieurement sur votre demande. Je souhaite que vous fassiez connaître au pays tout entier la figure héroïque du colonel Ciaggi, premier homme au monde qui ait en quelque sorte prêté son cerveau pour que triomphe une juste cause. » Il se leva, annonçant ainsi la fin de la conférence.

— « S'il vous plaît... Majesté ! »

Le titre avait encore du mal à passer mais Beaumont se dit, avec un amusement sardonique, que quelques mois d'usage amélioreraient cela.

— « Oui ? » Il regarda les écrans. C'était encore le même journaliste curieux. Il lui faudrait s'occuper de ce jeune intellectuel. Le mieux serait sans doute de l'affecter à un poste important et bien rémunéré.

— « Ne pensez-vous pas que les connaissances et les souvenirs

du colonel Ciaggi aient pu, en quelque sorte, *envahir* ceux de la chéloïde, que celle-ci ait pu devenir, pour un moment, un *autre* Paul Ciaggi ? Et, au cas où la chéloïde aurait survécu à l'explosion, je pense que ce serait horrible, pour cet être, de commettre l'erreur de croire qu'il est... »

Beaumont leva la main avec un sourire apaisant, indulgent :

— « Ne versons pas dans l'affabulation, cher monsieur. Trop d'histoires courront au sujet de notre révolution sans qu'il soit besoin d'en lancer dès maintenant. »

Le journaliste inclina la tête. Mais son regard était fixé sur le colonel Ciaggi qui, à droite de Beaumont, semblait perdu dans ses pensées. Les écrans redevinrent opaques et Beaumont se tourna vers les deux officiers. « Je vous remercie, messieurs, c'était parfait. Mais vous semblez encore fatigué, colonel, » ajouta-t-il en regardant Ciaggi.

Celui-ci secoua la tête et s'efforça de sourire.

— « Je me suis rangé à vos raisons et j'ai admis l'utilité de l'opération qui a été pratiquée sur moi, » dit-il lentement, « mais... » Il hésita, regardant les écrans vides. « Ce journaliste... Il a touché un aspect du problème qui, je crois... »

Beaumont les précéda, passa dans le salon où attendaient déjà deux ministres. Les alcools étaient servis sur une petite table garnie de cristaux de Lune.

— « Quel aspect, colonel ? » demanda Beaumont sur un ton léger, tout en souriant aux ministres nouvellement promus.

— « Je ne sais pas, » dit Ciaggi, « mais il me semble depuis mon réveil que... quelque chose me manque... J'ai des souvenirs, bien sûr, mais j'ai l'impression étrange que certains ont irrémédiablement quitté ma mémoire... Comprenez-vous ? »

Beaumont haussa les épaules. « Une impression, colonel. Ce n'est qu'une impression. Une sorte d'effet post-opératoire sans conséquence. Ne vous préoccupez plus de cette chéloïde. » Il prit un verre de cognac et le mira dans la lumière. « Même si la bête a survécu, comme le pense ce journaliste romanesque, elle ne tardera pas à être repérée, ou pêchée. Et si elle est pêchée, bien que semi-amphibie, elle mourra après quelques heures. Vous voyez donc que la question est résolue... définitivement résolue. »

Il se pencha, prit un verre dans la main gauche et tapota familièrement sur l'épaule du colonel Ciaggi. « Buvez un peu, colonel.

Et n'allez tout de même pas croire que cette grosse tortue vénusienne est plus Ciaggi que vous-même. »

Ciaggi prit le verre de cognac et s'efforça de sourire. Il but une gorgée et se tourna vers la fenêtre. La mer brillait au loin. Il leva la verre et l'éclat roux de l'alcool, l'espace d'une seconde, éveilla en lui comme une étrange angoisse en même temps qu'une centaine d'impressions, d'images floues. Il pensa : « Cheveux roux.. » Mais, la seconde d'après, cela lui parut absurde et il se détourna définitivement de la fenêtre.

— « A notre nouvelle époque, » dit Jean Beaumont de Serves en levant son verre.

Voir en page 160 le tarif abonnements couplés.

EVELYN E. SMITH

La femme du capitaine

Evelyn E. Smith est toujours pareille à elle-même quand elle dépeint des extra-terrestres. Avec l'humour ironique qui est le sien, elle parvient dans ce domaine à sortir du banal. Ses extra-terrestres, disons-le, sont parmi les plus charmants et les plus drôles de toute la science-fiction. Vous en jugerez avec cette histoire du capitaine de l'astronef **Space Queen,** et de sa valeureuse épouse.

« Y a des fois, capitaine, » fit Deacon d'un ton rageur, « où je me demande si vous êtes humain. »

— « Qui donc a dit que je l'étais ? » répliquai-je, m'efforçant de prendre un ton amusé, alors que je ne l'étais pas particulièrement. « Est-ce que j'en aurais l'air par hasard ? »

A cette remarque, les autres se mirent à rire, et le visage de Deacon s'empourpra.

— « Vous savez très bien ce que je veux dire, » répliqua-t-il, morose. « Vous n'avez pas de cœur ! »

Du cœur, vraiment ! Et qu'est-ce que ces insignifiants bipèdes pouvaient bien savoir là-dessus ?

— « Mes sentiments ne vous regardent pas, » lui dis-je brutalement, « pas plus que les vôtres ne me regardent. Vous êtes payés pour faire un travail, et j'entends qu'il soit fait. En attendant, ôtez donc vos sales tentacules de ma malle. »

Je tirai le coffre hors de sa portée. C'était mon propre bien, et j'aurais préféré qu'on me coupe en morceaux plutôt que de supporter de voir ces monstres le toucher.

— « Ce sont des mains, vous m'entendez, » hurla-t-il, « des mains et pas des tentacules, et je vous serais bien reconnaissant de vous en souvenir. »

— « J'essaierai, » dis-je, « si vous, vous essayez de vous souvenir que je ne désire personne avec moi dans la salle de contrôle, pendant qu'on navigue ; c'est la règle shrlangi des voyages dans l'espace. »

— « Jamais entendu parler, » remarqua Spanier, le premier et le plus âgé de mes trois officiers. « Et pourtant, ça fait des années que je bourlingue dans l'espace. »

Certes, j'étais jeune ; les ailes ne m'avaient poussé que deux jours avant le départ ; mais ce n'était pas une raison pour me le faire sentir. L'âge et l'expérience n'étaient pas tout. Pourtant, je commençais à réaliser que cela avait une certaine valeur utilitaire.

— « Eh bien, vous en entendez parler maintenant, » lançai-je d'un ton furieux. « Vous n'avez jamais voyagé sur une nef shrlangi avant, n'est-ce pas ? »

— « Non, » répliqua-t-il d'une voix très douce, « et aucun d'entre nous non plus. Drôle de coïncidence, n'est-ce pas ? »

— « Ouais, » ajouta le petit Muscat, « et il n'y a aucun autre shrlang à bord, même pas parmi les passagers. Juste des hommes, excepté le capitaine. Et la plupart des machines n'ont pas été construites par des mains humaines, » continua-t-il d'un ton empreint de soupçons.

Je pris un air condescendant pour lui répondre.

— « Vous avez certainement entendu dire que, de toutes les espèces intelligentes ou semi-intelligentes, seuls les humains peuvent respirer la même atmosphère que les shrlangi, et je n'avais aucune intention de passer plus d'un mois la tête sous un casque. »

— « Ça n'explique pas pourquoi vous n'avez pas pris de Shrlangi comme hommes d'équipage, » remarqua Deacon. Il commençait vraiment à m'énerver, celui-là ! « C'est l'habitude, » continua-t-il, « en général, les équipes sont mixtes. Est-ce que... est-ce que vous auriez des raisons de craindre ceux de votre propre espèce ? Et pourquoi est-ce que vous ne voulez pas descendre dans la salle des machines ? Vous savez bien que c'est votre devoir de capitaine. »

Je le regardai dans les yeux. Pourtant, à l'intérieur de ma carapace de chitine, je tremblais.

— « Vous êtes en train de me dire quel est mon devoir, Deacon ? Ça m'a tout l'air d'être de l'insubordination ! Laissez-moi vous rappeler que les fers qui se trouvent dans la cale ont, eux aussi, été dessinés pour des tentacules ; les membres humains pourraient bien ne pas s'y trouver très à l'aise. »

Il mordit la protubérance de chair de la partie inférieure de son visage.

— « Ne le blâmez pas, monsieur, » dit Spanier. « Après tout, vous ne pouvez nier que ce qui se passe ici peut nous sembler un

peu... un peu... louche. Il est plutôt bizarre, pour un capitaine, de ne jamais quitter la salle de contrôle, même en cas d'ennuis. »

Je frappai le tableau de bord d'un coup de tentacule.

— « Quand vous vous adressez à moi, Monsieur Spanier, » dis-je d'une voix tonnante, « je vous prierai de m'appeler *madame* et pas *monsieur.* »

— « Oui, madame, » dit-il d'une voix douce. « J'oublie toujours que je suis en train de m'adresser à... à une *dame.* »

Je ne pouvais l'en blâmer, car sans aucun doute, pour eux, j'étais un monstre aussi hideux qu'ils l'étaient pour moi. L'idée de féminité appliquée à mon espèce était sans doute aussi grotesque pour eux que l'était pour moi le fait que ces grossières créatures pussent être des mâles. Cependant, j'avais pris soin de choisir mon équipage et mes passagers parmi ceux qui avaient eu peu ou même pas du tout de contact avec les shrlangi antérieurement. Il ne m'était jamais venu à l'esprit que des formes de vie étrangères pourraient avoir assez d'intelligence pour remarquer qu'il y avait quelque chose d'étrange dans mon comportement et, maintenant, j'avais peur, car je sentais que j'avais peut-être été trop téméraire.

Pour masquer la frayeur, rien de mieux que la colère. Je me mis à hurler tout en respirant avec bruit à travers mes spirales.

— « Sortez tous de la salle de contrôle ! »

Ils obéirent, mais négligèrent de fermer complètement la porte. J'entendis Deacon marmonner :

— « Sale bestiole, va ! Il y a dans toute cette histoire quelque chose qui n'est pas catholique. Je jurerais bien que cette fuite dans le réservoir auxiliaire de carburant n'était pas un accident ; il y a quelqu'un ici qui cherche à nous ralentir. Et le capitaine fait tout son possible pour nous mettre des bâtons dans les roues depuis le départ du *Space Queen.* Je donnerais bien une semaine de salaire pour savoir quel petit jeu elle est en train de jouer. »

— « Ouais, » acquiesça Muscat, « y a encore quelque chose d'autre qu'est pas normal : qu'est-ce qu'est arrivé à son mari ? Son nom est sur la liste des passagers, mais il est jamais monté à bord. Si vous voulez mon avis, elle n'a aucune intention d'arriver à Methfessel III. Elle a peur que les autorités ne l'y attendent de pied ferme. »

— « Mais à quoi cela peut-il lui servir ? » demanda Spanier. « Il faudra bien que nous atterrissions sur une planète quelconque,

et les intergalactiques seront là pour l'attendre. Laissons-lui encore une chance, peut-être que nous l'avons mal jugée. »

— « Bien, bien, » dit Muscat, « aucun doute là-dessus, on l'a mal jugée ; c'est une... une créature tout à fait merveilleuse, et elle fait honneur à l'espace. Alors, pourquoi est-ce qu'elle prend pas au moins la peine d'aller faire un tour dans la salle des machines pour voir ce qui va pas ? »

— « Après tout, » repartit le premier officier, « il s'agit ici d'un vaisseau shrlangi, et quantité de choses dans l'équipement ne nous sont pas familières. D'autre part, nous ne comprenons pas non plus la mentalité étrangère qui l'a construit. Peut-être y a-t-il de bonnes raisons pour expliquer tout ce qui se passe ici. »

— « Si vous voulez mon avis, » dit brusquement Deacon, « elle n'en sait pas plus que nous sur le maniement de *Space Queen.* Nous avons déjà dévié de deux points. »

A ce moment-là, je me levai et allai claquer la porte brutalement. Puis, je tirai de ma carapace un exemplaire de l'édition shrlangi du manuel de l'espace, et comparai les schémas avec les étonnantes lignes colorées et les cadrans. Il semblait y en avoir partout. Deacon avait raison, le navire avait dévié de deux points. Je corrigeai. Du moins c'est ce que j'espérais. Pourtant la déviation pouvait bien être passée à quatre points au lieu de deux. Je branchai le pilote automatique, me levai, et tirai les rideaux de soie vert chlorophylle qui obscurcissaient le hublot d'observation. Il n'y avait plus qu'une claire bulle de plastique entre moi et la noire immensité de l'espace interstellaire, à travers laquelle, moi, virtuellement seule, je guidais la destinée de cinquante-deux créatures raisonnables, moi qui n'avais jamais vu une nef spatiale au cours de ma petite vie bien protégée. Tout était incroyablement vide et silencieux, excepté le bourdonnement continu des machines au sous-sol qui me tapait sur les nerfs. Je me demandais une fois de plus — je l'avais fait déjà tant de fois au cours de ces deux semaines de cauchemar — si je n'avais pas montré un peu d'imprudence en entreprenant cette randonnée, et si je n'avais pas eu un peu trop confiance en moi en imaginant que je serais capable de le faire. Mais qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre pour éviter d'être ridiculisée, moi et tout ce qui me tenait le plus à cœur ? La réponse était : *rien.*

Je fermai les rideaux et retournai m'asseoir devant le tableau de bord. Je caressai les sculptures compliquées du coffre de métal

qui se trouvait à côté de moi, ce coffre qui avait été dessiné pour contenir mon trousseau, car ce voyage aurait dû être mon voyage de noces, ce voyage que j'avais espéré et pour lequel j'avais fait des projets pendant toutes mes années d'adolescence. Si seulement JrisXcha avait pu être auprès de moi pour me dire ce qu'il fallait faire. Mais c'était impossible ; quoi qu'il arrivât maintenant, il me faudrait y faire face sans aide. Je ressentais au creux de l'estomac une impression de vide qui me poignait plus que le chagrin, plus que la vision de l'infini ; finalement, je compris ce que c'était : j'avais faim. La pensée de la nourriture me révoltait, mais il fallait que je mange si je voulais survivre, et il y avait cinquante-deux créatures qui dépendaient de moi. Or, quand j'avais mis les tentacules sur le *Space Queen*, je savais déjà que je devrais y passer le mois entier, pratiquement sans sortir de la salle de contrôle ; j'ouvris donc mon placard à provisions garni à cet effet, et pris un gâteau de cpalKn concentré et une boîte de vriClu, mais quand j'essayai de boire la liqueur, j'en eus la nausée ; cela me rappelait trop que si JrisXcha n'avait pas eu une fatale prédilection pour cette boisson, rien de tout cela ne serait arrivé. Aussi pris-je de l'eau à la place, et je ne m'en sentis pas plus mal pour ça, au contraire.

J'essayai de m'absorber dans la musique, et me mis à jouer sur mon bnaIooo ; je chantai une très belle chanson sur l'immensité de l'espace, mais le cœur n'y était pas... Quel intérêt y a-t-il à chanter si personne n'est là pour vous écouter ? A la fin je reposai l'instrument et restai là immobile, en proie aux tourments du doute et de la solitude. Serais-je capable de continuer ce voyage jusqu'à ce que ce soit le moment ? Ou bien, allions-nous nous trouver à court de carburant et dériver dans l'espace jusqu'à la mort du dernier d'entre nous ? Avais-je le droit de risquer les vies de tant de créatures, bien que ce ne soit que des humains, dans le but de sauver la face et ma réputation ? Comme pour répondre à ma question, il y eut soudain une énorme explosion qui secoua tout le navire, m'arracha de mon siège et me fit d'un seul coup traverser la cabine. Le vaisseau trembla violemment, comme si un tentacule géant était sorti de l'espace pour le secouer. Pendant quelques minutes, il dansa et tournoya comme une toupie, tandis que je m'accrochais désespérément à un montant. Il y eut un autre choc, aussi énorme, puis, le navire tout entier fut repris d'un frisson qui, cette fois, ne cessa pas, tandis que le bruit des machines s'était

transformé en un énorme rugissement, ponctué de raclements et de terribles craquements. Loin, très loin, j'entendais les cris aigus des passagers. Il me semblait bien que quelque chose n'allait pas.

Alors que je ramassais les cartes de navigation qui étaient tombées, la porte s'ouvrit violemment et les trois officiers entrèrent en trombe. La pâleur de leurs visages et la fixité de leurs regards m'amenèrent à conclure que leur état d'esprit n'était pas des plus sereins.

— « Madame, » dit Spanier, sans aménité, « nous venons de tomber de l'hyperespace. »

— « Mon Dieu, » répliquai-je, « j'espère que nous ne sommes pas tombés sur quelque chose de fragile ! »

— « Nous ne sommes tombés sur rien, madame, nous sommes tombés dans l'espace normal. »

— « Tiens ! » J'aurais bien voulu pouvoir consulter mon manuel. « Et c'est très ennuyeux, n'est-ce pas ? » Est-ce que nous ne pouvons pas continuer à naviguer dans cet espace normal ? »

Il eut un long soupir qui passa à travers l'ouverture de son visage.

— « Nous pouvons, bien sûr, mais ça nous retarderait diablement. »

J'exhalai un long soupir à travers mes spirales. C'était exactement ce que j'avais espéré accomplir. Et c'était arrivé tout seul.

— « Eh bien, nous ne sommes pas pressés, » remarquai-je. « Le vaisseau n'est pas périssable. »

— « Non, mais nous, nous le sommes. En voyageant dans l'hyperespace, nous arriverions à Methfessel III en douze jours à partir de maintenant, à un jour près. Le même voyage dans l'espace normal nous prendra deux cent quatre-vingt-trois ans, à une décennie près. »

— « Oh ! » murmurai-je, « c'est un peu long, en effet. » J'étais en train de perdre mon autorité. Je me raclai la gorge. « Mais comment se fait-il donc que nous soyons ainsi tombés de l'hyperespace ? Si quelqu'un a été assez négligent pour nous laisser tomber de la sorte, il pourrait bien lui en cuire. »

— « C'est votre faute à vous, » éclata Muscat. « Toute la matinée, nous avons essayé de vous dire qu'une des machines ne marchait pas, mais vous n'avez rien voulu entendre. A la fin la machine a explosé et c'est cette explosion qui nous a fait retomber dans l'espace normal. »

— « Mais nous avons encore trois machines, » protestai-je, « et ça suffit sûrement. »

— « Le navire a été construit pour marcher avec quatre, madame, » dit Spanier, « et il est beaucoup trop lourd pour remonter dans l'hyperespace avec seulement trois machines, surtout que nous avons perdu beaucoup de carburant de réserve, avant que j'aie pu boucher la fuite. »

— « Ah ! oui, » dis-je, m'efforçant de prendre l'air intelligent. Peut-être n'était-ce pas une idée de génie que j'avais eue de me glisser la veille au soir dans la cale, pendant que tout le monde était au bal, pour percer un trou dans le flanc de cette machine, mais sur le moment je n'avais rien pu trouver de mieux.

Deacon émit une sorte de grognement.

— « Hein, qu'est-ce que je vous avais dit ? Elle ne sait pas un traître mot sur la manière de conduire une nef. C'est sûrement un criminel échappé qui tente sa dernière chance. »

— « Cela n'a plus guère d'importance, maintenant, » dit le plus vieux. « Ce qui nous intéresse pour le moment, c'est de nous poser quelque part. Madame, » reprit-il, se tournant vers moi, « notre seule chance de salut est d'alléger l'équipement du vaisseau des passagers et de l'équipage. Il faut jeter dans l'espace tout ce qui n'est pas indispensable. Si nous réussissons à alléger suffisamment le *Queen*, nous pourrons le ramener dans l'hyperespace, avec les trois machines qui restent. C'est le seul espoir que nous ayons d'atterrir quelque part. Personne ne peut essayer de réparer la quatrième machine parce que le revêtement de la pile s'est fendu, et les radiations s'échappent insidieusement. »

Je fis semblant de me plonger dans de profondes réflexions.

— « Bon, » dis-je enfin, « s'il faut le faire, nous le ferons. »

— « Merci de votre permission, capitaine, » dit Spanier d'un ton tranquille. « Bien que je doive vous avouer que je n'aurais pas attendu de l'avoir si vous aviez refusé. Très bien. Les gars, prenez ce coffre et passez-le dans le sas. »

— « Attendez, attendez, » hurlai-je, traversant la pièce d'un seul coup d'ailes et saisissant frénétiquement la malle de mes six tentacules. « N'ayez pas l'audace de toucher à ce coffre, vous, espèce de... espèce d'hommes ! »

Spanier me considéra d'un long regard tranquille.

— « Je suis désolé, madame, » dit-il, « mais en cas de danger, il est impossible de faire du favoritisme. Si cela s'avère nécessaire,

nous emploierons la force. Le coffre du capitaine doit être jeté comme l'équipement des autres. »

Les deux officiers acquiescèrent avec fougue.

— « C'est bien le moment de voir enfin un peu de justice sur ce vaisseau, » fit Deacon d'un air sombre.

— « Mais vous ne comprenez pas, » criai-je. « Ce n'est pas simplement un coffre, c'est... ça a été... c'est... c'est vital pour la conduite du vaisseau. »

Muscat me repoussa grossièrement et posa un tentacule sur le coffre.

— « Grand Dieu, » dit-il en reculant, écrasant l'extrémité pédestre de Deacon, « il y a quelque chose qui bouge là-dedans. Il y a quelque chose de vivant à l'intérieur. »

— « Oh ! là là ! » gémit le gros homme. « Sinistre, n'est-ce pas ? On va l'ouvrir et regarder avant de le balancer. »

Cette fois le danger était là. Je me retournai et, rapidement, piquai les trois hommes à la suite. Ils chancelèrent et poussèrent un gémissement. Profitant de l'impossibilité de se mouvoir dans laquelle ils se trouvaient momentanément, je les poussai hors de la salle de contrôle et fermai la porte à clef. Il ne leur faudrait que quelques minutes pour reprendre leurs esprits, et, d'ici là, je l'espérais, mes problèmes seraient complètement résolus ou du moins ne pèseraient plus sur mes épaules. Si seulement Muscat avait raison. Hâtivement, j'ouvris le coffre. Si Muscat s'était trompé, tout était perdu.

Comme je soulevais le couvercle, j'eus tout d'abord l'impression que Muscat s'était bel et bien trompé. La chrysalyde à l'intérieur était toujours brune et immobile, exactement comme le jour où je l'avais tendrement placée dans le coffre ; si elle ne s'ouvrait pas maintenant, elle n'aurait plus jamais la possibilité de le faire.

— « JrisXcha ! » criai-je, tordant follement tous mes tentacules, du moins ceux qui ne me servaient pas à me tenir debout. « JrisXcha, m'entends-tu ? »

Il y eut un faible mouvement, un faible bruissement. Je retins ma respiration. Une fissure apparut dans le cocon. Lentement, elle s'agrandit, s'agrandit. Je faillis m'évanouir tant mon soulagement était grand. La chrysalide se fendit et JrisXcha, ma femme, jaillit dans la salle de contrôle, en un éclair de gloire iridescente. Enfin, ses ailes avaient poussé.

— « Qu'est-il arrivé, FkorKo ? » demanda-t-elle, parcourant la

pièce d'un regard stupéfait. « La dernière chose dont je me souvienne, c'est d'avoir bu un dernier pot de vriClu à notre mariage, et puis... *pouf* ! »

— « Tu te trouves dans la salle de contrôle du *Space Queen,* » dis-je, et pendant quelques instants j'oubliai tout le respect que j'avais promis de lui montrer en toute occasion, lors de notre cérémonie de mariage. « Imbécile, tu savais bien que tu n'aurais jamais dû prendre d'alcool sous quelque forme que ce soit pendant la semaine qui précède la nymphose. Ton cocon s'est formé avec dix-neuf jours de retard. »

— « Mais alors, je ne pouvais pas être un insecte parfait pour le jour du départ, » dit-elle, trop étonnée pour se formaliser de mon impertinence. « Le *Space Queen* se serait donc trouvé conduit par un autre capitaine, et moi du même coup j'aurais été perdue de réputation ! Comment suis-je donc arrivée ici, et toi qu'est-ce que tu fabriques dans ma carapace, FkorKo ? » Elle se mit à rire. « Je dois avouer que tu es d'un ridicule achevé, là-dedans. »

— « Moi, j'ai eu mes ailes à temps, » rétorquai-je, « parce que moi, j'étais une bonne petite larve bien saine. Aussi, j'ai pris ta place ; j'ai pu partir en prétendant que j'étais toi, parce que tout l'équipage est humain ; tu comprends, ils ne savent pas reconnaître un shrlang mâle d'un shrlang femelle, c'est pour ça que je les ai embauchés. » L'énormité de ce que j'avais fait m'apparut soudain, et ma voix se brisa. « Mais... mais... mais... malgré tout, » bégayai-je, « j'ai... j'ai bien peur que nous n'atteignions jamais Methfessel III. J'ai fait tout... tout ce que j'ai pu pour ralentir le navire, mais j'ai bien peur de l'avoir ralenti pour toujours. »

Maintenant que je n'avais plus à jouer la féminité, je pouvais me laisser aller à me payer le luxe de gémir à souhait.

JrisXcha vint vers moi et mit trois tentacules autour de ma carapace, ou plutôt de sa carapace chitineuse.

— « Bon petit, » dit-elle d'une voix rauque d'émotion, « je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter un mari tel que toi. La larve que j'étais a eu bien de la chance, c'est tout ce que je peux dire. » Elle joignit ses antennes aux miennes. « Ne t'inquiète plus, petit cocon chéri, je vais remettre ce navire d'aplomb. Ce n'est pas pour rien que j'ai obtenu le diplôme de l'Académie Spatiale Hexapode... Qu'est-ce que c'est que ce raffût à la porte ? »

— « Ce sont les officiers, » dis-je en sanglotant. « Ils viennent sûrement pour me jeter, pour nous jeter dans l'espace... »

Elle me caressa rapidement de ses antennes.

— « Ne te fais pas de soucis, mon chéri, je vais m'occuper de tout. Donne vite l'uniforme. » Je me glissai hors de la carapace et elle l'enfila rapidement, pendant que je me drapais dans un sari de soie de son cocon. Le brun n'était pas vraiment ma couleur mais je ne pouvais pas me permettre d'être difficile.

JrisXcha tira les verrous et ouvrit la porte si soudainement que Deacon et Muscat s'étalèrent de tout leur long, tandis que Spanier réussissait à peine à garder son équilibre.

— « Qu'est-ce que c'est que tout ce remue ménage, messieurs ? » dit ma femme sans se troubler. « Il aurait suffi de frapper une fois. Je ne suis pas aussi inaccessible que cela. »

La peau de Deacon fonça brusquement.

— « Ah ! ben vous ! » commença-t-il, pointant son fulgurateur sur JrisXcha, tout en se relevant. Je me précipitai, prêt à me jeter entre eux pour prendre la décharge dans mon thorax.

— « Un instant, » dit Spanier, en repoussant le gros homme. « Il y en a deux maintenant. »

Stupéfaits, ils considérèrent JrisXcha puis moi, puis le coffre ouvert et vide.

— « Alors, c'est pour ça qu'elle voulait pas qu'on jette la malle, » dit lentement Muscat. « L'autre était dedans pendant tout le voyage. Excusez-moi, madame, j'aurais pas été si... si grossier avec vous, si j'avais su que vous étiez mère. »

— « Ce n'est pas vraiment ça, » dit JrisXcha, « mais j'espère bien l'être prochainement. »

Elle avait l'intelligence très rapide.

« Messieurs, » reprit-elle, « permettez-moi de vous présenter mon mari FkorKo. » Elle m'attira auprès d'elle par deux tentacules, et je baissai les yeux modestement, comme doit le faire tout mari qui connaît les usages. « Je suis désolée, » reprit-elle, « d'avoir été obligée de faire tous ces mystères, mais tout cela était très compliqué, voyez-vous, et contre les règles de l'espace. Un officier shrlang n'a le droit d'emmener aucun membre de sa famille tant qu'il est, pardonnez-moi l'expression, dans l'état de chrysalide ; les époux doivent en principe développer leurs ailes au même moment, mais FkorKo est tombé malade brusquement, » dit-elle, évitant mon regard, « et ses ailes n'ont pas poussé au moment où elles auraient dû. »

— « Oh ! » murmura Deacon, « alors il était dans un cocon ? »

— « Mais pourquoi ne pas avoir attendu que les ailes aient poussé pour entreprendre le voyage ? » demanda Muscat.

— « Rien n'est supposé arrêter un officier dans l'accomplissement de son devoir. Si j'avais attendu qu'il devienne un insecte parfait, j'aurais perdu mon navire et je n'aurais jamais pu en avoir un autre. J'aurais été cassée et nous serions tous deux devenus des hors-la-loi. J'espère que je peux vous faire confiance et que vous ne raconterez rien de tout ça. »

— « Je veillerai à ce que les hommes n'en parlent pas, madame, » dit Spanier, « du moins si nous vivons assez pour ça. Le navire est en fort mauvais état. »

— « Oh ! mais je suis sûre que je vais arranger tout ce qui ne va pas, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, maintenant que je peux y appliquer toutes mes facultés. Vous savez ce que c'est, je m'inquiétais tellement pour mon mari que je ne pouvais penser à rien d'autre. »

— « Bien sûr, » murmura Deacon d'un ton contrit.

— « Oh ! là là, si je comprends, » dit Muscat comme un écho. « Si j'avais su ! »

Je les aimais bien, tout hommes qu'ils étaient. Ils avaient vraiment du cœur.

— « Et nous ne vous garderons même pas rancune pour nous avoir piqués, » ajouta Deacon d'un ton magnanime.

— « J'ai fait ça ? Oh ! j'étais si bouleversée ! Je ne savais plus ce que je faisais. »

JrisXcha m'attira vers elle et caressa doucement mes antennes avec les siennes, bien qu'elle ne soit jamais aussi démonstrative en public. « J'ai un merveilleux petit mari, » dit-elle.

— « Mais pourquoi ne pas nous l'avoir dit ? » demanda Spanier. « Quels qu'aient été nos sentiments pour vous, nous n'aurions pas jeté le cocon de votre mari dans l'espace. »

JrisXcha dissimula un sourire avec un tentacule antérieur.

— « Eh bien, c'était tellement difficile de parler de tout ceci, » dit-elle. « Vous savez, chaque forme de vie a ses tabous. »

Les deux autres eurent un regard de reproche pour Spanier. Il rougit violemment.

— « Je suis désolé, madame, » dit-il, « je n'avais pas compris. »

— « Très bien, » reprit-elle d'un ton cordial, « c'est tout à fait normal. »

Je refrénai un fou rire nerveux avec difficulté.

« Maintenant, » continua-t-elle, « je vais descendre tout de suite à la salle des machines avec vos hommes et on va réparer tout ça en un rien de temps. Nous, les shrlangi, ne sommes pas affectés par les radiations. Et toi, petit cocon chéri, attends-moi ici, et rappelle-toi bien de ne pas mettre tes jolis petits tentacules sur les boutons de ce tableau de bord. »

— « Non, mon amour, » murmurai-je. « Je ne toucherai jamais une machine de ma vie. »

Ma femme, d'un air assuré, sortit de la salle de contrôle, suivie des trois humains complètement ébahis. Elle avait su maîtriser la situation.

Spanier fut le dernier à sortir. Avant de quitter la pièce, il se tourna vers moi et me regarda.

— « Je suis très fier de vous connaître, monsieur, » dit-il, « très fier. » Il tendit un tentacule, plutôt une main, serra un de mes tentacules, et le secoua vigoureusement. Immédiatement, je perçus une intention amicale.

« Vous savez, monsieur, » dit-il, « quand on ne connaît pas une espèce, il est quelquefois très difficile de distinguer le sexe auquel l'individu appartient ; il est même difficile de distinguer un individu d'un autre. Je suppose que vous avez les mêmes difficultés aussi. Mais quand on a travaillé près de quelqu'un, on arrive à le connaître, que ce quelqu'un soit humain ou étranger. Et ce quelqu'un vous devient proche. » Il se racla la gorge, et je compris qu'il était embarrassé, parce que maintenant, pour moi, ce n'était plus un étranger non plus. « Ce que j'essaie de vous dire, c'est ceci, » dit-il en conclusion d'une voix rauque. « Bestiole ou pas bestiole, vous êtes un brave petit gars... capitaine. »

Traduit par Christine Renard.
Titre original : The captain's mate.

Contes de Noël (1)

ROBERT F. YOUNG

Marché de dupe

Pour ce numéro de fin d'année, nous avons réuni à votre intention deux contes de Noël fantastiques. Le premier, de Robert Young, est d'inspiration nettement humoristique. Il nous montre les conséquences d'un curieux pacte avec le diable, dont le bénéficiaire souhaite l'existence pour lui seul d'un « père Noël pour adultes ». Le malheureux ne sait pas à quoi il s'expose !

« EXPOSEZ votre requête, » dit l'Adversaire, lorsque la fumée se fut dissipée, « je ne serai pas à votre disposition toute la nuit ! »

Ross avala péniblement sa salive. A vrai dire, il n'avait pas pensé que le pentagramme remplirait son office. Il se demanda s'il convenait de se tenir debout devant la Présence Ennemie, ou s'il valait mieux qu'il s'assît derrière son bureau. Il se décida pour la dernière solution : l'Adversaire, il en était sûr, ne serait pas le moins du monde impressionné par des manières protocolaires.

— « Eh bien ? »

Ross avala de nouveau sa salive. « Je... je voudrais qu'il existât un Père Noël. »

— « Je vois... Pour tout le monde, ou simplement pour vous seul ? »

— « Pour moi seul, naturellement, » répondit Ross. « Je ne vois pas du tout ce que j'y gagnerais, si chacun tirait profit de l'affaire. Voyons, ce serait immédiatement l'inflation. »

— « Vous avez, ma foi, raison. » L'Adversaire se gratta pensivement la nuque avec le bout de sa queue. « Et, je dois le dire, votre requête est originale. Nul n'avait encore prévu cette éventualité.

» ...Bien entendu, il y a certaines choses à considérer. »

— « Je m'y attendais, » dit Ross.

— « Ne vous hâtez pas tellement de faire étalage de votre cynisme. Je vous ai dit qu'il y avait certaines choses à considérer : j'entends par là que je ne peux pas faire le détail dans le merveilleux enfantin. Si vous voulez que le Père Noël existe, vous devrez accepter tout ce qui va de pair avec lui — et vivre en conséquence. »

Un attelage de huit rennes tirant un traîneau rouge se mit à gambader dans la tête de Ross. L'imagination n'était pas son fort.

— « Cela me paraît normal, » dit-il.

— « Bravo ! » L'Adversaire tira une formule de contrat de dessous sa robe, incisa une veine dans son poignet et remplit les espaces blancs intéressés. Il tendit la feuille à Ross. « Vous constaterez, je pense, que les clauses sont libérales. »

— « J'en doute, » dit Ross en parcourant le document. Tout à coup, il sursauta : « Que signifie ceci : pour la *vie* ? »

— « C'est exact. Dans votre cas, j'ai renoncé à toute limite temporelle. Je vous conseille de signer avant que je change d'avis. »

Ross prit la plume, incisa une veine à son poignet et griffonna son paraphe. « Mais *pourquoi* ? » s'enquit-il.

L'Adversaire lui jeta un regard oblique. « Vous verrez bien, » dit-il. Il y eut l'habituel nuage de fumée, l'habituelle odeur de soufre, suivis du vide habituel...

Cette année-là, Ross s'amusa fort à rédiger sa lettre au Père Noël. Il ne s'embarrassa pas de circonlocutions. *Cher Père Noël,* écrivit-il, *envoyez-moi, je vous prie, un coupé Cadillac dernier modèle, une belle Jayne Mansfield* (95 *de tour de hanches,* 60 *de tour de taille,* 96 *de tour de poitrine*), 52 *caisses de spiritueux de première qualité,* 365 *caisses de Schlitz, un abonnement d'un an à* Whisper... La liste était très imposante et il ne pensait vraiment pas obtenir tout ce qu'il avait demandé ; mais s'il recevait seulement les trois premiers articles, il aurait l'impression d'avoir profitablement investi sa vie dans l'au-delà.

Cependant le Père Noël lui livra scrupuleusement sa commande. Le matin de Noël, Ross se trouva le possesseur — en sus des articles ci-dessus mentionnés — d'un congélateur entièrement garni ; d'un réfrigérateur en chrome massif ; d'un bar ; de l'ameublement d'une salle de séjour rouge vif ; d'une chambre à coucher en terre

cuite ; des œuvres complètes du Marquis de Sade ; d'un poste de télévision grand écran en bois blond ; d'un orgue électrique avec une notice intitulée *Comment jouer de l'orgue en six leçons faciles* ; d'une salle de bains chromée ; d'une mine d'uranium ; d'une discothèque de variétés ; de 365 chemises de luxe ; d'une panoplie du parfait menuisier ; d'une île dans les mers du Sud ; d'une édition de luxe du dernier succès de librairie ; de six grosses de pilules tranquillisantes ; d'un train électrique ; d'un chalet dans les Alpes suisses ; d'un ouvre-boîte en or massif.

La Cadillac lui donna une merveilleuse assurance. Pour la première fois de sa vie, il avait l'impression d'être un homme complet. Quant à la Jayne Mansfield, qui s'appelait Candace, dès le premier coup d'œil, il la demanda en mariage, tellement elle était irrésistible. Elle répondit oui, comme de bien entendu — d'ailleurs, il avait spécifié dans un *post scriptum* qu'elle éprouverait pour lui le coup de foudre — et, l'après-midi même, ils furent unis par un juge de paix d'un Etat voisin.

Revenu à son appartement, Ross prit son cadeau de Noël dans ses bras. Ceci, pensait-il en l'embrassant, valait mieux que tous les souliers vides qui étaient généralement son lot à l'époque de Noël. Encore n'était-ce que le premier de ses Noëls. La seule pensée de toutes les choses qu'il pourrait demander à l'avenir lui donnait des étourdissements, et il prit note mentalement de commencer sa liste de bonne heure, afin de ne rien oublier.

Bientôt Candy s'écarta de lui. « Bonne nuit, mon chéri, » dit-elle.

— « Je t'en donnerai des *bonne nuit* ! » dit Ross en l'enlaçant de nouveau et la couvrant de baisers.

Elle répondait à ses caresses ainsi que doit le faire toute blonde digne de ce nom — mais jusqu'à un certain point. Lorsqu'il franchit ce point, elle se dégagea et se dirigea vers la chambre à coucher. Ross la suivit. Elle s'arrêta sur le seuil. « Bonne nuit, chéri ! » dit-elle de nouveau en lui fermant la porte au nez. Le petit déclic produit par le pène pénétrant dans son logement fut pour lui l'équivalent du supplice de Tantale.

Ross contemplait les panneaux roses d'un air incrédule. Puis il se mit à tambouriner sur la porte. Lorsque Candy l'entrebâilla, il rugit : « Qu'est-ce qui te prend ? N'est-ce pas notre nuit de noces ? »

— « Je le sais, mon chéri. Ne t'ai-je pas permis de m'embrasser déjà deux fois ? »

— « Bien entendu, tu m'as laissé t'embrasser deux fois et après ? Je ne t'ai pas épousée uniquement pour t'embrasser ! »

Elle sursauta. « Alors, pourquoi diable m'as-tu épousée ? »

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, il se trouva de nouveau confronté avec les panneaux roses. Il se remit à tambouriner, mais cette fois n'obtint pas de réponse. Au bout d'un moment, ses mains devinrent douloureuses et il renonça.

Il se dirigea vers l'armoire aux spiritueux et se versa quatre doigts de bourbon Old Crow. Il engloutit le liquide, se versa quatre nouveaux doigts qui suivirent le même chemin. Soudain il s'aperçut que quelqu'un ou quelque chose frappait à la fenêtre. Il traversa la pièce et souleva le châssis. Un petit homme pâle était assis sur un siège volant, de l'autre côté de l'appui de fenêtre. Il tenait un seau d'argent d'une main et un couteau à mastic de l'autre.

— « Vous avez bien mal choisi votre temps pour faire de l'entretien ! » dit Ross. « Au fait, pouvez-vous me dire ce que vous fabriquez ? »

— « Voyons, je pose du givre sur vos carreaux, bien entendu, » dit l'homme pâle. « A quoi pensiez-vous que je passais mon temps par une nuit aussi froide ? »

Pendant un instant Ross fut incapable d'articuler un son, tellement il était furieux. Puis : « Quel est votre nom ? Je vais me plaindre à la direction ! »

— « La direction, ah ! ah ! » dit l'homme pâle.

— « Je vais vous faire faire « ah ! ah ! » si vous ne me dites pas votre nom ! »

— « Parbleu, je suis Jack Frimas, idiot que vous êtes ! Qui d'autre s'aviserait de poser du givre sur vos fenêtres ? »

Ross ouvrit des yeux ronds. « Jack Frimas ! »

L'homme pâle hocha la tête. « En personne. »

— « Pour l'amour du ciel, me prenez-vous pour un moutard ? Jack Frimas ? Ça n'existe pas ! »

— « Vraiment ? Bientôt vous me direz que le Père Noël, ça n'existe pas ! »

Ross lui claqua la fenêtre au nez. Il revint à l'armoire aux spiritueux et s'administra deux nouveaux doigts d'Old Crow. Puis il s'en fut bouder sur le sofa.

Il essaya de réfléchir. Qu'avait donc dit l'Adversaire ? Qu'il ne faisait pas le détail dans le merveilleux enfantin ? Que, pour don-

ner de la réalité au Père Noël, il lui fallait également rendre vraies toutes les autres légendes ?

Jack Frimas ?

Et pourquoi pas ? Jack Frimas n'était-il pas partie intégrante du merveilleux enfantin ?

Impossible, pensa Ross. C'est absurde !

Il vida son verre et le jeta dans la cheminée. Il contemplait la porte de la chambre à coucher d'un air lugubre. Soudain, il eut la sensation que quelqu'un se tenait à côté de lui, et il se retourna avec colère. Comme il l'avait prévu, il y avait quelqu'un — un individu dégingandé, portant un costume de cow-boy blanc, armé d'un revolver d'argent à six coups et portant une guitare d'or. Un halo, comparable à un tube fluorescent circulaire, clignotait au-dessus de son sombrero, une étoile chromée portant les lettres A.G. brillait sur sa poitrine, et une paire d'ailes roses lui partaient des épaules.

— « C'est bon, » soupira Ross avec lassitude. « Qui êtes-vous ? »

Le cow-boy ailé fit résonner une corde d'or. « Je suis votre A.G., » nasilla-t-il.

— « Mon quoi ? »

— « Votre Ange Gardien ! »

— « Qui a jamais entendu parler d'un Ange Gardien déguisé en cow-boy et portant une guitare ? »

— « Faut bien suivre son temps, mon pote. J'aurais l'air malin de me présenter à vous en robe blanche, avec une harpe sous le bras ! »

Ross faillit lui dire que son nouvel accoutrement ne lui donnait pas un air particulièrement intelligent. Mais il n'en fit rien. Il ne se sentait pas en humeur de parler. Il jeta un coup d'œil légèrement désespéré autour de la pièce et remarqua qu'il restait encore quelques doigts de liquide dans la bouteille d'Old Crow. Après les avoir ingurgités, il revint d'un pas incertain vers le sofa où il s'étendit. L'A.G. dénicha des couvertures dans quelque coin et le borda confortablement pour la nuit.

Quelques instants plus tard, le Marchand de Sable entra dans la pièce, un petit seau rouge à la main, et lui jeta du sable dans les yeux.

Après une semaine d'échange de baisers sans résultats et de discussions qui ne le menaient nulle part, de visites nocturnes de

Jack Frimas et du Marchand de Sable, Ross se sentait devenir enragé. Il faisait un temps de saison, et la veille du Nouvel An le trouva en compagnie de Candy et de l'A.G., accoudé au bar que lui avait apporté le Père Noël.

Comme on aurait pu s'y attendre, Cady buvait comme un oiseau. Ross était écœuré. La prochaine fois qu'il inscrirait une Jayne Mansfield sur sa lettre au Père Noël, il aurait soin de spécifier quel genre de Mansfield. Si le vieux bonhomme au costume de flanelle rouge ne comprenait rien aux réalités de la vie, il était grand temps de compléter son éducation.

La soirée était un désastre — du point de vue de Ross. Par contre, Candy paraissait s'amuser — à sa manière ingénue — et l'A.G. avait organisé un bal à lui tout seul. Il grattait sans arrêt sa guitare et chantait d'une voix sirupeuse, chanson après chanson. De temps en temps il se levait et exécutait une petite danse circulaire en exécutant un pas de côté particulier. Le fait que nul ne le voyait ni l'entendait, à part Ross et Candy, ne semblait pas l'affecter le moins du monde.

Aux environs d'onze heures, Ross remarqua la présence d'un vieil homme, muni d'une faux, qui déambulait parmi les tables. Nul ne faisait la moindre attention à lui ni ne semblait même le voir. Pendant un moment, Ross fut intrigué ; puis, à minuit tapant, le vieil homme sortit et un petit garçon rondelet, portant en tout et pour tout une ceinture, fit son apparition.

— « Flûte ! » dit Ross. « Voilà l'An Neuf ! Partons ! »

Jack Frimas travaillait joyeusement sur la fenêtre lorsqu'ils pénétrèrent dans la chambre, et Ross aperçut le Marchand de Sable qui attendait dans un coin d'ombre. L'A.G. pénétra dans la pièce et se mit en devoir de préparer le sofa. Candy se glissa hors de son vison pastel et se tint debout, provocante au milieu de la chambre.

— « Je suis prête à te donner le baiser du soir, » dit-elle.

A la mi-janvier, après une longue bataille indécise avec son Ange Gardien, Ross s'en fut consulter un homme de loi spécialisé dans les divorces. « Je voudrais faire annuler mon mariage ! » dit-il.

— « Calmez-vous, mon ami, » dit l'homme de loi, « nous le ferons annuler si vous pouvez faire valoir des griefs suffisants. »

— « Des griefs ? Par ma foi, je puis faire valoir suffisamment

de griefs pour annuler vingt mariages ! Ma femme m'autorise seulement à l'embrasser ! »

— « Cela ne suffit pas pour justifier une annulation — ni un divorce, d'ailleurs. Qu'attendez-vous d'elle ? »

Ross sentit son visage le brûler. « A votre avis, que peut-on attendre d'une femme ? »

— « Je ne puis l'imaginer. »

— « Ecoutez, je ne suis pas d'humeur à monter sur la sellette. Je vais vous le dire une bonne fois pour toutes et je veux bien être changé en citrouille si je vous fais un dessin. Lorsque vous embrassez votre femme, s'échappe-t-elle de vos bras pour aller se verrouiller dans sa chambre ? »

— « Non, bien entendu ! Mais cela ne vous concerne pas. Vous êtes différent. »

— « Pourquoi suis-je différent ? »

L'homme de loi parut perplexe.

— « Je... je ne sais pas exactement. Mais le fait est là. »

— « Que le diable me patafiole ! » s'écria Ross, puis il marcha hors de la pièce et claqua la porte derrière lui.

Cinq hommes de loi plus tard, il renonça.

Fin février, Candy se mit à tricoter. De petites choses. Elle baissa gravement les yeux, lorsque Ross s'enquit de la raison de cette activité. « Je vais avoir un bébé, » dit-elle.

Pendant un bon moment, Ross demeura muet comme une carpe. En la circonstance, il convenait de choisir soigneusement ses mots, et Ross mit quelque temps à trouver ceux qu'il cherchait : à la fois explicites et concis :

— « De qui est-il ? »

Elle leva vers lui des yeux pleins de surprise.

— « Mais de toi, bien entendu. Tu es bien mon mari, que je sache ? »

— « J'aime à te l'entendre dire. »

— « Alors pourquoi cette sotte question ? T'imaginerais-tu par hasard que je me sois laissé embrasser par quelqu'un d'autre ? »

Ross soupira. « Non, je ne suppose pas qu'on puisse te le reprocher, » dit-il.

Il ne croyait pas qu'elle allait vraiment avoir un bébé. Mais il

décida d'entrer dans le jeu. A mesure que les semaines passaient, elle paraissait plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été, et son tricot, avec ou sans objet, semblait donner à sa vie un intérêt qui lui avait fait défaut jusque-là.

Il continua de se prêter à la comédie après qu'elle eut commencé à s'acheter des vêtements de grossesse. Si elle tenait à se retrancher complètement de la réalité, il n'y voyait pas d'inconvénient. Il devait avouer, cependant, qu'elle prenait du poids ; d'autre part, cela n'avait rien d'étonnant, vu les quantités de nourriture qu'elle absorbait.

L'Ange Gardien continuait à rôder aux alentours, grattant sa guitare, chantant et polissant son revolver à six coups. Jack Frimas était à la tâche à peu près chaque matin, avec son couteau à mastic et son seau, et le Marchand de Sable ne manquait jamais de paraître, la nuit venue. Mais si la situation était plutôt sombre dans l'ensemble, elle s'éclairait sous certains aspects.

C'est ainsi qu'au début de mars, Ross dut se faire extraire une dent. Lorsqu'il vit le dentiste se préparer à jeter la dent dans la poubelle, il se souvint que cette dent, dans le royaume merveilleux de l'enfance, possédait une valeur monétaire. Il demanda donc au praticien de lui remettre la dent et, la nuit venue, il la plaça sous son oreiller. Et, ma foi, le lendemain matin, il trouva une pièce brillante à l'endroit où il l'avait posée. Hum... pensa-t-il.

L'après-midi, il pénétra dans un magasin et fit l'emplette de deux douzaines de séries de fausses dents-jouets à 25 cents la pièce et, le soir même, en se couchant, il plaça l'une des séries sous son oreiller. Vingt dents au prix courant de 50 cents l'une, calcula-t-il, devraient lui rapporter une somme totale de dix dollars — à condition que la Fée des Dents tombât dans le panneau. La Fée des Dents fut dupe du subterfuge et, le lendemain, Ross avait fait un bénéfice de neuf dollars soixante-quinze. De nouveau, il se lançait dans les affaires.

Puis ce fut le dimanche du Lapin de Chocolat et il persuada l'Ecureuil de Pâques de lui laisser des œufs d'or au lieu des œufs durs habituels. Il ramassa un vrai magot ce jour-là — et si sa femme avait été digne de ce nom, elle lui aurait immédiatement sauté au cou et accordé tout ce qu'il demandait. Candy n'en fit rien. Elle continua de tricoter et, lorsqu'il fut dix heures, elle se leva en disant : « Eh bien, tu ne veux donc pas m'embrasser ce soir, mon chéri ? »

Juin, et des jeunes filles en robes d'été... Ross commençait à jeter autour de lui des regards concupiscents. Nul homme, se disait-il, n'avait davantage d'excuses. Mais l'Ange Gardien ne l'entendait pas de cette oreille, et Ross n'eut pas plus tôt esquissé ses premiers travaux d'approche qu'une lourde main s'abattit sur son épaule et qu'une voix sonore retentit à son oreille :

— « L'individu le plus abject que l'on trouve dans la plaine, c'est celui qui trompe sa femme. C'est mon rôle de te garder pur, mon pote. Pur. Tu m'entends ? »

— « Rentre à la maison jouer aux cartes avec le Marchand de Sable et la Fée des Dents, » dit Ross. « Je suis occupé. »

— « Pur, mon pote, pur, » répéta l'Ange Gardien, et pour bien prouver qu'il ne plaisantait pas, il saisit Ross par la peau du cou, le transporta à la maison et le mit au lit.

Ross contemplait misérablement le plafond. Que faire, se demandait-il, lorsque la femme que vous avez reçue à Noël n'est rien d'autre qu'un pantin et que l'Ange Gardien que vous avez touché par la même occasion a la moralité d'un justicier du Far West ?

Réponse (sur le plan général) : commander une autre femme.

Réponse (spécifique) : écrire : *Cher Père Noël, s'il te plaît, envoie-moi une nouvelle femme,* et la requête ainsi formulée garantit l'annulation de la première à la livraison de la seconde.

Dans le monde merveilleux de l'enfance, un homme ne pouvait certainement pas avoir *deux* femmes !

Ross commençait à se sentir mieux. Il mit en chantier la rédaction de sa lettre au Père Noël dès le jour suivant. Il y travailla tout l'été et l'automne, se jurant bien que le Père Noël ne réussirait pas cette fois à faire de lui le dindon de la farce, à deux reprises consécutives. Nul ne venait le déranger si ce n'est le Marchand de Sable, qui s'obstinait à lui lancer du sable dans les yeux dès qu'il commençait à dodeliner de la tête. (Jack Frimas avait cessé de venir avec les beaux jours.)

A la Toussaint, il interrompit ses travaux juste le temps de dérober un balai à une vieille sorcière débile, de capturer un farfadet infirme et de l'obliger à révéler l'endroit où il recélait son trésor et de persuader deux lutins adolescents d'accomplir ses travaux ménagers au cours de la prochaine année féerique. Mais le lendemain, il était de nouveau à la tâche.

A une heure tardive de la nuit, en novembre, il entendit frapper à la fenêtre. Il venait d'inscrire dans sa lettre l'article 6002 et

il hésitait entre un brandy et un scotch à l'eau de Seltz, pour se réconforter. Candy s'était retirée de bonne heure dans sa chambre en déclarant qu'elle ne se sentait pas bien.

Les coups continuant de plus belle, il s'était levé pour s'approcher de la fenêtre. La nuit était froide, et il pensa tout d'abord que Jack Frimas était revenu ; il souleva le chassis, résolu à donner au pâle petit bonhomme une sérénade de sa façon. A ce moment, il s'aperçut que ce n'était pas Jack Frimas.

C'était la Cigogne.

C'était également la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Ross claqua la fenêtre et se précipita vers son bureau pour dresser un nouveau pentagramme.

L'Adversaire, lorsqu'il parut quelques minutes plus tard, avait toujours la même attitude sarcastique. « Eh bien, » dit-il d'un air un peu las. « De quoi s'agit-il cette fois ? »

— « Je désire qu'il n'y ait plus de Père Noël, » dit Ross, « ni de Marchand de Sable, ni de Jack Frimas, ni d'Ange Gardien. Mais par-dessus tout, pas de Cigogne ! »

— « Je vois... Pour tout le monde ou simplement pour vous tout seul ? »

— « Pour moi seul, naturellement. C'est mon âme que je vends... D'ailleurs, ils n'existent pas pour les autres. »

— « Si, d'une certaine manière, » dit l'Adversaire, « éventualité qui souligne les considérations que j'ai mentionnées au cours de notre première rencontre. Mon incapacité à faire le détail du merveilleux enfantin s'applique aussi bien à son élimination qu'à sa matérialisation — et en l'éliminant, je supprimerais non seulement sa réalité présente, mais le résidu normal qui subsiste en vous depuis votre enfance. Pour y parvenir, je serais contraint de remonter jusqu'aux années qui ont formé votre personnalité et d'altérer votre attitude originelle. Des complications pourraient surgir... »

— « Vous ne venez pas au fait, » dit Ross.

L'Adversaire remua la queue avec exaspération. « Ce que je voudrais vous faire comprendre, » dit-il, « c'est ceci : bien que le concept de la Cigogne puisse à présent vous paraître ridicule, dans un passé lointain il a rendu une phase de votre vie supportable et

vous a permis de grandir en conservant les illusions qui servent de base à la vie amoureuse. »

— « Je n'ai que faire d'illusions pour ma vie amoureuse, » dit Ross. « Tout ce dont j'ai besoin, c'est de la bonne vieille réalité. »

— « Dans ce cas, vous serez servi ! » L'Adversaire produisit une formule de contrat, incisa une veine et se mit en devoir de remplir les espaces blancs concernés. Tout en écrivant, il prononçait chaque mot à voix haute. « Le présent contrat annule le précédent... élimination, chez le soussigné, de toute croyance au merveilleux enfantin, quels qu'en soient les aspects... durée du contrat : à vie. »

— « Encore ? » demanda Ross.

— « Je suis de nouveau d'humeur généreuse, » dit l'Adversaire, lui tendant la plume et le contrat.

Ross hésita un instant. Cette clause qui l'engageait pour la vie ne le rassurait guère, cette fois. Puis il pensa à Candy dormant d'un sommeil virginal de l'autre côté des impénétrables panneaux roses, à la Cigogne attendant à la fenêtre. En toute hâte, il incisa une de ses propres veines et parapha le document. Il rendit la plume et le contrat à son interlocuteur.

— « A bientôt ! » dit l'Adversaire.

Lorsque la fumée se fut dissipée, Ross jeta un regard circulaire dans la pièce. Le coin où se tenait habituellement le Marchand de Sable était vide. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : l'Ange Gardien était parti. Il tendit l'oreille : on avait cessé de frapper à la fenêtre.

Il contempla la porte de la chambre à coucher.

Pour une raison inconnue, les panneaux roses le laissaient de glace.

Il se leva cependant, s'approcha de la porte et frappa.

— « Entre ! » dit une voix chaude. « Entre, mon chéri. »

Il tendit la main, la posa sur le bouton. Il savait cette fois que l'huis ne serait pas verrouillé. Soudain il eut la vision de Candy étalée sur le lit humecté de transpiration, impudique, ses vastes mamelles au vent... Le dégoût lui monta à la gorge et faillit l'étouffer. Sa main glissa sur le bouton de porte ; il tourna les talons et s'enfuit de l'appartement.

Sale créature ! pensa-t-il. Il la haïssait à tel point qu'il ne pouvait plus le supporter.

Il la haïssait presque autant que sa mère.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Santa Clause.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro (suite)

EVELYN E. SMITH	12	Gerda
	30	L'esclave fidèle
	55	Mon Martien et moi
	99	Vocation de reine
	103	Une journée en banlieue
	112	La jeune fille et le vampire
	117	De tout pour faire un monde
	129	Cher petit Gregory
ROBERT F. YOUNG	44	Poète, prends ton luth...
	64	La déesse de granit
	73	L'ascension de l'arbre
	79	Une brise de septembre
	80	Ecrit dans le ciel
	87	Poêle volante
	89	Nikita Eisenhower Jones
	90	Un modèle dernier cri
	96	Les sables bleus de la Terre
	98	Idylle dans un parc à voitures d'occasion du XXIe siècle
	101	Orage sur Sodome
	110	Le Léviathan de l'espace
	115	Les robots aiment aussi
	116	...et réciproquement
	127	Amour sidéral
	130	Rapport sur le comportement sexuel des habitants d'Arcturus 10
	134	Dans quelle caverne profonde ?

Contes de Noël (2)

JACQUELINE H. OSTERRATH

La case vide

Deuxième conte de Noël, dû à la plume de Jacqueline H. Osterrath, que nos lecteurs connaissent bien. Par un étrange sortilège, une vieille fille fait une série d'expériences inouïes, en vivant de nombreuses vies par procuration. Mais il reste une pierre d'achoppement...

DANS le magasin à libre service, la lumière froide et fonctionnelle des néons ruisselait sur le flanc des boîtes de conserves, les emballages de plastique et les bouteilles alignées. Fräulein Bernauer, un panier métallique à la main, errait entre les présentoirs pour faire ses achats ; peu de choses, d'ailleurs. Sa logeuse ne lui tolérait dans sa chambre que des repas à la sauvette.

Un groupe de femmes, agglutinées autour d'une démonstratrice, lui barra le chemin.

Fatiguée, elle s'apprêtait à passer au large, lorsque, prise dans un brusque remous des clientes, elle se trouva soudain au cœur de l'attroupement. Derrière une table où brillait un percolateur, une femme en blouse blanche, une brune aux yeux très noirs, distribuait gratuitement des tasses de café.

— « Approchez, mesdames ! Essayez notre nouvelle marque ! Toujours grillé de frais dans nos brûleries spéciales, le café *Minos* vous enthousiasmera ! »

Fräulein Bernauer accepta la tasse offerte. Le breuvage, incontestablement, était de qualité ; et pourtant pas plus cher que celui, cependant bon marché, qu'elle achetait d'habitude, par souci d'économie. Comme elle en prenait un paquet, la vendeuse lui remit en prime — on était à la fin novembre — un calendrier d'Avent. Fräulein Bernauer eut un geste de refus.

— « Je n'ai pas d'enfants et n'en connais pas à qui le donner. »

La vendeuse sourit.

— « Prenez-le tout de même. Croyez-moi, vous y trouverez plaisir. »

Alwine Bernauer, s'efforçant au silence, tourna la clef dans la serrure. Vaine précaution. Passant dans le couloir, elle vit frémir le rideau qui voilait la porte vitrée de la cuisine-salle de séjour.

Frau Guggenbühler guettait une fois de plus, d'un œil vigilant, le retour de sa locataire.

Alwine, avec un soupir, ferma sa porte, alluma l'électricité. La maigre ampoule, sous son plateau de porcelaine, versait une clarté tout aussi triste que le crépuscule sombre et pluvieux tombé depuis longtemps.

Sur la fenêtre, un pot de violettes d'Afrique tentait de s'épanouir ; la vieille fille, vaguement, rêva de fleurs à foison, illuminant, dans un feu d'artifice de corolles, la grisaille de sa chambre et de son existence.

Puis, soigneuse, elle rangea son manteau dans l'armoire, ses achats sur une étagère. Le calendrier, reçu en prime, encombrait son sac ; elle ne l'aurait pas cru si grand. C'était absurde que de l'avoir accepté ; il faudrait le descendre elle-même à la boîte aux ordures, Frau Guggenbühler n'aimant guère avoir à vider la corbeille à papiers.

Elle l'examina distraitement et, soudain, son attention se fixa.

Destinés aux enfants, les calendriers de ce genre montraient, en général, une image violemment enluminée, un paysage d'hiver saupoudré de clinquant. Ils étaient découpés de vingt-quatre petites cases, fermées au moment de l'achat et pouvant s'ouvrir — une chaque jour pendant tout le mois de décembre — comme autant de fenêtres, qui découvraient alors un autre dessin, jouet ou bien illustration de quelque conte de fées. Le 24 décembre, le dernier volet, plus grand que les autres, révélait une crèche de Noël.

Alwine, intéressée, vit que ce calendrier, imprimé sur un beau papier, fort et souple comme un parchemin, montrait bien le paysage traditionnel, mais traité avec la minutie, la richesse de couleurs d'un miniaturiste du Moyen-Age. Au premier plan, sur un lac glacé, des patineurs entouraient un traîneau en forme de cygne, où une noble dame, belle comme la Judith de Cranach, souriait

sous les plumes, le collier d'or et les velours à crevés que la mode imposait aux temps de la Renaissance allemande. Le lac s'étranglait en rivière, serpentant à travers une plaine de neige, qu'une haute chaîne de montagnes bornait à l'horizon. Une ville, dans le cercle de ses remparts, occupait une grande partie du tableau ; un château fort la dominait, dont la porte, derrière sa herse, était, en gothique, marquée du chiffre 24.

Alwine, qui retrouvait une curiosité d'enfant, fut tentée d'ouvrir toutes les cases à la fois ; mais, n'ayant plus aucune envie de se débarrasser de ce joli calendrier, elle se dit qu'elle jouerait le jeu dans les règles, à la date prescrite.

Le 1er décembre arriva.

Fräulein Bernauer, comme à l'accoutumée, tapa tout le jour, l'écouteur aux oreilles, des rapports et des lettres commerciales enregistrées sur sténorette ; pendant la pause de midi, le bavardage des jeunes dactylos l'agaça plus encore qu'à l'ordinaire par sa futilité.

« Pourquoi, » se demanda-t-elle, « suis-je donc de mauvaise humeur ? » Elle eut l'honnêteté de s'en avouer la raison : « J'attends ce soir, pour pouvoir jouer avec mon calendrier. Mais, après tout, n'est-ce pas excusable ? Pour qui est sevré de grandes joies, les petites prennent plus d'importance. »

Ainsi, pour faire durer le plaisir, elle n'avait pas voulu satisfaire sa curiosité le matin même, les yeux brouillés de sommeil, dans la hâte de son départ pour le bureau.

Enfin, le moment était venu.

Avec précaution, elle souleva la fenêtre portant le chiffre 1. Par l'ouverture, un bouquet de fleurs apparut, si minutieusement reproduit qu'on aurait pu croire en sentir le parfum. Le parfum ! Mais elle le sentait réellement ! Cachant la hideur des pauvres meubles vernis en faux-bois, les fleurs ornaient toute la chambre, en pots, en gerbes, en guirlandes, dans des vases d'argent ou de cristal taillé.

Alwine, éperdue, regardait autour d'elle, partagée entre l'étonnement, l'effroi et l'admiration ; cette dernière l'emporta, se doublant toutefois d'une sage prudence, qui lui fit mettre le verrou et poser une écharpe sur le trou de la serrure. Frau Guggenbühler

n'eut point apprécié, certainement, qu'un miracle ait eu lieu dans son appartement.

Alwine, en oubliant la tranche de « fromage de foie » achetée pour son dîner, s'enivra de la beauté des fleurs pendant toute la soirée. Enfin, tout étourdie de couleurs et d'arômes, elle glissa dans le sommeil.

Le lendemain, la chambre avait repris son apparence de triste médiocrité.

Au saut du lit, la vieille fille courut à son calendrier. Mais, quand elle voulut y soulever le deuxième volet, celui-ci refusa de céder sous ses doigts impatients ; il paraissait collé à la feuille sous-jacente. Alwine, pressée par le temps — au bureau, l'horloge pointeuse ne pardonnait aucune défaillance — ne put s'attarder.

Employée modèle, Fräulein Bernauer fut, ce jour-là, distraite à son travail.

« Que m'est-il arrivé ? » se demandait-elle. « Une hallucination ? » Et cette perspective ne laissait pas de l'inquiéter.

Elle se hâta de rentrer chez elle, sans écouter les plaisanteries de ses collègues qui, remarquant sa fébrilité, prétendaient, avec de grands rires, qu'elle avait rendez-vous avec un amoureux.

Un amoureux... Alwine, jadis, en avait eu un : Klaus. Ils devaient se marier. Mais il y avait eu la guerre, le départ et, là-bas, sur la carte, vers l'Est, Welikije Luki. Point stratégique et point final. Klaus n'était pas revenu.

Marchant vite, Alwine passa devant le magasin à libre service : la démonstratrice ne s'y trouvait plus. Un instant, elle faillit s'arrêter, pour s'acheter la moitié d'un poulet rôti et, peut-être, une bouteille de vin de la Moselle : un bon repas (ce qu'elle s'autorisait rarement) la consolerait de sa déception du matin. Mais, voulant espérer quand même, elle continua sa route.

Dans sa chambre, le calendrier, sur le mur, resplendissait de teintes délicates, comme la toile d'un vieux maître. Le volet, cette fois, se souleva sans le moindre mal, montrant une table dressée, somptueuse ainsi qu'un détail d'intérieur de l'école flamande.

Ce soir-là, dans le parfum des fleurs, du vin et des viandes riches, Alwine, pleinement, goûta les joies de l'existence.

Le jour suivant, avec l'image d'une bergère Louis XV, le calen-

drier lui offrit une chambre de rêve, exquisement meublée, avec, sur une estrade de trois marches, un lit à baldaquin doré.

Fräulein Bernauer, cessant de s'étonner à tant de merveilles quotidiennes, retrouva quelque esprit critique pour se dire qu'elle déparait tristement ce somptueux écrin. N'ayant eu, autrefois, pour toute beauté, que la fraîcheur de la jeunesse, il ne lui en restait, depuis longtemps, plus rien.

La fenêtre suivante s'ouvrait sur un miroir. Alwine, brusquement, se sentit engoncée dans sa vieille robe grise, menaçant de craquer à toutes les coutures. Elle l'ôta, et vit que son corps s'était transformé : les glaces qui, maintenant, couvraient les murs lui en renvoyaient la flatteuse image — longues jambes, taille fine et gorge épanouie. La nouvelle Alwine, certes, n'était pas sans rappeler l'adolescente de jadis ; mais il s'y mêlait, comme deux photos en surimpression, une autre ressemblance que, tout d'abord, elle ne put s'expliquer. Puis elle se souvint de ce film narrant les amours dramatiques d'Agnès Bernauer, noyée comme sorcière sous les flots du Danube. Une actrice en vogue jouait l'héroïne, à laquelle Alwine, haletant aux péripéties de l'histoire, s'était d'autant plus facilement identifiée qu'elles portaient presque le même nom... Nue, et ses cheveux d'or lui tombant jusqu'aux reins, elle ne cessa, toute la nuit, de s'admirer de miroir en miroir.

Le lendemain, elle voulut des robes et des bijoux pour se parer.

Son travail au bureau, curieusement, ne se ressentait pas de ces délices nocturnes. Elle parvenait sans grand mal à faire le départ entre ses deux plans d'existence : Fräulein Bernauer, devant sa machine à écrire, ignorait, dans l'ensemble, ce que faisait Alwine.

On était au samedi ; le bureau fermait en fin de matinée. Comment tuer les heures du long après-midi ? Car — l'expérience le lui avait prouvé — les fenêtres du calendrier refusaient de s'ouvrir avant le soir, à son retour.

Elle erra dans les rues, croisant plusieurs fois, la mitre sur le front et la crosse à la main, les Saint-Nicolas qu'escortaient des groupes d'enfants affairés.

« 6 décembre, » dongea-t-elle, « la Saint-Nicolas. »

Nicolas ! Le nom chanta dans sa mémoire : il y avait si longtemps qu'elle n'avait plus pensé à Klaus... Elle s'arrêta net. Klaus ! Allait-elle souhaiter de le revoir ? Mais n'était-ce pas très mal que d'évoquer ainsi un mort, de le troubler dans son repos ?

Alwine, irrésolue, n'osait approfondir la question. Puis elle décida,

sagement, de s'en remettre au calendrier : n'avait-il pas, jusqu'ici, exaucé tous ses vœux, sans même qu'elle les ait formulés clairement ?

Elle rentra chez elle, passant vite pour éviter le bavardage de Frau Guggenbühler, dont la masse énorme encombrait le seuil de la cuisine, et, haletante, ferma la porte de sa chambre. Il régnait dans la pièce une curieuse atmosphère, une sorte de brouillard empli de formes vagues... la réalité, sous ses yeux, s'effaçait devant le mirage. « Mais pourquoi, » se demanda-t-elle, « justement à cette heure-là ? » Elle regarda sa montre. Quatre heures un quart. Et si c'était l'instant du coucher du soleil ? Elle décida, pour en avoir le cœur net, de consulter plus tard un almanach ; mais, pour l'instant, elle avait mieux à faire.

Dans la sixième case, l'image était celle d'une marguerite qu'effeuillait une main délicate.

Alwine, sans même réfléchir, mit sa plus belle robe, un fourreau noir pailleté de jais, et, jetant sur ses épaules une cape de chinchilla, sortit résolument ; la logeuse, elle le savait avec certitude, ne serait pas à la guetter. Elle ne rencontra non plus personne dans l'escalier. Devant la maison, une voiture longue et basse, aux coussins de cuir rouge, attendait. Un homme, respectueusement, lui ouvrit la portière.

— « La gracieuse demoiselle voudra-t-elle me faire l'honneur ?... »

La gracieuse demoiselle voulut bien.

L'inconnu se mit au volant ; Alwine, à petits coups d'œil discrets, observait son profil. Certes, il lui rappelait Klaus, tel qu'elle l'avait idéalisé dans son souvenir, mais aussi d'autres visages, séducteurs de l'écran ou de l'actualité. Qu'importait, d'ailleurs ? Moins qu'un être réel, il était le symbole de l'Amant, tel que toutes les femmes rêvent de le conquérir.

Alwine vécut une soirée comme en montrent les films : restaurants, boîtes de nuit, champagne et lumières tamisées. Enfin, grisée et consentante : « Ce n'est qu'un songe, » se disait-elle pour excuser sa propre audace — elle le laissa la ramener chez lui, passant entre ses bras une nuit délicieuse.

Fräulein Bernauer se réveilla, non plus dans des draps de lin rose, mais dans du coton jauni. La mémoire lui revint. Elle rougit jusqu'aux oreilles : comment avait-elle pu ?

Le dimanche, interminable, se traîna jusqu'à l'instant où elle

put enfin ouvrir une nouvelle case : un paysage de montagnes où, transportée sans effort, elle excursionna entre les pics neigeux, les ruisseaux en cascade et les vallées profondes. Au mépris des interdictions de la « Société pour la protection des sites et de la nature », elle cueillit à brassée des gentianes et des édelweiss.

Le lundi, cette communion avec la pureté des cimes lui avait rendu bonne conscience, mais lui laissait, tout à la fois, une sorte de regret vague. Aussi fut-elle horrifiée, mais ravie, en reconnaissant, à la fenêtre du calendrier, la tour Eiffel.

— « Tu viens, ravissante ? »

Le garçon qui venait de lui adresser la parole avait des cheveux blonds coupés à la Titus et un chandail à col roulé. Sans même attendre sa réponse, il la prit par le bras pour l'emmener, de cave en cave, dans la jungle de Saint-Germain-des-Prés.

Etourdie par le vin rouge et les miaulements du jazz, Alwine conservait un dernier souci de morale, lui laissant redouter les initiatives possibles de son compagnon.

« Que la nuit s'achève, » se répétait-elle pour tenter de s'en convaincre elle-même, « sans que... »

La nuit s'acheva. Mais il avait eu cependant tous loisirs, dérangeant deux chats noirs occupés au même rite, de la trousser à la hussarde sous une porte cochère de la rue du Dragon.

Alwine, après cette aventure, renonça, résignée, à ses ultimes principes : elle s'offrit un beau pêcheur, sur les plages de Capri ; nagea dans l'eau bleue d'un lagon et dansa la hula-hula ; franchit l'Atlantique à bord du *Bremen* et, dans une boîte à strip-tease de Sankt Pauli, accepta les propositions d'un quartier-maître de la U.S. Navy.

Elle découvrit bientôt que, pas plus que les distances, le temps ne semblait un obstacle aux pouvoirs du calendrier magique. Aussi, dans un temple de l'amour, imité de l'Antique, put-elle rencontrer le grand Gœthe sous les ombrages de Weimar ; puis, au pied de la Giralda de Séville, don Juan de Maraña lui-même.

Tout lui était bon désormais pour éveiller son imagination et décider de sa prochaine expérience nocturne.

Au bureau, par exemple, elle vit sa plus jeune collègue, avec un rire gourmand, cacher dans son tiroir un livre à la couverture bariolée.

— « Je préfère le lire ici, » expliqua-t-elle. « Mon père me filerait une tournée s'il trouvait ça dans mes affaires ! »

Et, complaisamment, elle en montra le titre : *L'Impératrice frénétique.*

« Oh ! non ! » songea Fräulein Bernauer. « Oh ! non ! Pas jusque-là, tout de même... »

Le soir venu, pourtant, elle accompagnait Messaline dans les bouges du Transtévère.

Jour après jour, Alwine épuisait les cases de son calendrier.

Puis, un matin, comme elle revenait de Venise — une Venise émergeant, irréelle, des brumes d'or de la Renaissance — où elle avait passé la nuit dans les bras d'un condottiere balafré, brusquement, elle se sentit lasse.

On était au 23 décembre, un dimanche. Des heures vides s'étendaient devant elle, lui laissant tout le temps d'un retour sur elle-même.

Après une vie ratée, faite de grisailles et de déceptions successives, elle venait, en quelques semaines, de goûter à pleins bords à toutes les joies du monde. Pourquoi donc, soudain, ce sentiment de vide et d'insatisfaction ?

Elle y réfléchit et comprit.

Avide de cueillir le plaisir qui s'offrait, elle avait pris, l'un après l'autre, d'innombrables amants, sans se soucier d'en aimer aucun...

Elle examina le calendrier : il ne restait plus que deux cases, l'une sous les branches d'un grand sapin chargé de neige — et la porte, toujours close sur son mystère, du château sur la colline.

Fräulein Bernauer, sûre d'avoir enfin trouvé le port après une trop longue quête, souleva le volet : il lui montra, unis par une guirlande de roses, l'image des deux cœurs.

Celui qui vint au rendez-vous ne ressemblait à aucun autre. Enfin lui, enfin elle. Main dans la main, sous les lilas de mai, ils se promenèrent dans le parc de Nymphenburg, jetant du pain aux cygnes du grand canal, s'asseyant parfois sur un banc, serrés l'un contre l'autre, heureux simplement du bonheur d'être ensemble. Ils ne s'embrassèrent même pas, tant ils se sentaient proches, comme de très vieux époux, ou comme des fiancés trop sûrs de leur amour pour ne point vouloir être chastes. Enfin, il la raccompagna jusqu'à sa demeure, dont il ne franchit pas le seuil.

— « Te reverrai-je ? » demanda-t-elle.

— « Si tu le souhaites. »

Et ce fut le soir de Noël.

Le calendrier ne gardait plus qu'une seule porte close, la dernière porte. Alwine l'ouvrit.

Trois jours plus tard, Frau Guggenbühler accablait de détails inutiles l'agent de police qui, placide, examinait la chambre.

— « C'est à n'y rien comprendre. Je suis sûre qu'elle n'est pas sortie ; je l'aurais vue passer. Je ne m'inquiétais donc pas. Pourtant, à la longue, son silence m'a paru bizarre. Je suis venue voir : la pièce était vide, plus personne ! J'ai attendu, me disant que j'avais pu me tromper (je ne le crois pas, notez bien), qu'elle était sortie malgré tout. Mais pour aller où, un soir de Noël, quand tout le monde reste en famille ? Enfin, comme elle ne rentrait toujours pas, j'ai préféré vous prévenir. Elle ne m'a payée que jusqu'au 31 : si elle a vraiment disparu, je voudrais bien pouvoir récupérer la chambre. »

L'agent hocha la tête.

— « Nous allons enquêter. Avait-elle de la famille ? »

— « Pas que je sache. »

— « Des papiers personnels ? »

— « Elle les gardait dans ce classeur, là, sur la table. »

L'agent, pour l'atteindre, déplaça un calendrier d'Avent, aux couleurs violentes, comme ceux que l'on donne en réclame ; chaque petite case, volet soulevé, montrait un dessin naïf et sans art. Il l'examina machinalement.

— « Tiens, » dit-il, « c'est curieux. Il manque le 24. »

Au lieu d'une image, en effet, derrière le volet grand ouvert, il n'y avait rien qu'un trou béant.

---

chronique scientifique

Visite à la NASA

par Pierre Strinati

Influencé par de « mauvaises lectures » qui avaient pour titres **Guy l'Eclair, Buck Rogers, Le conquérant de la planète Mars, Pellucidar, L'Ether-Alfa, Jusqu'à la Lune en fusée aérienne,** je n'avais pu résister alors que je n'étais qu'un jeune **teen-ager** au désir d'écrire moi-même un roman de science-fiction ; celui-ci avait pour titre **Vers l'infini.** En relisant vingt ans plus tard mon manuscrit précieusement conservé je ne peux que sourire de ce fragment de dialogue :

— **« Voici l'engin que j'ai inventé et construit moi-même, » s'enthousiasma Richard.**

A noter que l'engin permettait à la fois d'explorer le centre de la Terre et le système solaire...

Je viens d'effectuer un voyage d'information à quelques centres de la NASA (1) et je peux maintenant mettre en parallèle mon savant solitaire et certains chiffres se rapportant au projet **Apollo.** Ce projet visant à envoyer trois explorateurs vers la Lune occupe actuellement aux Etats-Unis 400.000 personnes, 20.000 sociétés industrielles et près de 150 universités. La réalité d'aujourd'hui relègue dans le domaine de la fantaisie l'image du savant génial, isolé et un peu cachottier, bricolant une fusée dans un coin de son jardin. Cette constatation ne doit cependant nullement permettre, comme le font certains, de minimiser l'importance réelle de la science-fiction.

A chaque nouvelle étape de la conquête de l'espace, succède une série d'articles titrant : **Plus fort que la science-fiction !** Ce fait a d'ailleurs incité Dorémieux à publier une mise au point dans **Fiction** (2). Il est évident que certains thèmes ou certaines inventions figurant, par exemple, dans des romans de science-fiction antérieurs à 1950 sont maintenant une réalité. Mais cette **antériorité** de la fiction sur la **réalité** est justement le plus bel hommage que l'on puisse rendre à la science-fiction.

Ainsi que l'écrit Dorémieux, on trouve dans la science-fiction **« une mine d'idées et de données sur des progrès scientifiques vraisemblables qu'on mettra des dizaines d'années, voire des siècles à exploiter ».**

Ayant ainsi exprimé mon sentiment quant à la valeur et à l'avenir de la science-fiction, je me sens plus libre pour exprimer mon admiration vis-à-vis des réalisations de la NASA. La NASA (**National Aeronautical and Space Administration**) comprend dix-huit centres de recherches répartis sur le territoire des Etats-Unis. J'ai eu l'occasion de visiter, en septembre et octobre 1965, cinq de **ces centres :**

1) **NASA Headquarters,** à Washington.
2) **Manned Spacecraft Center,** à Houston (Texas).
3) **Michoud Assembly Facility,** à New Orleans (Louisiane).
4) **Marshall Space Flight Center,** à Huntsville (Alabama).
5) **John F. Kennedy Space Center,** à Cape Kennedy (Floride).

A Washington se trouve le quartier

---

(1) Voyage organisé par **Paris-Match.**

(2) Alain Dorémieux : **La science-fiction dépassée ? (Fiction, mai 1965).**

général de la NASA. A Michoud existent des usines fabriquant en série les divers étages des fusées **Saturn.** A Huntsville sont conçues et essayées les fusées les plus récentes et notamment celles de la famille **Saturn.** A Houston se trouve le centre d'entraînement pour astronautes ; tout a été mis en œuvre dans ce centre pour placer l'homme dans des conditions proches de celles qu'il rencontrera lors des futurs voyages interplanétaires. Un emplacement a été notamment consacré à une reconstitution hypothétique du sol lunaire ; au milieu d'un vaste amas de laves se dresse un modèle du LEM (Lunar Excursion Module), c'est-à-dire l'engin qui déposera deux explorateurs sur la Lune. Tache blanche sur un fond de lave noire, le LEM frappe l'imagination et permet de croire à la réalisation du voyage lunaire prévu pour 1970.

La visite de Michoud, de Houston et de Huntsville est passionnante pour le technicien et le scientifique, mais le côté hautement technique de ces centres peut effrayer certains amateurs de science-fiction avides de dépaysement et de lyrisme. Ce dépaysement et ce lyrisme, ils les trouveront au John F. Kennedy Space Center. Jules Verne avait placé en Floride le point de lancement de la **Columbiad**; les Américains ont également choisi la Floride pour y installer la base de lancement de leur fusée lunaire.

Au nord de Cocoa Beach se trouvent Port Canaveral et Cape Kennedy. C'est à Cape Kennedy qu'ont été effectués les principaux lancements de fusées du programme spatial américain, mais c'est à Merritt Island, au nord de Cape Kennedy, que seront lancées les fusées du programme **Apollo.**

Les progrès sont si rapides dans le domaine de la recherche spatiale que les fusées utilisées au cours de ces dernières années sont considérées comme totalement **obsolete,** c'est-à-dire périmées, démodées. Quelques exemplaires de ces « vieilles » fusées (Jupiter, Atlas, etc.) sont conservées à Cape Kennedy comme pièces de musée.

Pour découvrir l'avenir c'est à Merritt Island qu'il faut se rendre. La construction de cette base de lancement n'est pas encore achevée, mais les immenses installations déjà terminées permettent d'imaginer sans peine ce que sera cet astrodrome. Le bâtiment le plus important de cet ensemble est le **Vehicle Assembly Building** dans lequel les fusées seront assemblées et contrôlées avant chaque départ. Lorsqu'il sera terminé ce bâtiment sera un des plus grands du monde au point de vue volume ; la partie la plus importante du bâtiment est déjà terminée ; sa hauteur dépasse 150 mètres. Les fusées **Apollo/Saturn V** seront assemblées à l'intérieur de l'édifice sur un lanceur mobile (**mobile launcher**). Chaque ensemble lanceur + fusée sera ensuite porté par un véhicule à chenilles (**crawler transporter**) vers le point de lancement situé à près de 5 kilomètres du bâtiment principal. La route conduisant au point de lancement a été construite pour supporter l'énorme poids constitué par l'ensemble véhicule + lanceur mobile + fusée, c'est-à-dire 9.000 tonnes.

La visite de Merritt Island permet dès maintenant de juger de l'immensité des moyens mis en œuvre pour mener à bien l'opération de lancement d'un véhicule habité sur la Lune. A côté du bâtiment d'assemblage, il est possible de voir le **crawler transporter** et trois **mobile launchers** dans un état très avancé de construction. A 5 kilomètres de là, on distingue déjà l'aspect que présentera la base de lancement lorsqu'en 1970 aura lieu le départ de la fusée lunaire. Le seul élément qui manque encore pour que l'on puisse s'imaginer à la veille du grand départ, c'est la fusée **Saturn V.** Ses différents étages sont mis au point dans d'autres centres de la NASA (Huntsville, Michoud, etc.). La visite de ces centres permet de se rendre compte du

gigantisme de la future **Saturn V.** Ce gigantisme apparaîtra encore plus clairement si l'on note quelques chiffres se rapportant à la plus grosse fusée dont la construction ait été entreprise aux Etats-Unis :

Hauteur totale de la fusée : 108 m.

Poussée du premier étage : 3.400 t.

Lorsque **Saturn V** sera au point, toutes les autres fusées américaines seront périmées. **Saturn V** elle-même sera périmée un jour, car pendant que des techniciens mettent au point et construisent cette fusée, des savants et des chercheurs étudient d'autres types de fusées utilisant d'autres moyens de propulsion. La recherche pure précède toujours la technologie. La science progresse toujours plus rapidement et parfois rend démodés certains thèmes de science-fiction. Mais l'imagination humaine n'a pas de borne et l'on peut avoir confiance dans l'avenir de la science-fiction. Il existera toujours des domaines où l'imagination précédera la science pure et la technologie.

L'écran à quatre dimensions

Un hymne à la mort

Avec *Les trois visages de la peur,* Mario Bava vient de nous donner un des chefs-d'œuvre du cinéma fantastique moderne, son meilleur film à coup sûr depuis *Le masque du démon.* Bien des films décevants avaient suivi ce premier coup de maître, et nombre d'admirateurs de la première heure, déroutés par une carrière en dents de scie, en étaient arrivés à juger Bava comme un simple illustrateur, sans autre talent que celui de photographe : l'intéressé lui-même ne donnait-il pas prise à tous les dédains hâtifs par ses déclarations un peu trop modestes ? Et certes il tourna plus d'un conte oriental, plus d'une épopée viking, plus d'un film de mystère dans le but évident de gagner sa vie, et aussi d'exercer avec raffinement et scrupule son immense expérience d'artisan ; même un film aussi séduisant que *Six femmes pour l'assassin* repose tout entier sur la splendeur prestigieuse de l'image, et ne fut réussi, semble-t-il, que *malgré* son scénario molinaresque. De ces années tâcheronnes, je continue à penser que la seule œuvre pleinement cohérente et inspirée fut *Hercule contre les Vampires*, mais bien peu me prennent au sérieux sur ce point ; aussi ai-je eu un peu le sentiment, en voyant *Les trois visages de la peur*, de toucher le port après une traversée agitée.

Bava n'y apparaît pas seulement comme un imagier (quel que soit son talent dans ce domaine), mais comme un homme qui a beaucoup réfléchi sur l'esthétique de la nouvelle cinématographique : les solutions qu'il apporte à ce problème d'écriture feront à coup sûr évoluer le genre, et nous avons quelques chances, au cours des prochaines années, d'éprouver un peu plus souvent au cinéma ce sentiment indéfinissable de claustration, de cohérence massive, de perfection finie qui jaillit des meilleures nouvelles de *Fiction.*

Sans doute Bava était-il prédestiné à réussir des films courts : car c'est un créateur d'atmosphères tellement proliférantes et impérieuses qu'il donne souvent l'impression d'être enfermé dans ses cauchemars ; des films comme *Le masque du démon* ou *Six femmes pour l'assassin,* fondés sur une thématique ou plutôt sur une gamme d'imaginaire (disons une « fantastique ») très limitée, *durent* peut-être bien longtemps pour le spectateur captif d'un univers confiné. A cet égard l'équilibre entre le récit et l'atmosphère, entre le drame et la poésie, est plus parfait dans *Les trois visages de la peur,* et ce film est une réussite plus complète, à ce niveau du moins, que *Le masque du démon.*

Il reste que le film à sketches souffre, à tort ou à raison, d'une réputation très mitigée auprès des financiers du cinéma : le grand public ne s'y intéresserait, paraît-il, que s'il y trouve un manifeste sociologique ou esthétique (les sept visages de la prostituée moderne, ou Bar-le-Duc vu par douze réalisateurs dans le vent). Est-ce la méfiance de ses producteurs qui a incité Bava à prendre, au début de son film, un si grand nombre de précautions ? L'effet en tout cas est fort fâcheux, et il faut en conclure, semble-t-il, que ce réalisateur si accommodant n'est pas doué pour les conces-

sions ; toujours est-il que ce film admirable commence mal, et que le spectateur doit en être prévenu, ne serait-ce que pour l'inciter à prendre patience.

D'entrée de jeu, Boris Karloff apparaît sur l'écran, pour nous avertir que nous allons avoir peur, et que les personnes sensibles ont intérêt à évacuer la salle ; comme si nous avions besoin d'être rassurés ! Un instant, cet acteur extraordinaire parvient à reprendre le dessus, et son rictus imperceptible donne à pressentir qu'il ne nous rassure provisoirement que pour mieux nous submerger ensuite ; mais Bava flanque tout par terre à coups de projecteurs multicolores, cependant que le speech devient de plus en plus lénifiant. Bref, tout se passe comme si on lui avait imposé ce texte infilmable ; espérons pour lui que c'est ce qui s'est réellement produit.

Puis, comme s'il n'avait pas assez sacrifié au genre médiocre par excellence, celui de la transition, il commence son film par un simple récit de mystère, sans le moindre élément fantastique (ce qui, par parenthèse, désamorce complètement le discours inaugural de Boris Karloff). Tout le long du sketch, l'héroïne attend l'homme qui doit l'assassiner et qui lui décrit par le menu, au téléphone, les moindres faits et gestes auxquels elle est en train de se livrer : la supercherie dévoilée nous laisse sur notre faim et apparaît aussi banale que les fausses pistes laborieusement disposées en cours de route. Il n'y a là rien de plus qu'une histoire à faire peur, avec cette circonstance aggravante que Mario Bava, qui visiblement aime la peur et la tient pour une expérience essentielle, choisit ici pour terrain d'expérience un personnage désespérément quotidien et falot ; Michèle Mercier, chargée d'incarner ce personnage, est aussi belle que d'habitude, c'est-à-dire aussi belle qu'on peut l'être, et plus faite pour incarner les rêves de pierre que les farces imbéciles. Un instant, à force de se sentir observée, elle éteint toutes les lampes de son appartement, sauf quelques-unes qu'elle pose au ras du sol : ce comportement de chef opérateur en proie à l'épouvante laisse penser que Bava est en train de s'insinuer dans son film, et que celui-ci va prendre tournure. Las ! cette lueur d'intérêt ne tarde pas à vaciller, puis à mourir. S'il se terminait là, le film ne nous montrerait pas les trois visages de la peur, mais bien les trois derrières de la quiétude.

Mais la caméra panoramique sur une montagne abrupte et couverte de forêts ; l'orchestre entame un crescendo wagnérien ; le titre qui s'inscrit alors sur l'écran, *Les Wurdalaks*, achève de nous montrer que nous sommes en train de changer d'univers (j'oubliais de mentionner que le sketch précédent s'intitule *Le téléphone*). Bava retrouve ici la veine du romantisme allemand, dont *Le masque du démon* revendiquait déjà l'héritage. Dès le début nous pressentons que nous venons de retrouver le lieu poétique par excellence, c'est-à-dire le pays des morts. Qui sont les Wurdalaks ? Des fantômes ? Des vampires ? Ce dont nous sommes sûrs par avance, c'est qu'ils ne sont devenus tels que par la mort, et la suite ne va pas tarder à confirmer cette intuition. Bien entendu ces morts sont maudits et n'ont d'autre ambition que de recruter d'autres Wurdalaks, par la mise à mort des vivants. Mais ce qui n'a jamais été fait encore, et ce qui n'est rendu possible que par le resserrement de la nouvelle, c'est la fatalité pratiquement épidémique de l'extension du mal. Les sept personnages dont nous avons fait la connaissance dans les premières minutes seront tous des Wurdalaks au moment où le drame s'achèvera. Bien mieux, ces personnages appartiennent tous à la même famille (ou lui sont liés par l'amour), et la lutte des vivants et des morts joue sur les sentiments qu'ils se portaient avant d'être séparés par la barrière de la mort : tantôt les morts supplient les vivants (« Maman, j'ai froid !), tantôt les vivants supplient les morts (« Papa, reviens, reviens, rends-moi mon fils ! »), et la seule volonté qui les anime tous est celle de persévérer dans leur être et de faire triompher la vie s'ils sont vivants, la mort s'ils sont morts. Cette fatalité intérieure, cette passion (au sens christologique, ou peu s'en faut) est le ressort typique d'un beau drame comme on n'ose plus en faire ; Bava est l'homme qui ose dire que la marquise est sortie à cinq heures et qui balaye toute la pudibonderie de la culture contemporaine, dans une splendeur d'arabesques en tous points dignes du grand opéra. Peut-être n'a-t-il pas été jusqu'au bout (il a renoncé à

montrer un garçonnet en train d'égorger sa mère, alors que cette scène était dans la logique de son histoire), mais l'ultime scène, où l'amant sollicite de sa maîtresse le coup de dents fatal sous l'œil indulgent du peuple des Wurdalaks réuni à la fenêtre, est une des plus belles du cinéma fantastique actuel, une de celles, trop rares, où l'écran soit traversé d'un souffle authentiquement bradburyen et sturgeonien.

Dans le troisième et dernier épisode, *La goutte d'eau*, Bava retrouve un cadre intimiste, et le spectateur se demande, l'espace d'un instant, si l'inspiration ne va pas retomber comme le décor : la tradition des films à sketches, malheureusement bien enracinée, est d'encadrer vaille que vaille un épisode central intéressant, qui est de loin le plus long du film. *Le chat noir* de Corman n'en usait pas autrement, et *Kwaidan* est venu, tout récemment encore, patauger dans la même ornière. Mais *La goutte d'eau* atteint très vite à un degré d'intensité qui en fait le chef-d'œuvre de la nouvelle cinématographique, et sans doute le meilleur morceau de cinéma jamais tourné par son auteur. Son sujet est la simplicité même : une commère vole une bague sur un cadavre en l'habillant pour l'enterrement ; le cadavre se venge. Mais le traitement auquel procède Bava est proprement miraculeux à force de rigueur : les petits faits sont accumulés un à un, une fois toutes les vingt ou trente secondes, avec la régularité d'un métronome, de la grisaille initiale jusqu'à l'horreur vertigineuse des ultimes secondes. D'avance, nous savons que le cadavre se réveillera : son rictus à lui seul est tellement atroce que la charge d'angoisse contenue dans ce visage, nous en sommes sûrs, se déversera quelque part. Seuls comptent les indices qui révèlent peu à peu la marche du processus ; et le choix de ces indices, leur ordonnancement, leur présentation, composent un ensemble d'une rare perfection. Mais ce qui est plus remarquable encore, c'est que la commère aussi se doute de quelque chose. Au début ce ne sont que des impulsions irraisonnées qu'elle maîtrise vite ; et la tentation de voler la bague, trop forte, surmonte la peur. Mais peu à peu les signes du cadavre se précisent, et la commère prend la fuite ; assaillie de toutes parts, dans sa maison, elle ne supporte pas l'apparition finale et se suicide. La peur l'a d'abord écartée de la mort — puis la mort l'a protégée de la peur. Cette dialectique n'est pas nouvelle, mais Bava en a peut-être donné l'expression la plus poussée qu'elle ait jamais reçue. Reconnaissons qu'il a été admirablement aidé dans cette entreprise par Jacqueline Pierreux, aussi sublime ici que Michèle Mercier est mauvaise dans *Le téléphone* ; elle traduit aussi bien l'abjection d'avoir peur que le bonheur de mourir, et tous les détails de sa misérable vie, nous le comprenons *in extremis*, conduisent à cette assomption suprême. Le film retrouve alors sa cohérence, et le terminus donne le sens de l'itinéraire : les trois visages de la peur, ce sont la mort refusée — la mort acceptée — la mort désirée. Bava s'affirme ici comme un des grands maîtres du cauchemar.

Jacques GOIMARD

LES TROIS VISAGES DE LA PEUR (I tre volti della paura), film italien en Eastmancolor de Mario Bava (1963). **Scénario** : Marcello Fondato, Alberto Bevilacqua et Mario Bava, d'après trois nouvelles de Maupassant, Tolstoï et Tchekov. **Images** : Ubaldo Terzano. **Décors** : Giorgio Giovannini. **Musique** : Robert Nicolosi. **Montage** : Mario Serandrei. **Interprétation** : Michèle Mercier, Lidia Alfonsi, Mark Damon, Boris Karloff, Susy Andersen, Jacqueline Pierreux.

Notules

KWAIDAN

Un samouraï quitte sa femme pour se marier avec plus riche qu'elle. Mais sa première passion le hante toujours. Il revient des années plus tard et retrouve son ancienne femme qui tisse inlassablement depuis son départ. Il passe une nuit fervente avec elle. Le lendemain, il s'aperçoit qu'il tient entre ses bras le cadavre desséché de son épouse et meurt de terreur.

Un montage habile d'images filmées et d'estampes japonaises nous explique qu'en une bataille navale célèbre, tout un peuple a péri et que les seigneurs guerriers hantent encore le cap près duquel eut lieu cette bataille. Dans un monastère voisin, l'un des moines est un merveilleux joueur de (ici nom d'un instrument de musique japonais qui émet des sons beaux et crispants). Un soir, il est enlevé par un étrange personnage bardé de fer et de soie, pour chanter l'histoire de la bataille célèbre devant une auguste assemblée de fantômes. Lorsque le père supérieur apprend cela, il fait recouvrir le corps du moine chantre de hiéroglyphes exorcisants. Mais le peintre avait oublié de lui recouvrir les oreilles et les fantômes les lui arrachent dans la nuit.

On implique qu'un écrivain n'a jamais terminé son conte. Ce conte narre l'aventure d'un samouraï qui boit l'image d'un personnage au fond d'une tasse de thé. Ce personnage tente de se venger du samouraï et lui envoie des messagers contre lesquels il se bat. Mais son sabre passe au travers de ces apparitions sans les toucher. L'histoire s'arrête là. On cherche l'écrivain pour connaître la suite. Ce malheureux est désormais condamné à vivre au fond d'un tonneau d'eau, comme une image.

Ce film japonais est d'une rigoureuse beauté. La banalité de cette phrase explique mon manque d'enthousiasme. Est-ce dire qu'en dehors de cette stricte harmonie, *Kwaidan* n'apporte rien ? Il serait également injuste de l'affirmer.

Ces trois contes fantastiques sont développés sur le mode statique. Les héros se déplacent avec une lenteur hiératique, au sein d'images implacablement figées dans leur splendeur. Perfection des couleurs, des décors, expression de l'esprit japonais si évocateur qu'il s'en dégage le même arôme que des livres de cette collection dont le souvenir restera à jamais ancré dans ma mémoire : « Contes et Légendes de tous les pays ». Paradoxalement, ce cinéma d'expression plastique est surtout littéraire. Le long silence de chaque image donne au spectateur le temps d'imaginer et de broder autour de ce qu'il voit, comme s'il reposait un livre entre chaque phrase afin d'en savourer toutes les répercussions qui se produisent en lui.

Philippe CURVAL



MARY POPPINS

A priori, tout était à craindre. La signature de Walt Disney ne recouvre plus depuis longtemps que des dessins animés gâteux, massacrant à qui mieux mieux d'excellents écrivains (J. M. Barrie, Lewis, Carroll), ou des productions normales, réalisées par des *yes men* qui essayent de nous rendre toutes les diverses émotions qu'éprouvent de gros chiens-chiens, de gentils petits garçons et d'inoffensifs hors-la-loi. Les derniers titres de cette longue et affligeante série ont émasculé tous les genres : film de guerre, comédie, western, aventure, cape et épée se ressemblent comme les faux frères jumeaux de Mark Twain. Incontestablement, voilà bien une œuvre susceptible de moult exégèses. Gageons qu'un jour, un joyeux plaisantin démontrera la persistance d'un esprit résolument sadique et subversif, prolongement pelliculaire de la thématique chère à la divine Comtesse de Ségur.

Déjà les dessins animés ont été annexés dans ce sens et la Centrale Catholique finira bien par les interdire pour perversité. A vrai dire, dans *Blanche-Neige,* Walt Disney mériterait bien le surnom de William Castle pour jardin d'enfants. Malheureusement, avec l'âge,

ce Frankenstein de la tétine a mis beaucoup d'eau dans son hémoglobine et a préféré, aux sorcières et aux derrières de bébés, se lancer dans des investigations zoologiques beaucoup moins riches et beaucoup moins prometteuses. Il lui sera quelque peu pardonné pour avoir produit *20.000 lieues sous les mers* (qui doit ressortir cette année), une étincelante réalisation de Richard Fleisher et, à coup sûr, l'une des meilleures adaptations de Jules Verne.

Après tous ces prémisses prudents, passons tout de suite à la conclusion, à savoir *Mary Poppins*. Etant donné l'effroyable catastrophe que l'on pouvait attendre, ce film constitue une légère surprise. On pourrait tout aussi bien renverser la proposition et dire que, vu les qualités que contenait un tel sujet, l'échec est indéniable.

Quelques mots sur l'histoire. Elle comprend tous les ingrédients disneyens : deux gosses, une nanny (gouvernante) magique, qui décide de les élever par tous les moyens. Elle emmène les enfants dans un univers irréel, où sans arrêt le fantastique est présent, corrige en passant les parents et, sa mission accomplie, s'envole.

Le réalisateur Robert Stevenson est l'un des piliers de Walt Disney. On lui doit une adaptation de *L'île au trésor*, qu'un corporatif annonçait comme étant une œuvre « *écrite et réalisée par Robert Stevenson* », confondant l'écrivain et le cinéaste (sic). Si mes souvenirs sont exacts, on doit à ce vieux routier *Jane Eyre* et surtout un film assez réputé : *Walk softly, stranger*. A part cela, il signa une dizaine de comédies produites par le pape de Burbank, avec Fred McMurray, toutes anodines.

C'est justement l'absence de personnalité du réalisateur qui gêne terriblement dans *Mary Poppins*. Un certain nombre de scènes, correctement écrites, moins larmoyantes et moralisatrices qu'on pouvait s'y attendre et qui dans leur convention ne manquent pas de charme, sont restituées avec une rare platitude. La presque totalité de l'œuvre est découpée selon les pires canons hollywoodiens. Personne ne prend de risques. Aucune recherche ni dans la photographie ni dans les mouvements d'appareil. Du travail anodin. On pense souvent à ce qui aurait pu être fait par un cinéaste moins impersonnel. Le ballet des ramoneurs par Stanley Donen ou George Cukor serait devenu une admirable séquence onirique. Robert Stevenson, lui, manque de lyrisme et d'émotion, et finalement, est incapable de rendre ce fantastique désuet, cette atmosphère surannée, mélange de conte de fée et de *nursery rhyme*, qui aurait pu être le principal attrait de ce film. Il ne dépasse jamais le divertissement honorable s'adressant exclusivement aux enfants.

Il faut dire qu'en certains passages, la patte de Disney se fait sentir, tel Pluto débarquant dans une ronde enfantine. Cela nous donne une scène particulièrement horrible, où les héros dansent avec des pingouins dessinés. L'antropomorphisme ridicule à la Mickey Mouse éclate librement, en images cauchemaresques, dignes de *Melody cocktail*.

Que reste-t-il finalement de positif ? Les chansons, pas trop détestables (certaines d'entre elles retrouvent agréablement des thèmes de comptine enfantine) ; une interprétation plutôt bonne, avec Dick Van Dyke dans un double rôle ; quelques séquences bien conçues : le retrait d'une pièce de deux pence déclenche une bagarre monumentale dans une banque et provoque la banqueroute totale, des personnages s'élèvent chaque fois qu'ils rient...

Et enfin les trucages, pour une fois, sont tous excellents. Certains d'entre eux sont même très remarquables.

On regrette d'autant plus qu'avec ces atouts, Stevenson et Disney aient limité leurs ambitions. Mais, vu le succès du film, gageons qu'eux ne le regrettent pas. Décidément, les contes de fées n'ont pas de chance.

Bertrand TAVERNIER

♣

LA BRULURE DE MILLE SOLEILS

Dans un programme de courts-métrages intitulé «Cinéma différent II », comme dans les festivals spécialisés, et jusque chez les fans des bandes dessinées (prix du Giff-Wiff), le film de Pierre Kast a pris la relève de *La jetée*. En apparence, il s'agit d'œuvres parentes, et la pré-

sence de Chris Marker au montage de ces vues fixes confirme l'impression. En fait, Kast ne sert pas l'intelligence de la science-fiction ; il en use comme d'un moyen commode pour donner une saveur exotique à une parabole bien contemporaine. Swift usait du même procédé, pour dire des choses fort estimables. La référence fait honneur à Kast, mais elle nous invite à ne pas nous égarer.

Un jeune homme va se promener, en vingt minutes (c'est-à-dire en vingt ans), sur une planète d'une galaxie fort éloignée de la nôtre. Il y rencontre comme par hasard des êtres humains semblables à lui-même, et tombe amoureux de la belle Barbara. On s'invite, on flirte, mais au moment de consommer, apparaissent dans la chambre six personnages inconnus, trois hommes et trois femmes. La nuit s'achève dans une languissante conversation. Barbara n'explique rien, et l'intrusion des fâcheux se répète trois fois les jours suivants, jusqu'à l'heure où le voyageur est contraint de quitter sans retour la planète. Revenu dans notre système, le don Juan marri consulte son robot Leporella, qui lui apprend que la présence des six personnages était nécessaire à la perfection de l'amour.

Il est amusant de constater que Kast nie le principe d'identité, puisqu'il reproche à son personnage d'avoir jugé les autres selon sa propre mesure, dans le temps même où il fait reposer tout son film sur ledit principe. Ainsi rejoint-il, d'une manière moins volontaire qu'il n'y paraît, les vues conformistes des auteurs de science-fiction en matière de psychologie. La partouze à huit, si élégant que soit l'énoncé de la proposition, ne représente guère une avance plus neuve que les idylles à deux, bien fades et conventionnelles, dont les pionniers se montraient friands. Pour franchir le mur du principe d'identité, il aurait fallu plonger le héros dans un monde privé d'attraction sexuelle. L'absence d'amour, voilà qui causerait des émotions plus fortes que le donjuanisme intergalactique. Mais il est vrai qu'un tel parti pris détruirait non seulement le propos, mais l'auteur, et sa raison d'être.

Faute d'une audace véritable, on peut admirer à loisir les dessins d'Edouard Luiz et la beauté du texte, de facture très classique, écrit par Pierre Kast. Là se retrouvent intacts le charme et l'esprit d'un homme qui ne feint d'aimer la science-fiction que pour se consoler de n'être pas né deux siècles plus tôt.

Michel MARDORE

KWAIDAN, film japonais en Eastmancolor de Masaki Kobayashi (1965). **Scénario** : Yoko Misuki, d'après Lafcadio Hearn. **Images** : Yoshio Miyajima. **Musique** : Toru Takemitsu. **Interprétation** : Rentaro Mikuni, Michiyo Aratama, Keiko Kishi.

LA BRULURE DE MILLE SOLEILS, court-métrage français en Eastmancolor de Pierre Kast (1965). **Effets spéciaux** : Michel Boschet. **Prises de vues** : Jacques Maillet. **Musique et effets sonores** : Bernard Parmegiani. **Décors, peintures et dessins** : Eduardo Luiz. **Montage** : Chris Marker.

Ferro

A la suite de Guido Biasi (1), Jacqueline Ranson a exposé un peintre ayant également figuré dans l'exposition du Ranelagh : Gundmundsson Ferro. On trouve d'ailleurs chez ces deux peintres les signes évidents de leur tempérament latin : sens du baroque et de la démesure, mises en place généreuses, goût des architectures recherchées. Ferro représente ce que l'on pourrait appeler le post-surréalisme, c'est-à-dire le surréalisme à l'âge de la publicité, de l'électronique et de l'affiche. Dans ce dédale d'éléments disparates où voisinent des sourires de pin-up et des églises style « baroque italien », Ferro érige un univers grinçant, déséquilibré, en pleine adolescence.

Pour produire des chocs visuels et émotionnels, Ferro a recours à trois procédés essentiels. Tout d'abord l'introduction dans un lieu défini, comme les églises baroques, d'un élément insolite à vocation scandaleuse. Dans cette série, Ferro utilise fréquemment le noir et blanc pour l'architecture très réaliste et la couleur pour l'événement qu'il y place. Cette opposition très subtile entre l'élément coloré et le noir et blanc donne à la toile un aspect de photomontage très suggestif. Les énormes cochons roses, les bébés adipeux ou les mains tartinant des sandwiches qui surgissent derrière tabernacles et colonnes participent plus au gag humoristique qu'à l'élément purement pictural.

Le deuxième procédé employé pourrait s'appeler « reconstitution montage ». Pour cela, Ferro superpose des copies de toiles célèbres. Par exemple un nu de Modigliani vient masquer en partie, et de différentes façons, un autoportrait de Van Gogh ; pareillement au jeu de cubes les solutions illogiques sont multiples. Ferro s'amuse à cette profanation humoristique un grand nombre de fois, découpant de larges toiles en petits tableaux particuliers qui se lisent comme une suite.

Enfin, le troisième mode d'expression du peintre est certainement le plus violent et le plus délirant. Ferro trace une inconographie brutale et onirique du monde moderne. Cet inventaire à vif du cerveau de « l'honnête homme » de la deuxième moitié du XX[e] siècle, Ferro le trace en des couleurs acides rappelant celles des affiches au néon. Le panorama est vaste, un tableau n'y saurait suffire ; aussi le peintre tente d'imposer le plus d'images possible, en de nombreuses toiles où l'œil se perd comme dans ces grandes fresques fantastiques, où de lourdes artilleries voisinent avec des animaux style « planches pour la jeunesse. » Malgré cela, il nous semble en saisir le thème essentiel ; ces illustrations à première vue incohérentes ne sont pas gratuites, mais viennent se juxtaposer à une idée initiale, telle que : la guerre, l'électronique, l'industrialisation, l'invasion des rats.

La peinture de Ferro est beaucoup trop agressive pour être séduisante ; c'est un univers cauchemardesque qu'un peu de pornographie et que beaucoup de cruauté rendent inconfortable, une sorte de « Tentation de Saint-Antoine à l'âge de l'atome », où des rondelles d'acier perforent des yeux de jeunes filles, où des balles de mitraillette lacèrent les corps au hasard, où des électrodes efficientes s'attaquent à des chairs enfantines. Derrière le ton volontairement bouffon de ces évocations, apparaît la panoplie assez angoissante de notre monde. Par ses profanations

(Suite page 156)

(1) Voir compte rendu dans notre précédent numéro.

COURRIER DES LECTEURS

Je vous écris au sujet de l'article de Francis Lacassin relatif à Rider Haggard (1). Dans cet article, l'auteur déclare que Haggard fut le précurseur, pour le thème des civilisations perdues, d'Edgar Rice Burroughs. Ce n'est peut-être pas absolument exact.

Le premier grand auteur qui, selon moi, traita du thème de la civilisation perdue fut très probablement... Alexandre Dumas père. Eh oui ! le célèbre romancier de cape et d'épée sut être aussi un auteur de science-fiction. Il peut y avoir cent ou cent dix ans, il écrivit une remarquable nouvelle intitulée *Un pays inconnu*.

Voici ce qu'était le sujet de cette longue nouvelle, où se retrouve tout le talent de Dumas. Deux voyageurs européens, égarés dans la jungle du Brésil, découvrent au fond d'une vallée perdue une magnifique cité fondée par les descendants des Incas. Ce pays est désigné par Dumas sous le nom de « Milne Géral Milco ».

Cinq millions d'êtres humains (le Brésil n'en comptait pas autant alors) vivent dans ce paradis perdu sous la tutelle du grand Inca. Dumas décrivait la capitale et les autres villes à la superbe architecture. Il évoquait les magnifiques routes unissant les cités incas ; il faisait état du stade avancé de la science du Géral Milco, laquelle science était parvenue au seuil de l'ère spatiale.

Il n'est pas impossible que cette nouvelle (s'ils la connurent) ait inspiré Jean de La Hire dans *Le pays inconnu* et *Les amazones* et Sir Arthur Conan Doyle dans *Le monde perdu*.

Robert GUÉRAUD-PINET
Aoste (Isère)

(1) Fiction n° 144.

Je vous écris au sujet des deux derniers numéros de Fiction. Mais, tout de suite, je vous dis : oui, mille fois oui. Continuez *Les Galaxiales* de Michel Demuth. Continuez, ne laissez pas dans l'ombre d'un tiroir un si bon auteur... de langue française, ils sont si rares !

Bravo pour le numéro 145. Tous les récits sont bons, certains excellents, comme *Génocide* qui m'a beaucoup touchée. *Les transfuges* : très, très bon. Et enfin *Le monde terne* de Sébastien Suche m'a fortement égayée ! J'oubliais *Les étrangers* de Daniel Walter. Je voulais également vous dire : pas trop de Poul Anderson. Il a peut-être bien du talent, soit, mais ses idées réactionnaires sont barbantes ! Il y a d'autres auteurs qui ont autant de talent que lui, et qui ont des idées meilleures. Cet auteur est parfois antipathique. Ses pensées réactionnaires sont désagréables, comme si tout à coup une grisaille froide sortait de certains de ses récits. Et à notre époque, de telles idées commencent à faire partie du Musée Grévin. Je ne suis pas d'extrême-gauche, je ne fais pas de politique, mais je n'oublie pas que parmi les réactionnaires, il y a encore des gens qui se baladent avec la croix gammée, et cela suffit pour me donner mal au cœur en lisant Poul Anderson.

Hélène LAFFLY
Paris

⁂

Lectrice de Fiction depuis plusieurs années, j'ai constaté bien des hauts et des bas dans votre revue : cela tient, à mon sens, au manque de rigueur dans vos définitions et à la trop grande dispersion des genres qui s'ensuit.

Votre distinction entre fantastique et insolite est parfaitement arbitraire. Il n'y a aucune tradition de la littérature

(*Suite page* 156)

Notes de lecture

Décidément, les tenants italiens de la science-fiction continuent à faire preuve d'une activité bien sympathique. Les cahiers 6 et 7 d'**Interplanet**, publiés conjointement par Sandro Sandrelli, Gianfranco De Turris et Sebastiano Fusco, en témoignent éloquemment. Ce sont, en fait, deux beaux volumes de 240 grandes pages chacun **(1)**.

Le premier, consacré à des auteurs britanniques et italiens, s'ouvre sur l'un des très bons récits d'**Actions et réactions**, de Rudyard Kipling — où l'on assiste à l'acheminement ultra-rapide du courrier postal aérien en l'an 2000 — mais dont nous ignorons tout aussi bien le titre original que celui de la traduction française. Suivent deux autres histoires anglaises, également remarquables et qu'on a pu lire respectivement dans nos numéros 64 et 94 : **Le cœur d'une ville**, de Brian W. Aldiss, et **Nœud dans le temps**, de John Wyndham. Toutefois, il convient de s'arrêter surtout aux auteurs italiens. Passons sur le petit texte aux allures de poème de Massimo Pandolfi, **La ballata della Terra blu** (La ballade de la Terre bleue), qui ne convainc guère. Si le fantastique a déjà donné d'authentiques chefs-d'œuvre poétiques — notamment ceux de Coleridge et de Poe — il n'en va point de même pour la science-fiction, malgré les efforts méritoires, et parfois heureux, tentés chez nous par un Charles Dobzynski. Alberto Moravia vient ensuite avec **Paese senza morte** (Le pays où l'on ne meurt plus) et **Il monumento** (Le monument) qui, comme c'est souvent le cas lorsque des écrivains patentés et « sérieux » s'attaquent à la science-fiction, tournent un peu à l'apologue. Nous connaissions déjà l'étonnant **37° centigrades**, de Lino Aldani, dont la traduction française figurait au sommaire de notre **Spécial n° 6.** Nous l'avons relu avec plaisir. Dans **Cladonia rapida**, Primo Levi nous conte, sur le ton du constat scientifique, une bien étrange histoire où l'on voit ladite **cladonia** — sorte de lichen proliférant — s'en prendre goulûment aux véhicules automobiles. **A nostra immagine e somiglianza** (A notre image et ressemblance), de Massimo Lo Jacono, n'a pas, quoique ingénieusement agencé, l'inoubliable résonance du **Journal intime** de ce même auteur (voir **Spécial n° 6**). Piero Prosperi a sans doute eu tort de trop fragmenter, en une succession de courtes scènes, son astucieux **Preludio all'ultima esplosione** (Prélude à l'explosion finale). C'est là, croyons-nous, une solution de facilité. **Cartmill et Opus I** offrent deux bons exemples des dons et de l'art de Sandro Sandrelli. Mais la palme nous semble assurément devoir revenir à Giulio Raiola et à Roberto Vacca. **Tempo del Pallonetto** (Le temps du « Pallonetto »), du premier, nous brosse un savoureux tableau de mœurs napolitaines, auquel la découverte et l'utilisation d'une machine à explorer le temps ajoutent un relief inattendu, quasi dramatique. Dans **L'ultimo Papa** (Le dernier Pape) — par quoi s'achève ce volume — Roberto Vacca reprend, avec un humour grinçant et attendri, un thème cher à bien des auteurs transalpins de science-fiction : celui du dernier pontife.

Le second volume réunit des œuvres françaises et américaines. Les premières s'y voient représentées par **L'éternel Adam**, une très curieuse histoire que Jules Verne écrivit en 1905 — l'année même de sa mort — et par deux autres excellents récits, tirés de notre revue : **Solidarité**, de Jacques Bergier et Pierre Versins (**Fiction** n° 55), et **Quatre-en-**

(1) **Edizioni dell'Albero, via Piero Gobetti, 19, Turin (Italie).**

un, de Daniel Drode (**Fiction n° 88**). De Daniel Drode dont on nous dit que **« s'il est l'un des auteurs français les plus discutés, il n'en demeure pas moins l'un des meilleurs à tous égards »**. Pour les récits américains, on trouve d'abord **L'ombre et l'éclair,** sombrement pessimiste, de Jack London — extrait de **La peste écarlate.** Puis viennent trois très bonnes histoires de Ray Bradbury : **L'abîme de Chicago** — publié dans notre numéro 123 **Spécial Bradbury,** — **Le lac** et **Le diable à ressort** qui figurent, eux deux, dans **Le pays d'octobre.** Chad Oliver clôt ce dernier volume en beauté, avec **Entre le tonnerre et le soleil** (voir **Fiction** n° 57).

Notons encore la qualité des traductions dues, pour la plupart, à Sandro Sandrelli, Sebastiano Fusco et Gustavo Gasparini.

Roland STRAGLIATI

Revue des arts

(Suite de la page 153)

d'églises, ses caricatures goguenardes de généraux, de dictateurs ou de savants fous, Ferro se livre à un véritable exorcisme de l'âge adulte. Ce refus de se prendre au sérieux, cette horreur des tabous sclérosants sont les signes d'une adolescence spirituelle qui est le véritable état de grâce du créateur. Sa vision onirique témoigne en fait de notre temps.

(Galerie Jacqueline Ranson et galerie Saint-Germain)

Anne TRONCHE

Courrier des lecteurs

(Suite de la page 154)

insolite. Ce que vous publiez entre bien dans le fantastique (voir Louis Vax). Il ne faut pas favoriser le morcellement du fantastique, sous peine de lui faire perdre son unité. Ce genre a besoin, pour continuer à se propager, de garder toute son intégrité et sa rigueur. Sinon, vous allez faire croître le nombre des écrivains pseudo-fantastiques, comme Jacqueline Osterrath, chez qui l'on trouve en permanence le thème trop rabâché et si mal traité de la femme délaissée... (L'intrusion de la vie personnelle n'a rien à voir dans la littérature, quand bien sûr elle est aussi banale !). La littérature n'est pas une compensation. Cela ferait trop plaisir à Freud...

Il faut au contraire rechercher les écrivains qui ont quelque chose à dire, même et surtout s'ils en sont à leur début.

Je viens de lire votre numéro 145, où j'ai été attirée par la nouvelle d'un jeune écrivain, que vous dites à ses débuts. Il me semble que voilà au moins quelqu'un qui comprend le fantastique : je veux parler de la nouvelle intitulée Les étrangers, **qui comporte un climat poétique et véritablement senti par son auteur. C'est à ce prix-là que l'on a du bon fantastique ! Donnez-nous encore du Daniel Walter, et du « meilleur cru » ! Comme vous le dites, ce jeune écrivain mérite d'être suivi.**

Anne VAN ERCK
Paris

En bref

Simak en U.R.S.S. (suite)

Dans notre numéro 141 (page 155), nous signalions la parution en U.R.S.S. d'une nouvelle de Clifford Simak, dont le titre russe pouvait être rendu par : *La génération qui atteint son but.* Nous n'avions pu à l'époque retrouver de quelle nouvelle américaine il s'agissait. Nous devons à l'amabilité et à l'érudition de plusieurs de nos correspondants de pouvoir aujourd'hui le préciser. La nouvelle en question est *Target generation,* parue dans le recueil *Strangers in the universe.*

Flash Gordon censuré

Les éditions des Remparts, qui diffusent en France les bandes dessinées de *Mandrake* et du *Fantôme,* avaient annoncé pour juillet dernier la sortie de *Gordon,* illustré de grand format, devant reproduire l'intégrale des aventures de Flash Gordon dues à Alex Raymond et à ses successeurs. Cette édition finalement n'a pas vu le jour, la censure en ayant décidé autrement. Motif : quelques jeunes femmes pas tout à fait assez habillées des pieds à la tête. (Rappelons que cet illustré paraît librement en Italie, pays pourtant réputé bien pensant.) On ne sait trop qui est le plus à plaindre : des amateurs frustrés ou — sur un autre plan — des censeurs eux-mêmes...

La S.F. française aux U.S.A.

Damon Knight, toujours pionnier de l'introduction de la science-fiction française aux Etats-Unis, vient de faire paraître chez Bantam Books, à New York, une anthologie réunie et traduite en anglais par ses soins : *13 french science-fiction stories.* On y trouve des nouvelles de Claude Cheinisse, Catherine Cliff, Henri Damonti, Alain Dorémieux, Charles Henneberg, Pierre Mille, Claude Veillot et Boris Vian. Presque toutes ces nouvelles proviennent de *Fiction.* On trouve ce recueil à Paris dans les librairies américaines ou spécialisées.

Le Kiosque

A l'enseigne du « Kiosque », Jean Boullet vient d'ouvrir — 79 rue du Château, Paris 14e — une librairie spécialisée dans les revues, magazines et bandes dessinées, sous le signe de la science-fiction et du fantastique. Avis aux collectionneurs.

Un ciné-club fantastique à Lyon

Un ciné-club fantastique fonctionne avec succès depuis plus d'un an à Lyon. Nom : *Midi-Minuit II.* Audience actuelle : 700 adhérents. Les projections ont lieu une fois par semaine et permettent aux cinéphiles lyonnais de voir la plupart des films fantastiques qui, sans cela, n'auraient jamais vu le jour dans leur région. Pour tous renseignements et adhésions, s'adresser au cinéma Paris, 22 rue Thomassin, tél. : 42.23.20.

Une revue en marge

Nathée, nouvelle revue mensuelle à tirage limité, consacrée à la science-fiction et à l'insolite, fait paraître son premier numéro courant janvier 1966. Cette revue, intermédiaire entre le fanzine et le magazine professionnel s'intéressera particulièrement à la S.F. expérimentale et aux auteurs en marge. Au sommaire des premiers numéros, des récits de J.G. Ballard, Marcel Battin, Brian Aldiss, Suzanne Malaval, Pierre Versins, Michel Demuth, Harry Harrison, Jacques Herment, etc., et une interview exclusive de William Burroughs, l'auteur du *Festin nu.* Spécimen gratuit sur demande à l'adresse de la revue : 218 bis rue St-Denis, Paris 2e.

Erratum

Notre compte rendu des Journées du Cinéma d'Animation (n° 145, page 155) comportait une erreur dont nous nous excusons. C'est à Annecy et non à Cannes qu'a eu lieu ce festival.

Frankenstein & Company

Ornella Volta, dont on n'a oublié ni les *Histoires de vampires* (Laffont), ni *Le vampire* (Pauvert), s'attaque cette fois à une plus redoutable engeance : le monstre de Frankenstein, le Dr Jekyll, Dracula, le Fantôme de l'Opéra, le comte Zaroff, le Golem, King Kong, etc., dans *Frankentein & Company* publié récemment en langue italienne (Sugar, éd. Milan) — mais dont on nous laisse espérer une prochaine édition française. Relié toile, ce « manuel de tératologie cinématographique » de près de 750 grandes pages, illustré de 76 planches et de très nombreuses vignettes, nous est offert dans un amusant emboîtage. Il s'agit en fait d'une anthologie où figurent, avec des notices et filmographies consacrées aux monstres susnommés, les récits — intégraux ou condensés — qui ont donné naissance aux films dont ils ont été les vedettes. Cela nous permet de retrouver les signatures de Mary Shelley, R. L. Stevenson, Bram Stoker, H. G. Wells, Gaston Leroux, Gustav Meyrink, et quelques autres non moins fameuses. Ornella Volta s'est elle-même chargee de traduire en italien la plupart des textes de ces auteurs. Au total, un très bel ouvrage de bibliothèque. A lire et à consulter, pour ceux de nos lecteurs qui connaissent l'italien ; à regarder, pour ceux qui ne le connaissent pas. On peut se le procurer aux adresses suivantes : *Librairie « Le Kiosque »*, 79 rue du Château, Paris 14e ; *Libreria Italiana,* 24 rue du Quatre-Septembre, Paris 2e ; *Maison du Livre Italien,* 46 rue des Ecoles, Paris 5e.

Un ordinateur électronique à la Radio

L'O.R.T.F. présentera le dimanche 2 janvier 1966 sur Inter-Variétés, dans la série « Le Théâtre de l'Etrange », une pièce de Frédéric Christian : *L'ambassadeur de Xonoï.* Cette œuvre offre la particularité d'avoir pour principal interprète un ordinateur électronique, d'où sort une voix artificielle et inhumaine. L'ordinateur a analysé le timbre, l'intonation, le rythme d'une voix véritable et mis en mémoire cette analyse ; puis il a effectué la synthèse des divers éléments pour restituer par un jeu de filtre la voix ordinaire. Cette technique d'avant-garde a permis d'obtenir un effet jusqu'ici impossible à réaliser en studio.

A NOS LECTEURS

Il y a dix-huit ans, Maurice Renault fondait les Editions OPTA, en lançant en France *Mystère-Magazine*. C'était un acte de courage et d'audace que d'introduire sur le marché une revue comme celle-ci, alors unique en son genre. Mais Maurice Renault tint le pari, et le gagna ; *Mystère-Magazine* fut un succès.

Très vite, il sut lui imprimer une personnalité. Spécialiste éclairé du policier, infatigable chercheur, il fit de la revue un carrefour de toutes les tendances, un reflet fidèle de l'évolution du genre, tout en lui communiquant un dynamisme propre.

Puis, en 1953, sentant que la littérature d'évasion était à un nouveau tournant, il tenta un second pari, plus risqué encore que le premier : ce fut le lancement de *Fiction*, la revue que vous lisez actuellement. Là aussi, sa politique de « personnalisation » du magazine eut les plus heureux effets et, rapidement, le succès de *Fiction* s'affirma, dans le sillage de sa sœur aînée. En 1957, Maurice Renault créait le Club du Livre Policier, autre idée neuve, dont la popularité ne s'est pas démentie depuis. *Hitchcock Magazine* et *Galaxie* virent également le jour sous son impulsion. Enfin, l'an passé, il présida aux débuts du Club du Livre d'Anticipation.

Depuis deux ans, Maurice Renault avait également une activité secondaire d'agent littéraire. L'extension croissante de son agence le conduit désormais à se consacrer uniquement à celle-ci et à la direction littéraire du Club du Livre Policier.

Tous nos lecteurs, nous en sommes sûrs, le remercieront avec la rédaction pour l'action qu'il a menée avec tant de succès afin de faire des Editions OPTA les plus grands spécialistes français du policier et de l'anticipation.

FICTION

Fiction

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction, administration et abonnements :
*Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9*e (744 87-49).
Vente : 24, *rue de Mogador, Paris-9*e (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18.50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

Dépôt légal : 4e trimestre 1965 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)